



Daniel Biga
Jean-Michel Espitallier
Jérôme Game
Bernard Noël

POÈTES TURCS (1950-1970)

ANNE SEXTON

SARAH RIGGS

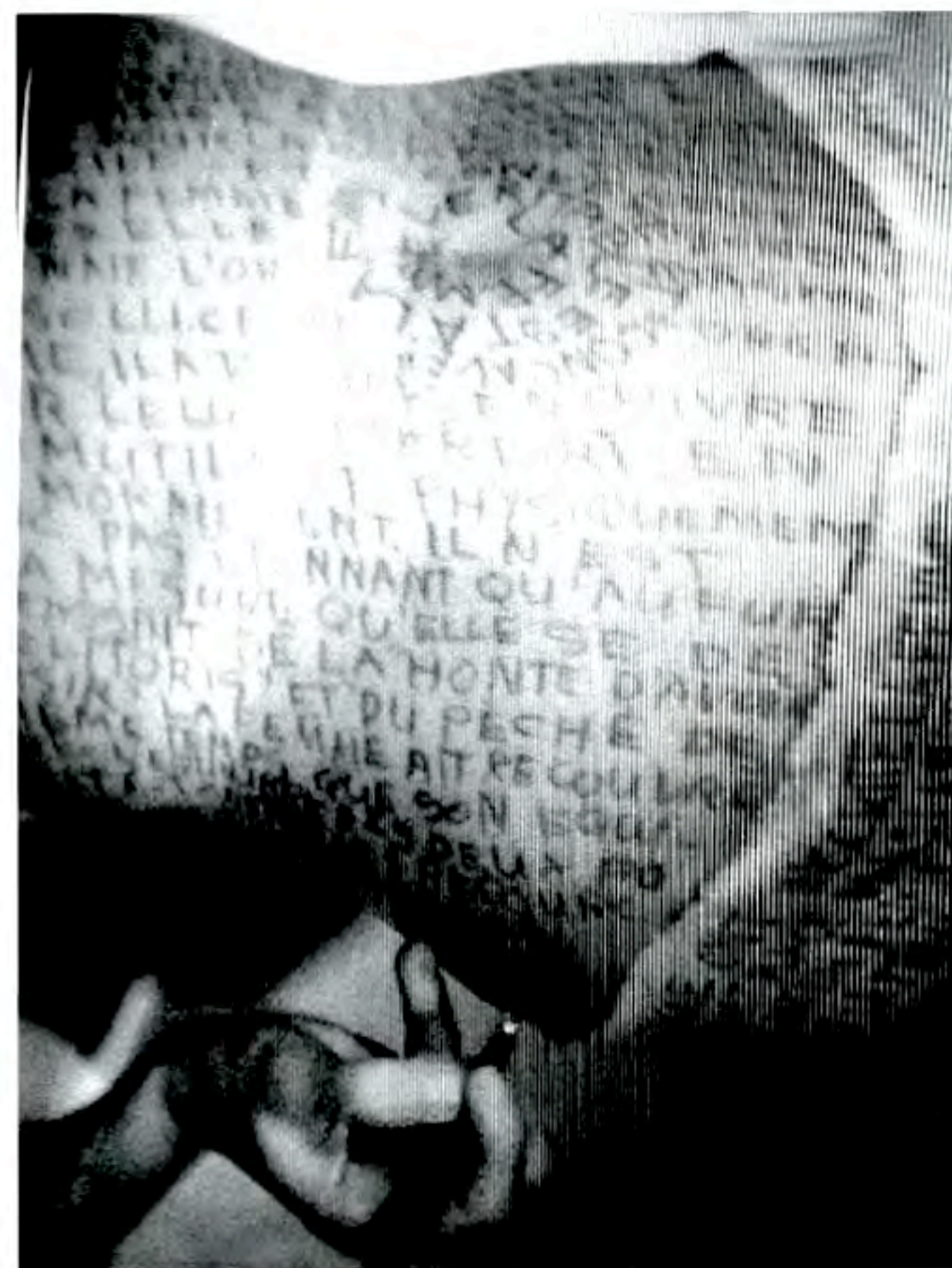
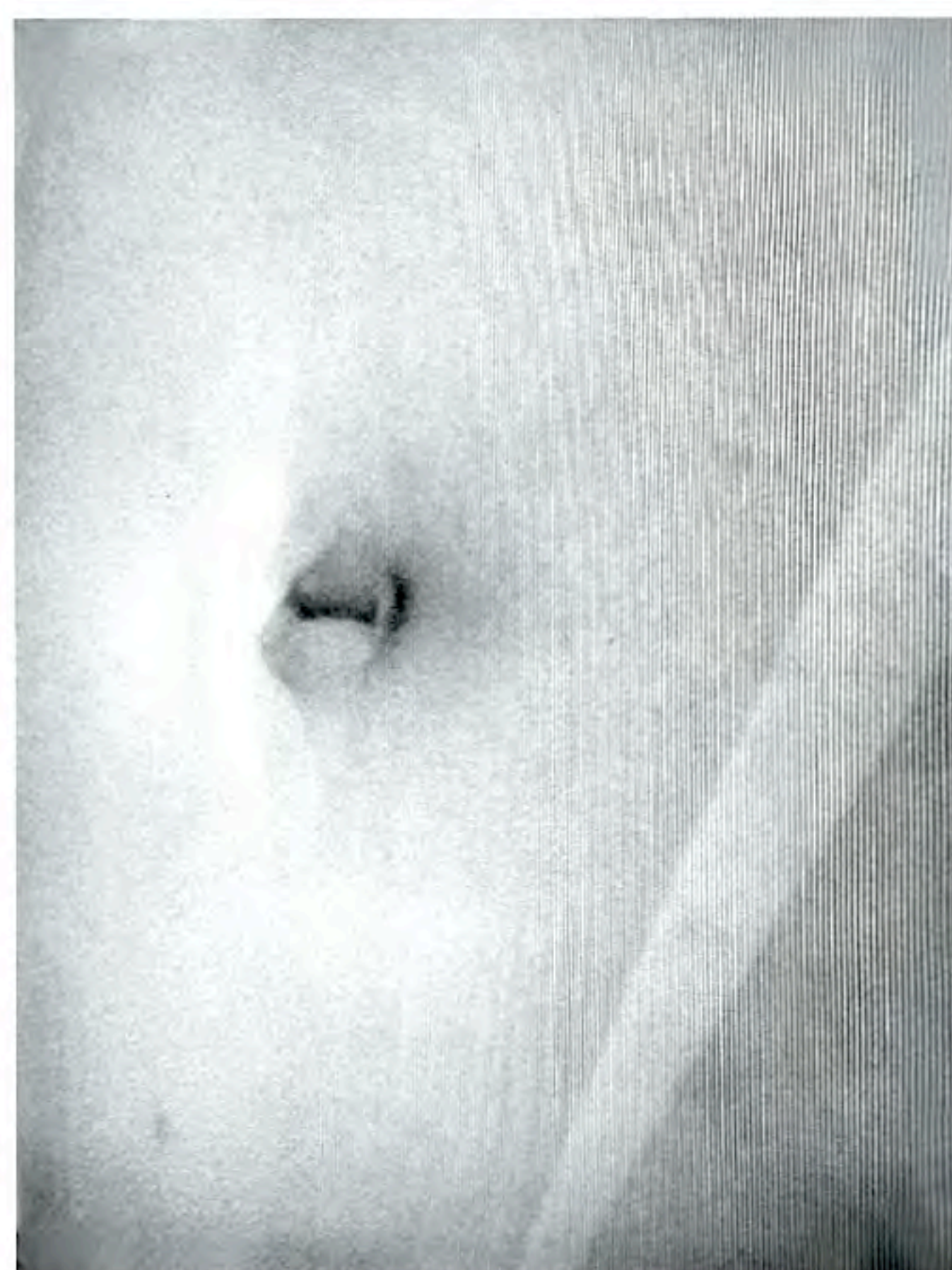
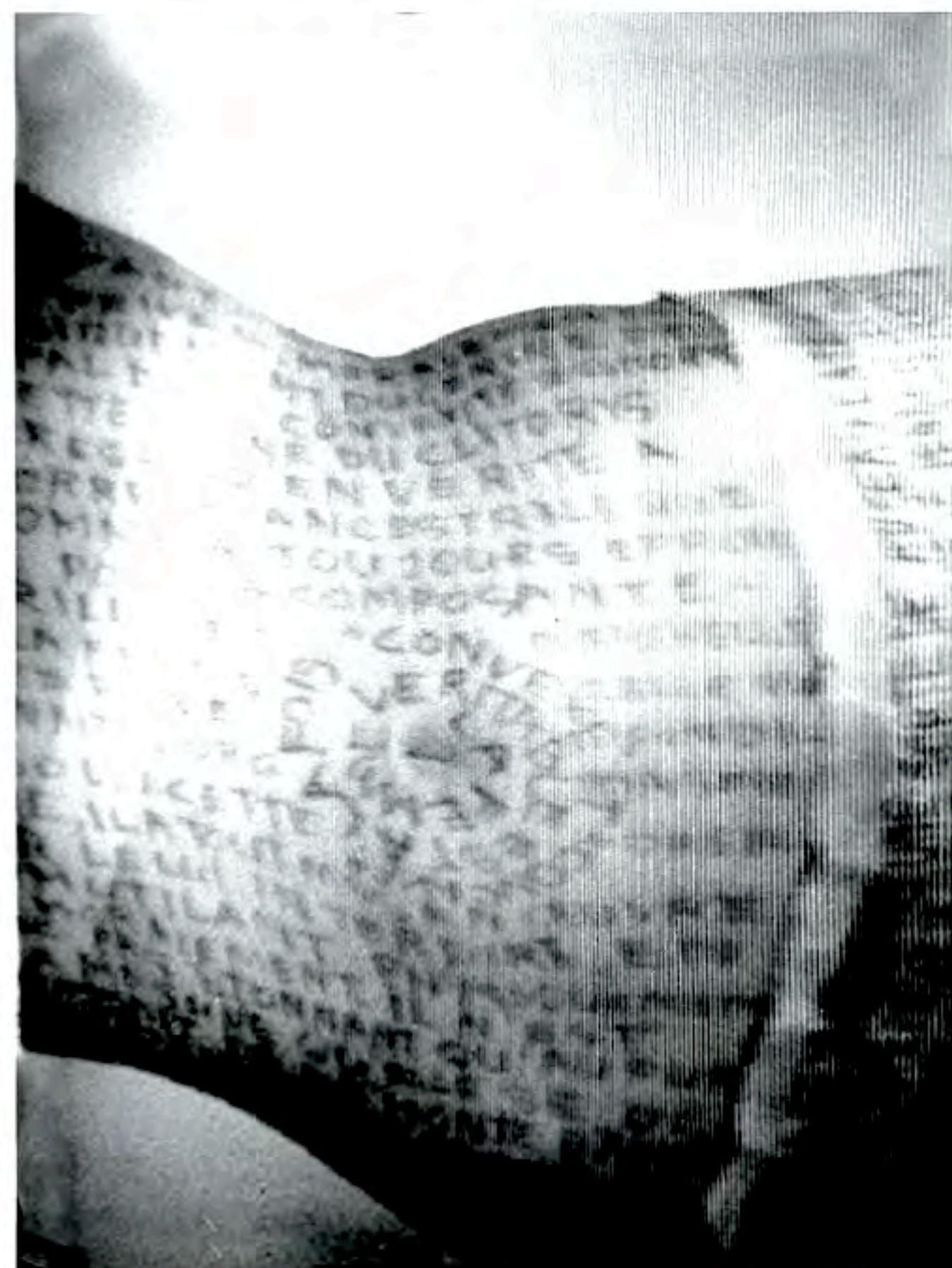
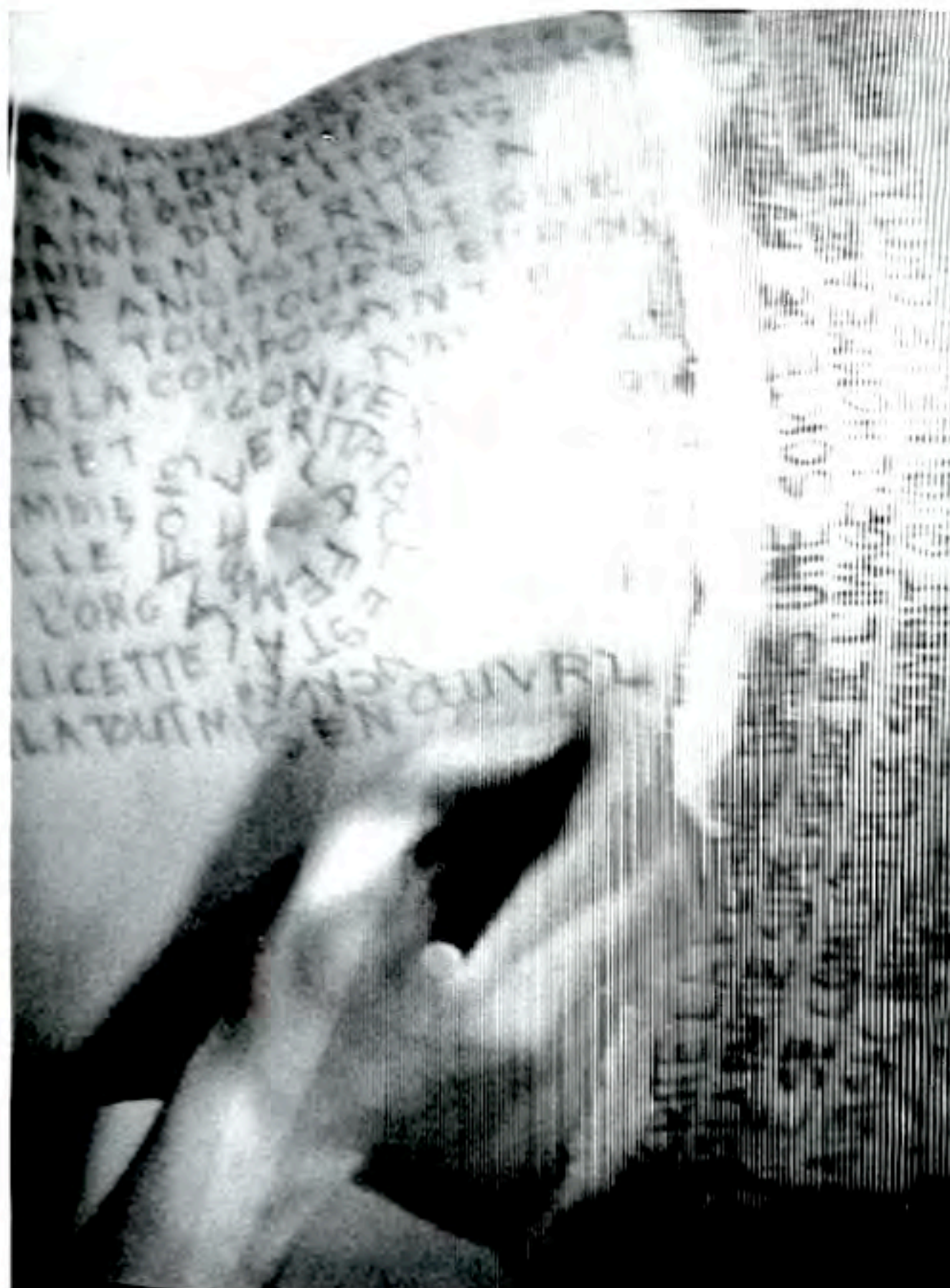
NACHOEM M. WIJNBERG

Yves Boudier
Jean-Charles Depaule
Alain Héliassen
Ali Hmiddouch
Éric Houser
Alain Lance
Yan Poncelet
Éric Suchère
Pierre Tilman
Isabelle Zribi



Action Poétique
Turc

199



Sommaire

Mars 2010

199

« Autour du numéro 200 »	3
Florence Pazzotu, <i>Incise 8</i>	5
Bernard Noël, <i>À bas l'utile</i>	6
Daniel Biga, <i>Bienvenue à l'athanée</i>	8
Jean-Michel Espitallier, <i>Zan</i>	13
Jérôme Game, <i>Another day</i>	20

Poètes turcs, [tur.]

<i>Le Mouvement du Second Renouveau (1950-1970)</i>	24
Cemal Sureya	26
Turgut Uyar	31
Edip Cansever	36
Metin Eloglu	39
Ece Ayhan	41
Ilhan Berk	45
Gülten Akin	52

Traductions : Aytekin Kacoban, Celin Vuraler, Yaçar Avunc, Marie Michèle Martinet, avec la collaboration de Jean-Pierre Balpe et Henri Deluy

Yves Boudier, <i>Poème nu</i>	55
Jean-Charles Depaule, <i>2005/2009, plumes de..</i>	57
Éric Houser, <i>Trois poèmes de Choisy-le-Roi</i>	62
Ali Hmiddouch, <i>L'art de compter</i>	65
Alain Lance, <i>Refroidissement</i>	70
Éric Suchère, <i>Cartes postales</i>	71
Isabelle Zribi, <i>Joyce et Joyce</i>	75

Anne Sexton, Poèmes	77
Traduction : Leslie García	

Pierre Tilman, <i>C'est de moi que je manque</i>	92
--	----

Sarah Riggs, Aquatiques	96
Traduction : Omar Berrada	

Alain Hélisten, <i>Prélèvements</i>	102
---	-----

Nachoem M. Wijnberg, Quatre poèmes	106
Atelier de traduction collective	

Yan Poncelet, <i>L'été</i>	109
----------------------------------	-----

Documents & caetera [d&c]114

Johan Everaers, *Cravan à Meductic*

Actualités / Chroniques [a/c]118


Pierre-Henri Michot, *France, vingt ans après...*118
 Michel Plon, *Libres associations*120
 Louise Lambrichs, *Proposition*123
 Claude Adelen, *À bien d'autres encore*125
 Véronique Pittolo, *Comme un fracas*131
 Isabelle Garron, *Les objets d'Amérique*133
 Anne Malaprade, *L'almanach Vassiliou*135
 Jean-Pierre Balpe, *Facebook*138
 Éric Houser, *a-chronique*140
 Jérôme Duwa, *Mourir quand il n'est plus temps*143
 Yves Boudier, *Revue & Revues*147
Le Journal de Joseph Julien Guglielmi152
 Liliane Giraudon / Patrick Laffont, *Crèche-Pudding*156

LIRE, [Li].....158

COUVERTURES :

- 2 • *La femme sans tête*, 1974.
de la peintre Nil Yalter (Exposition « Elle@Pompidou »).
L'image renvoie à première vue au cliché orientaliste (danse du ventre) mais sur la vidéo dont elle est une captation d'écran, on voit cette femme écrire sur son ventre et déconstruire le cliché (document procuré par Jérôme Game).
- 3 • Liliane Giraudon, *le mot à ne pas oublier : daguerréotype*
- 4 • Henri Deluy, *Mézès*

Pour la publication des « Six poètes néerlandophones », dans le numéro 198, décembre 2009, et pour la publication des poèmes de Nachoem M. Wijnberg, dans ce numéro 199, *Action Poétique* a bénéficié d'une aide de la « Foundation pour la production et la traduction de la littérature néerlandaise », et pour le numéro 198, du Fonds Flamand des Lettres.



Pour la publication de ce fronton turc, *Action Poétique* a bénéficié des aides de la « Saison de la Turquie en France »

Autour du numéro

200 juin 2010

Jeudi 3 juin • 19h. 30 - **Nantes**, Pannonica, 3, rue Basse Porte, marché Talensac. Soirée organisée par la Maison de la Poésie de Nantes, en partenariat avec la librairie Vent d'Ouest.

Pour informations : Tél. 02 40 69 22 32

Présentation de la revue, les recettes, rencontre-lecture, avec Jean-Christophe Bailly, Maxime Pascal et Henri Deluy

Et, en intermède, proposition d'une plat réalisée à partir d'une recette de H.D. : L'Épigramme d'agneau, sur fonds d'artichauts

Dimanche 13 juin... de 16h à 19h • **Paris**, Maison de la poésie, Passage Molière, 161 bis rue St Martin, 75003. Revue d'une revue.

Préférence internationale. Tous les pays du monde en poésie. 60 ans, un tour d'horizon & rencontre-lecture avec Amr Ahmed (Kurdistan), Nora Bossong (Allemagne), Yves Boudier, Pascal Boulanger, Olivier Cadiot, Marie-Louise Chapelle, Jean-Michel Espitalier, Claude Favre, Jérôme Game, Joseph-Julien Guglielmi, Saskia de Jong (Pays-Bas), Justine Landau, Hubert Lucot, Jean-Claude Montel, Gérard Noiret, Sarah Riggs (États-Unis), Françoise Robin (Tibet), Jacques Roubaud, Élisabeth Roudinesco, Jacqueline Starer, Éric Suchère, Jean-Jacques Viton

Du mardi 22 au mercredi 30 juin • **Marseille**, Bibliothèque de l'Alcazar, exposition, « Soixante ans : de Marseille à Marseille » - « Préférence internationale : la traduction » - « 200 numéros, 2000 poètes » - « La diversité, l'ouverture », toute la collection, documents, photos....

& le *Mercredi 23 juin* • à partir de 17 heures, rencontre-lecture, avec Henri Deluy, Claude Favre, Liliane Giraudon, Patrick Laffont, Maxime Pascal, Serge Rochery, Jean-Jacques Viton & le musicien Jean-Marc Montera

Du samedi 17 au dimanche 25 juillet • **Lodève**, Festival de poésie « Les voix de la Méditerranée », exposition, rencontre-lecture, table ronde, débat (« Action Poétique », un nom – Préférence internationale, la traduction – Les évolutions...)...Avec Henri Deluy, Claude Favre, Liliane Giraudon, Saskia de Jong, Maxime Pascal

Vendredi 14 septembre • 15h à 20h - **Paris**, Bibliothèque Nationale de France, quai François Mauriac, 75706 Cedex 13. Un historique & rencontre-lecture avec notamment : Claude Adelen, Kim Andringa, Jean-Christophe Bailly, Andrée Barret, Patrice Beurard-Valdoye, Jean-Charles Depaule, Liliane Giraudon, Isabelle Garron, Ali Hmiddouch, Rozalie Hirs (Pays-bas), Patrick Laffont, Yves di Manno, Bernard Noël, Julie Quéré

BIPVAL

Biennale Internationale des Poètes en Val-de-Marne

En partenariat avec Radio Aligre, la revue Poptronics, Le Cube, La Maison de la poésie de Paris et XLR-project, la Biennale Internationale des Poètes lance pour le festival 2011, un deuxième

Concours international de poésie-média

Inscription et renseignements:
media-poesie@biennaledespoetes.fr

Rencontres Poésie-Musique

au Conservatoire des arts de Choisy-le-Roi
Mars 2010, Alain Frontier
Juin 2010, Geneviève Huttin
Décembre 2010, Pierre Vinclair

Renseignements : Biennale Internationale des Poètes,
0149 59 88 00 ou biennaledespoetes@biennaledespoetes.fr

Action Poétique éditions

Dernière parution 2009 :
Éric Houser, Poèmes en langue vulgaire, 10,00 €
Parutions prévues en 2010 :

Saskia De Jong
Giuliano Mesa
Pascale Petit
Anthologie trilingue de poésie européenne

**VAL de
MARNE**
Conseil général

A partir de février 2010, les poètes du BIPVAL sont sur Radio Aligre (FM 93.1) les lundi, mardi, mercredi, jeudi et vendredi.

Florence Pazzotu,

[apoe]

Incise 8

Comme avant lui Kandinsky, Soutine, Zadkine, Nicolas de Staël, Chagall, Elsa Triolet, Antoine Volodine, ou Stravinsky, et tant d'autres artistes connus et méconnus, Bazilio, représentant de l'art naïf russe, avait choisi la France pour créer. Né en Russie il y a 43 ans, il s'était installé à Paris en 1996. Soutenu par le Centre National des Arts Plastiques, encouragé et félicité par Mme Tasca, alors ministre de la Culture, pour son action au sein de *Chez Robert, électron libre*, rue de Rivoli, admiré pour son investissement auprès des enfants de la Goutte d'or au Lavoir moderne parisien, Bazilio, qui était en résidence atelier-logement de développement de projet artistique au Laboratoire de la création, structure conventionnée par la Ville de Paris et parrainée par M. Gao Xingjian, prix Nobel de littérature, a vu toutes ses demandes de régularisation rejetées. Plusieurs membres de sa famille sont morts en Russie sans qu'il ait pu leur dire adieu. Après douze jours passés au centre de rétention de Vincennes, amaigri par une grève de la faim de sept jours, Bazilio, n° d'étranger 7503637763, a été expulsé dans un vol Air France pour Moscou, ce Jeudi 10 décembre 2009.

Bernard Noël, [apoe]

À bas l'utile

Dans l'univers de la communication, tous les mots sont piégés, à commencer par le mot « communication » lui-même qui, il n'y a pas si longtemps, désignait la meilleure part de la relation entre les humains : il s'auréolait ainsi d'un caractère sacré alors qu'il nomme désormais un espace d'échange où comptent seulement la propagande et le commerce. La « communication » trouvait autrefois son sens dans un état d'engagement vers l'extérieur qui correspondait à notre capacité d'expression, et constituait la base de notre humanité. Il est donc particulièrement significatif que le monde actuel s'en prenne à ce trait fondamental. A-t-on conscience que c'est là une modification à ce point radicale qu'elle est en train de changer la nature humaine en installant un appétit de consommer là où, depuis toujours, notre intériorité avait son lieu. Ce changement de nature, en cours de généralisation, est assez implanté pour qu'on en mesure déjà les effets. Son progrès très rapide se confond avec le succès de la société médiatique. Pour la première fois dans l'histoire, c'est la séduction qui opprime et non pas la violence. Comment ne céderait-on pas à un spectacle dont le flux occupe votre intériorité tout en vous procurant délassement et plaisir ? Ce flux n'a d'autre sens que son propre mouvement, et ce mouvement est assez entraînant pour susciter une disponibilité passive qui a reçu l'étiquette de « cerveau disponible ». Cet organe immatériel (je n'ose dire inorganique) est greffé sur nos corps comme une bouche dont l'avidité ne cesse d'être excitée.

Cette avidité fonctionne sur la privation : il ne s'agit surtout pas de la satisfaire mais de la leurrer encore et encore afin de la rendre insatiable. L'étrange est que cet appétit ressemble à celui de la connaissance alors qu'il en est la caricature. Les comparer peut toutefois servir ici d'indicateur pour aller vite tout en essayant de dénouer quelques ambiguïtés. Le meilleur moyen d'entretenir la disponibilité du cerveau est de lui donner à consommer des produits qui ont l'air de relever, sinon de la connaissance, au moins du savoir. Et l'apparence du savoir est facile à fabriquer sous la forme de l'information car tout est prétexte à informer : la politique, le sport, les voyages, la science, l'histoire, l'industrie, la société... De plus, aussi manipulée soit-elle, l'information donne toujours l'impression d'être objective car elle semble appartenir au domaine public, autrement dit à tous.

L'information est ainsi le modèle parfait de ces produits immatériels dont la consommation à grande échelle est destinée à devenir la culture tout en constituant de superbes rentes pour leurs producteurs. L'intérêt de ces derniers exige que le statut de tous les immatériels soit égalisé sur le modèle le plus courant, donc sur celui de l'information.

Dès lors, on voit comment s'est mise en place une métamorphose généralisée

qui, après avoir dénaturé l'expérience intérieure, travaille à dénaturer une à une ses activités afin d'en disqualifier toutes les créations. Vouloir que les œuvres considérées par la tradition comme « œuvre de l'esprit » circulent comme de l'information est une entreprise de faussaire mais témoigne plus gravement de la volonté de détruire leur nature. Je n'aime pas le mot « esprit » pour la raison qu'il a trop servi à nier le corps ; je n'aime évidemment pas davantage le mot « spirituel » mais le mot « immatériel » parasite si dangereusement sa place que mieux vaut en revenir à lui. Peut-être n'est-il pas inopportun de signaler à ce propos que le mot « spéculation » a bien plus longtemps désigné une activité de l'esprit que de la finance : triste fin !

L'immatériel est l'envers du spirituel comme l'information est l'envers de l'œuvre de l'esprit : leur utilité les épuise alors que l'inutilité des œuvres sans cesse en recharge le sens. On peut résumer ce phénomène en disant que l'information s'efface dans sa compréhension alors que l'œuvre ne se contente jamais d'être comprise parce qu'elle exige sa re-création. Et la re-création est, bien entendu, le contraire de la consommation, qui exige quant à elle l'épuisement constant de ses produits. L'idée même de consommation culturelle est une aberration car tout ce qui est essentiel dans la culture est inépuisable.

Cette esquisse est trop schématique pourtant, toujours schématiquement, j'ajouterai que l'industrie de l'immatériel – et n'est-il pas paradoxal d'associer ces deux mots ? – que l'industrie de l'immatériel a trouvé le meilleur moyen de dématérialiser le monde et nous-même non pas dans l'image, bien qu'elle semble sa langue universelle, mais dans le flux des images. Ce flux visuel, comme on le sait, occupe l'espace mental, mais on ne soulignera jamais assez qu'il doit son pouvoir d'occupation au fait qu'il est à la fois dans les yeux et devant eux de telle sorte qu'il n'y a plus aucune différence entre ce qui est représenté dans votre intériorité et la représentation extérieure que celle-ci devrait en projeter si l'emportement du flux ne l'empêchait de réfléchir. Pas de marge pour la réflexion, pas de marge pour l'imagination. En somme, pas de marge pour la liberté de penser, c'est le but de la domination de l'immatériel...

Je terminerai par l'évocation d'une posture, qui est peut-être anecdotique, mais qui introduit de la matérialité dans un acte en apparence immatériel. J'ai pris un jour conscience que ma position de lecteur mettait en rapport une verticale, celle justement du lecteur, et une horizontale, celle du livre ou, si vous préférez, de la page. L'acte de lire se déroule dans l'espace angulaire ainsi formé dont il fait le lieu d'une relation. L'habitude nous empêche de percevoir le prélèvement qu'effectue le regard dans le texte, puis son transport vers le cerveau. Mais dès lors que l'attention est éveillée, le déplacement de la matière verbale devient sensible à la manière d'un mouvement organique, et il s'en suit un regain d'incarnation... Je me demande si le changement de posture qu'implique le face à face avec l'écran des diverses machines de la communication – face à face qui, par ailleurs, est depuis toujours l'attitude symbolique de la relation humaine – intensifie notre précipitation dans l'immatériel au prix d'une perversion de plus de la nature de la relation...

Daniel Biga, [apoe]

Bienvenue à l'athanée (extraits)

(01) *j'observe une mésange...*

coups de masse et burin
démolir le coriace béton
d'une cheminée jadis bouchée
ouvrir une porte claire dans l'épais mur
de la chaumière ont visiblement dérangé
oh ! la mésange bleue (huppée)

malgré ça il semble qu'elle n'ait pas
ah ! nos grossiers travaux achevés **son nid** abandonné :
on la voit encore disparaître dans un p'tit trou du mur
où elle a son fragile camp retranché
aïe ! aïeïeïe...

*

(2) et je remercie...sisisi

Sissi merci je te-vous dis merci

puisque mon Club Méditerranée tu es
moi ton gentil membre je suis lorsqu'
on me demande : où prends-tu tes vacances ?
je ponds que je prends mes vaques anses
en ses bras zet embrassades

- quand j'étais jeune **sisisi** seul simide sauvage
je craignais ma vie de la passer sans femme

aussi est-ce miracle mirage mimi de chaque jour or-
acle ta présence auprès de moimoi
Miss Sissi Pi hourra !

*

(333) ah ! *que j'aime ça la langue !* et la zizique des mots...

Le bon usage d'après Grévisse le Thésaurus de Péchoin (des idées aux mots des mots aux idées) le trésor de la langue le Littré-rature – in extenso- et le Bled le Tagarde et Michard La Rousse et Flammarion le Furetières furet fureteur le Bloch et Wartburg le Gaffiot P. Guiraud R.L. Wagner et J. Pinchon le Bailly le Rey – dictionnaire historique de la langue française- l'encyclopaedia universalis le petit et le GRAND BOB le dico des rimes et frimes celui des signesonimes le méthodique pratck le traité de versification les zétymons les contraires zét les zanalogies les citations les difficultés grammaticales d'la langue d'oc d'la langue d'aïl les parlers tchéremisses et le chtimi les créoles et les dialectes le joual l'argot le rital le nissard le corse le morse le pingouin le catalan le piémontais le braille le rap le slam les patois les jargons le verlan le javanais la tchatche les zidiomes la langue verte la langue rouge le bavardage la bigorne le bigophone galimatias et charabia imbroglio fouillis fatras lingua franca traduire sa langue dans ma langue (ces corps charnus organes de la parole) la parabole la métonymie la métaphore (ah ! mets ta phore dans la mienne !) le babillage le verbiage le caquetage le papotage le comméragé ton caquet ta conversation ta conférence ta causerie ta jacasserie ton débit ton babil ton bébé ton bégaygagement...ah ah ah qu'j'aime ça ! La langue son bon son mal usage ! la langue et la zizique des mots

Et la prononciation la di(s)que(s)tion la péroration la déclamation l'es-locutions la récitasson l'inflexion le thon l'incli-nation (la verbosité la prolixité la loquacité c'est moins mon tass de tea !) les zaccents taigus les zaccents touverts les zaccents toniks l'espéranto l'espérantout l'alangu'animâle l'animal a l'âme l'a mal l'amimâle : le glouglou du dindon le bapillon ronron la bibellule qu'elle stridule le couac du canasson le canard cancan et clabotte ragotte et potine et colporte et criaille – car j'aime ça la langue feum'êlle l'esperluette l'espéglerie et l'astérisque (petite étoile*) l'antiphrase l'ironie ou l'euphémisme – esquicher escagasser esquinter la Cacadémie la Cocomédie en quarantaine! que j'aime ça celle des mains celle des cygnes celle de feu et l'esprit sain la langue dorée la langue vive tirer la ...avoir la ...bien tendue donner ma langue à ton chaton mettre ma langue dans ta gaine que j'aime ça ! t'asticoter la glotte embrasser tes glucides te rouler un patin dans la phonétique te couler une lapine dans la faune éthique chanter dans tes noreilles rigoler dans tes esgourdes ausculter tes phonèmes m'envoyer tes vrais nems m'avaler une gorgée de tes voyelles une fricassée de tes occlusives...

que j'aime ça la langue sa gangue ça tangué et ça zizique !...

*

(4 1/2) j' suis jamais z' allé à Trondheim et son fjord
où les cachalots urinent et soufflent leur ambre gris
je connais mal la Norvège de Pierre et de Camilla

je sais seulement qu'au nord de la Norvège il neige (*élans rêves rennes*) nuages
de neige l'hiver (*l'univers la forêt qui écoute*) lit blanc vers lit vert du printemps
tant tendu vers l'été blond des blés mûrs le cassis des mûres et myrtilles (*tout
un été dort dans les draps de la Princesse d'or ma norvégienne sur la colline aux
airelles...*) temps tordu vers l'automne roux d'érables doux chouchou de hêtres
houx hiboux (...*puis l'hiver blanc sous son édredon d'eider : quand tu baissais les
paupières la nuit tombait profonde comme un fjord*) une troupe de mouettes une
volée de moutons : c'est la mer bleue profonde de votre amour

(*chère Norvège blonde et bleue je te salue je te salue Lulu*)

*

(en 5, 5 aviron) j'habitais le Canal Saint Félix...

soleil entre deux grains : urgent sortir
sur le quai face à Beau Fixe yacht fluvial
à un banc m'amarrer

un tantinet plus loin le remorqueur Porstrein
définitivement pensionné - imperceptiblement ondulait

un *venticello* léger
s'engouffrait sous mon cache-col pourtant serré
une vedette qui virait ridait le miroir
où balançaient et s'affairaient
mouettes ombreuses et goélands
rares canards & cormorans

*

(en 6. fixe) je suis un homme qui relativise...

« Bonne chournée chouchou ! travaille bien :
réunion de ci- conseil de là :
parents élèves collègues administration protorévizor
(plus nul que lui tu meurs.. !) souviens-toi qu'on l' est tous mortel
-et par conséquent que tout ça n'a pas troutrou du culcul d'importance
sois cool Raoule et te laiss' pas bouffer
par les grands ni par les pitiois : ce soir t'es en vacances t'oublie pas !

*

- Tu as raison ! Faut que je relativise...

tu es mon *relativisateur*

ainsi me nomme-t-elle

en partant en riant

*

(777) *je me chausse chez Méphisto...*

longtemps pour moi le comble de la richesse

- et du luxe donc -ça a été (non pas d'avoir une montre Hermès)

mais de positivement répondre à la question cruciale:

pourrai-je un jour m'acheter des chaussures Méphisto ?

maintenant retraité modeste me voilà l'heureux proprio

-scandales d'été mocassins de ville bottines d'hiver-

trois paires de Méphisto : je suis donc comblé !

comment est-ce possible alors que je suis presque pauvre?

comment puis-je avoir plus alors que j'ai moins ?

allez comprendre quelque chose !

(two hundred and two) *j'ai eu un satané **fou-rire...** !*

longtemps que cela ne m'était arrivé un fou-rire

comme celui qui nous a pris tous trois

dans la petite ville de Melle en Poitou

(coïncidence à 200 mètres d'ici à l'instant même

Souveraine annonçait sa candidature au règne de France)

mais nous trois on été talors au restôt

je venais de parfaire une lecture magistrale à la médiathèque

devant 11 vieilles dames enthousiastes - bien que silencieuses-

et c'était l'heure du réconfort pour nous trois le poète (pour mémoire)

la bibliothécaire X.. personne fort érudite sympathique et pas toque

et ma charmante accompagnatrice (appelons-là Y ou Z..)

et on avait commencé à rire modestement parce

qu'elle était venue me chercher l'après-midi à la gare de Niort.....

et qu'après avoir roulé 30 ou 40 kms elle conduisant moi à côté bavardant

le soir je ne l'avais pas reconnue la saluant comme une étrangère !

après quelque confuse confusion de part et d'autre le rire confus d'abord

discret

été venu ors saison et maintenant on pouffait tous trois dans nos zhuitres

et je salivois dans mon bavoir je sanglotois dans ma salade je me trançalois

avec le pinard-pinot des Charentes hoquetois sans pouvoir mearrêter...

nos voisins de table un pel étonnés un peu avec légère réprobation un pal

pour notre manque manquement à la civilité disqucret-disquecrète logis et
saveurs de Franche oh ! l'oubli du lieu comme du moment pouvant-être
historique considéroit cet étrange trio de deux jeunes femmes duo écarlates
et d'un vieillard der de der avec brio au bord de la peau plexie !

des situations ridicul's ré-veillent l'enfance en nous

quelquefois font presque mourire du rire des zadultes pitres jusque là un peu
tendus

qui ressuscitent finalement bienheureux

en parfaite communion de sacré **fou-rire** :

morte leur était la saison verte

vive l'eau tonne des poètes ! et vive leur i ver...

Jean Michel Espitallier, [apoe] Zap

« Ce dont on crève actuellement, ce n'est pas du brouillage,
c'est des propositions qui n'ont aucun intérêt »
Gilles Deleuze, *Pourparlers*.

Je n'ai jamais eu la télévision. Je la regarde de temps en temps, à l'hôtel, et dans d'autres lieux où je suis de passage. Un peu comme un bon sauvage. D'un œil extérieur. Mais jamais distraît.

Le bon sauvage est toujours bon public.

Je ne perçois pas la télévision comme un système organisé constitué de milliers d'images éparses, venues de partout c'est-à-dire de nulle part, articulées en programmes, rendez-vous quotidiens ou hebdomadaires, présentateurs identifiables, etc.

Quand j'allume la télévision, je n'en attends rien puisque je ne la connais pas. Si je ne la connais pas, je ne la reconnais pas. Comme je ne la reconnais pas, je ne m'attends à rien.

Je suis désordonné, j'appuie sur la télécommande à la recherche de ce qui est ailleurs, de ce qui viendra ensuite, de tout ce qui n'existe que caché, derrière l'écran, derrière l'image, de tout ce que je ne vois pas, pas encore, et qu'un simple click pourrait faire surgir. Ceci s'appelle le désir. Perpétuellement inassouvi.

La télécommande est une pompe à faire venir ce qui n'est pas encore là. Une pompe à désir perpétuellement inassouvi.

Les images de la télévision viennent de l'intérieur de la télévision. Il n'y a pas projection, comme dans une salle de cinéma, mais apparition, comme dans la grotte de Lourdes. Quand je regarde les images de la télévision, je me projette dans ces apparitions.

Le zapping s'apparente à un jeu de cartes, où chaque carte soulevée dévoile la carte suivante qui est parfois la carte gagnante, le plus souvent la carte qui ne vaut rien.

Zapper c'est jouer.

Le plaisir du jeu ne vaut que s'il est menacé.

L'image que je vois n'est que le cache de l'image que je voudrais voir. Regarder la télévision revient donc à voir ce qu'on ne peut pas voir.

L'image que je vois fait écran à l'image qui attend de se déplier sur l'écran.

Cherchant à atteindre autre chose, qui n'est jamais là, je ne me dispense pas pour autant de regarder ce que j'affiche sur l'écran, de regarder ce qui est toujours là. Et ce que j'affiche sur l'écran, ce qui est toujours là n'est que l'intervalle, le vide, le creux, le jeu entre deux images qui ne sont jamais là.

Ce que je cherche n'est jamais là. Ce qui est là n'est pas ce que je cherche.

Quand je regarde la télévision, l'image que je vois est toujours le substitut de l'image que je voudrais voir.

Je n'ai jamais eu la télévision. Je préfère la fiction du réel aux réalités de la fiction.

Mais l'actualité dans notre région c'est tout d'abord la visite de l'expert ce matin à l'école primaire du Mesnil-sous-Jumièges après l'intoxication au monoxyde de carbone de 38 enfants, c'était jeudi dernier, une intoxication due selon les premières constatations à une chaudière défectueuse, mais l'expert devra confirmer. De leur côté les enfants ont été accueillis à l'école des Loisirs, avec au programme du jour des dessins pour dédramatiser l'événement. Au Mesnil-sous-Jumièges, le reportage ce matin de **Je change de chaîne** Par devant ou par derrière ? (Jean-Pierre Foucault) [rires]. **Je change de chaîne** Un lundi un peu particulier pour les enfants qui reprennent les cours en-dehors de leur école. **Je change de chaîne** Quelle unité de mesure correspond à 1852 mètres ? **Je change de chaîne** Les derniers enfants les plus atteints ont quitté l'hôpital 24 heures après leur admission. Reste que certains parents sont encore sous le choc et demandent des explications. Ils ont donc été reçus ce matin par la directrice de l'école et une élue pour revenir sur les événements. Les parents avaient besoin d'exprimer leurs inquiétudes. **Je change de chaîne** Qui chante en 1975 : *Samba Mambo* ? **Je change de chaîne** « Les enfants ont du stress, les parents aussi, faut que ça sorte, faut que ça évacue, et on a hâte de connaître la fin,

savoir heu, parce que, y'a quand même eu, nos enfants, la vie de nos enfants aurait pu m'être mise en danger de toute façon, donc. On a... Moi personnellement j'ai besoin de voir un responsable, j'ai besoin de savoir pourquoi en mettant mes enfants à l'école j'en ai retrouvé trois à l'hôpital, donc heu... »

Quelle est l'origine de l'incident ? L'enquête le dira. **Je change de chaîne** Des couleurs éclatantes, et c'est vrai que c'est bon pour le moral. Avec l'Aéropeinture vous aurez envie de tout peindre, objets divers, petits meubles, pièces de la maison. **Je change de chaîne** Josiane Gaultet (maison inondée)

Je change de chaîne Et, indispensable, en option, la nouvelle buse conçue spécialement pour passer la peinture dite monocouche. Avec le grand godet, une plus grande surface de peinture **Je change de chaîne** Si les premières mesures effectuées par les pompiers, jeudi, n'ont rien révélé au niveau d'un dégagement de monoxyde de carbone, d'autres mesures vont être effectuées.

Je change de chaîne 32^{ème} journée de Ligue 1 **Je change de chaîne** Ce matin l'expert a d'ailleurs effectué sa première visite dans l'école pour tenter de comprendre la situation avant de mettre en œuvre des investigations plus poussées. Ce qui est sûr c'est que **Je change de chaîne** « Alors merci qui ? - Merci Paul. - Mais non, merci France Mutuelle. » **Je change de chaîne** Arrivée au poste de commandement opérationnel. Une autre journée commence. Thierry, comme les 150 agents du GIPS va passer son uniforme et son gilet pare-balles. C'est la seule parade face aux agressions. Puis c'est l'heure du briefing. [*Homme en civil préside une réunion de vigiles :*] « Formation terrain. Une PSP par secteur et par Charly. Affectation sur les secteurs. Secteur n°1, Charly 09, Charly 05. C'est parti. » [*Le chef de groupe :*] « Tout ce qui va être fait sur le terrain, c'est ici qu'il donne les ordres. Donc là, on va sortir, les équipes sont déjà sorties et nous on sort afin de contrôler leur travail et de voir comment ça se passe sur le terrain. » Thierry et son équipier sont arrivés dans un quartier réputé là encore sensible. Nous sommes dans le XX^e arrondissement parisien. **Je change de chaîne** On ne peut pas parler de musique française sans évoquer Mireille Mathieu (Patricia Kass). **Je change de chaîne** [*Le chef de groupe :*] « On va faire la ronde ensemble. On fait attention, on sécurise comme d'habitude. » **Je change de chaîne** Philippe Lieuvaux (fils de Madeleine). **Je change de chaîne** Chaque étage de cet immeuble va être visité. Les rondes dans les cages d'escalier peuvent amener à des découvertes qui dépassent la simple surveillance. [*Le chef de groupe :*] « Code 2 » Code 2 c'est une découverte de stupéfiants. [*Le chef de groupe :*] « Ok, bon d'accord. Ben les agents, en faisant la ronde, viennent de découvrir ce qui semble être du produit stupéfiant. On l'a caché dans l'armoire électrique. C'est heu, c'est régulier. » Ces 15 grammes de cannabis sont une prise minime, mais comme pour toute découverte de ce type, les vigiles ont l'obligation d'en référer à la Police. C'est la Brigade anti-criminalité du 3^e secteur, qui ce soir-là va intervenir. **Je change de chaîne** voir s'il n'y pas des stress. Un travail essentiellement sur l'oral, ce qui tombe bien puisque les cartables, les cahiers,

les crayons sont restés à l'école qui a été mise sous scellées. **Je change de chaîne** Laspalès : « Dis donc, normalement, les femmes ça devrait pas être un problème, pour nous ? » [rires] Chevallier : « Normalement non, mais pour nous si. » [rires] Laspalès : « Qu'est-ce qu'on a de moins que les autres ? » [rires] Chevallier : « Ah, on n'a rien de moins on a même plutôt plus, mais ce qu'on a de plus c'est de trop. » [rires] **Je change de chaîne** Alors, cher Gilbert Montagné quelle émission aimez-vous regarder à la télé ? **Je change de chaîne** Les loutres vivent au bord des cours d'eau, dans les marais et même au bord de la mer et on en trouve jusqu'à une altitude pouvant dépasser 1000 mètres. Généralement solitaires, elles aménagent leurs tanières, appelées « catiche », entre les racines des arbres des berges des cours d'eau ou dans d'autres cavités **Je change de chaîne** Marie Lagrenée (cliente) **Je change de chaîne** La catiche est généralement **Je change de chaîne** Sur la photo y'a pas photo (Chloé, Alpes-Maritimes). **Je change de chaîne** fin à ce système Je ne peux pas vous laisser dire ça Attendez, attendez, laissez-le terminer Et donc il me semble qu'en l'état actuel des choses, cette situation n'est plus tenable en terme de Mais pas du tout Non, je vous en prie, vous vous êtes exprimé vous pourrez répondre après, allez-y poursuivez Et donc cette situation n'est plus tenable pour un raison très simple : il n'existe pas assez de structures solides pour pouvoir opérer un renversement de tendances dans le sens Mais pas du tout Dans le sens d'un allègement suffisant des **Je change de chaîne** Le cholestérol il faut le prendre au sérieux. **Je change de chaîne** « Quand est-ce que tu divorces ? - Oh Mathias. - Qu'est-ce qui te retient avec lui ? - Ne le sous-estime pas. - Je pourrais très bien le tuer. - S'il te plaît. Si j'étais intelligente, j'attendrais un peu... Mathias... » **Je change de chaîne** Elle avance en silence, les yeux baissés, elle n'ose pas / S'affranchir de l'absence d'une mère qui ne l'aimait pas / Elle n'était pas la bienvenue, non pas la bienvenue / Elle n'était pas la bienvenue, juste une vie de plus **Je change de chaîne** Les loutres ont l'habitude de **Je change de chaîne** Elle fait des rêves étranges sur un père qu'elle ne connaît pas / Elle n'était pas la bienvenue, non pas la bienvenue **Je change de chaîne** Patricia et Franck Fable (propriétaires de la maison) **Je change de chaîne** Elle n'était pas la bienvenue, juste une vie de plus / Mais mon Dieu, qu'elle est belle quand coule son rimmel **Je change de chaîne** Les délinquants, malheureusement, ne prennent pas de vacances. **Je change de chaîne** oui mais elle n'a pas / Le sentiment que tout ira bien, ça lui est égal / Le sentiment que **Je change de chaîne** « On vient de trouver ce qui nous semble être du produit stupéfiant. Il y a à peu près entre 10 et 15 grammes de résine de cannabis. » [Le policier :] « En fait je crois qu'on évolue sur deux terrains différents qui sont complémentaires mais en fait qui ne marchent pas sur nos plates-bandes. Ils ne font pas d'intervention, d'intervention heu, de police proprement dite... » **Je change de chaîne** Au restaurant, que mangez-vous quand vous dégustez des praires ? **Je change de chaîne** « c'est aussi une présence rassurante pour les riverains. Mais vraiment en cas de problème, s'il

y avait un flagrant-délit forcément, ils pourraient le faire, mais **Je change de chaîne** Pendant combien d'année la Belle au bois dormant dort-elle ? **Je change de chaîne** « On ne fait pas de saisie. Une saisie c'est un terme qui est typiquement policier. Nous ce n'est qu'une découverte. Et comme on va dans les halls, dans les immeubles, il nous arrive de trouver, et c'est vrai que, comme l'a dit le capitaine, nous sommes complémentaires. » **Je change de chaîne** Marie-Eugénie Morlin (passe son bac à 45 ans) **Je change de chaîne** « des fois, je me souviens, y'a eu, ils ont remarqué que les jeunes planquaient des marchandises, des produits stupéfiants dans des caches, quand il y a des quantités plus importantes, ça nous permet de mettre en place un dispositif, ça nous permet aussi de cibler les problèmes parce que parfois on pense, les jeunes changent beaucoup, hein, sur le petit territoire qu'ils occupent, de lieu que j'appellerais de deal ou de rencontres, et en fait pour nous c'est un moyen de savoir et de cibler nos actions pour des opérations anti-drogues bien ciblées ou mettre des dispositifs particuliers. » **Je change de chaîne** Vous ne pouvez plus vous regarder dans une glace ? **Je change de chaîne** Dérangés sur leur terrain, les jeunes du quartier n'apprécient pas et ils vont le faire savoir. Des cris, des insultes et la police se lance dans une course poursuite suivie par les agents de la sécurité. [*Le chef de groupe :*] « Il y avait des individus au fond qui ont commencé à crier des insultes aux forces de l'ordre, tout simplement. Bon ben, ils sont partis, nous on va les suivre, en même temps bon, ils sont là, on va sécuriser le premier parking, on regarde, mais les individus se sont échappés par les portes de sorties qui sont latérales. On reprend les positions. » Nous ne verrons pas les individus en question ni n'assisterons à la menace qu'ils représentaient. **Je change de chaîne** Ça a passé par dessus et ça a tout décollé. Ça aurait pu être pire. **Je change de chaîne** L'important au volley, c'est la détente. **Je change de chaîne** « Quoi, y'a des gens qui ont des poils sur les ongles ? - Non, sur les doigts. » **Je change de chaîne** « Attention à Finnan, c'est bien ce que fait Marseille, oui, Valbuena, Valbuena, oui, ayééé ! - Il y est, il y est, il y est, il y est, il y est, on le voit, on le voit, il y est, extraordinaire but... - Oh quel but ! - Oh quel but somptueux, cette frappe enveloppée ! - Au départ de la frappe on voit que le ballon va aller au fond du filet... - Extraordinaire but de Valbuena, - ... il ne peut pas être plus dans la lucarne, il tape l'intérieur du poteau gauche, extraordinaire but ! - Extraordinaire but de **Je change de chaîne** Que signifie le A de CAP ? **Je change de chaîne** Attention, toutes les margarines n'ont pas le même effet sur le cholestérol. Plus de 40 études scientifiques l'ont prouvé. **Je change de chaîne** Lucien Zayan (mélomane au festival d'Aix) **Je change de chaîne** Une visite au berger dans les montagnes s'impose. Les Autrichiens et les Corses ont beaucoup de points communs. **Je change de chaîne** « Avec quel trompettiste Ella Fitzgerald chantait-elle *Dream A Little Dream Of Me* ? - Ray Charles. » **Je change de chaîne** « Alors je propose le T [*roue*] Alors je propose le D. - Non ! Aïe aïe, 150 ! - Un Q [*roue*]. - Et c'était la dernière ! Et je vois déjà un disque de

platine. Aïe aïe aïe ! » [roue] **Je change de chaîne** Cette société compte déjà plus de 80 auxiliaires de vie à plein temps et on recrute encore chaque semaine : « D'ici 2010 on devrait avoir doublé nos effectifs pour arriver aux alentours de 200 auxiliaires de vie. ». Dans le secteur des services à la personne, plus de 45 800 postes sont disponibles. **Je change de chaîne** Gulli se réveille, Gulli pète, Gulli se sépare **Je change de chaîne** Où voulait être le groupe Gold, dans l'une de ses chansons ? **Je change de chaîne** Les métiers de services se diversifient de plus en plus ; assistance informatique, petits travaux d'entretien, montage de meubles, nombre de particuliers n'hésitent plus à se faire aider. **Je change de chaîne** Magali Breux (ex-adepte d'« Amour et miséricorde ») **Je change de chaîne** Quel prénom a été le plus souvent porté par les rois de France ? **Je change de chaîne** On voit bien le mouvement dépressionnaire, du vent dans le passage du front, à l'avant un ciel chargé et puis le soleil, vous le voyez, sur le reste du massif alpin. **Je change de chaîne** A 25 ans, et sans le Bac Olivier gagne déjà le double. Voilà, il y a beaucoup de chômeurs mais il y a des emplois. Il faut les trouver. **Je change de chaîne Je change de chaîne** Un ciel couvert sur l'ensemble du pays, des averses sur la pointe bretonne. Ailleurs les premiers flocons à partir de 900 mètres. **Je change de chaîne** Les fêtes de fin d'année sont menacés par la **Je change de chaîne** Nous recevons Luc Besson pour **Je change de chaîne** Dépassé la normale de 2,5°. Mais ça n'est pas forcément bon signe. Les pommiers bourgeonnent, c'est plutôt une mauvaise nouvelle. **Je change de chaîne** Les huîtres et les dindes vont-elles arriver jusque sur les tables des réveillons ? **Je change de chaîne** Ce qui est sûr c'est qu'on ne déshabillera pas Pierre pour habiller Paul. **Je change de chaîne** Moi ce que je dis c'est qu'aujourd'hui la justice c'est pour les riches. **Je change de chaîne** Les guirlandes de Noël peuvent être dangereuses. Sur 200 guirlandes testées ici, 30% s'avèrent dangereuses. Dans les magasins sérieux on affirme ne vendre que des guirlandes contrôlés. Alors regardez bien les étiquettes avant de décorer le sapin. **Je change de chaîne** Alain Thirion (directeur général des services) **Je change de chaîne** Fin de citation. **Je change de chaîne** Ça ne va pas être facile de trouver Zorro si on doit garder Hercule à l'œil. Hercule a l'habitude des soigneurs. **Je change de chaîne** Frank Lau (directeur de l'hypermarché) **Je change de chaîne** Le seigneur m'a dit qu'il avait dormi dans les arbres **Je change de chaîne** Gulli tremble **Je change de chaîne** Compte tenu de la crise actuelle, nous n'avons pas beaucoup de marge, et ça il faut que les salariés le comprennent. **Je change de chaîne** Hercule est parfaitement à l'aise. Il se sent bien, comme s'il avait toujours été là. **Je change de chaîne** On vous dit tout sur les tendances et sur tout ce qui bouge en Europe. **Je change de chaîne** François Fillon a demandé le renfort de l'armée **Je change de chaîne** des patients un peu différents **Je change de chaîne** La France **Je change de chaîne** 3 200 000 chauffeurs dont 50 000 chauffeurs livreurs. **Je change de chaîne** qui téléchargeait des images pédopornographiques a été

Jérôme Game, [apoe]

Another day

télépop

dapayk

telepopmusik je raconte

Piscine *child children*, les children *play* la piscine *in the pool*, les kids font du bruit font de l'eau, l'eau jaillit on entend à gorge déployée il fait beau, le ballon rebondit les enfants sourient, on entend le bleu de l'eau chlorée les rayons du soleil marbrés. L'herbe est verte, le gazon mouillé, les enfants éclaboussent papa lit son journal, il fait beau les enfants jouent les oiseaux jouent dans le lointain un avion passe se rapproche il vombricit, les cimes on entend les oiseaux l'avion passe.

Le capitaine *va bientôt arriver par temps bleu la météo* sa voix dans le micro, sa voix ronde à *Ray Ban* il fait beau, sa chemise blanche costume noire est seyante sa veste est cintrée, il mâche bien ses mots. Derniers réglages sur la piste par beau temps l'avion accélère rebondit, il tangué doucement mes oreilles pop' stabilise est tout droit. Ça vombricit ça plane en poussant c'est très lourd, on entend le mouvement qui ventile gentiment. L'hôtesse la speakerine parle du nez elle sourit elle met Bach Strauss Vivaldi. Elle me dit j'écoute attentivement elle passe entre les travées va passer. Le cockpit *comme quoi il fait beau on se repose on en reprend un on se détend bonne journée.*

Elle sourit toutes ses dents, elle est grande et mince et cintrée, sa robe bleue tablier son foulard en soie bouge, son *lip gloss* carmin son fard à paupières très beau grain très gros plan sur ses yeux, me sourit, elle est belle je m'agite un peu ça bouge.

Elle déambule lentement les paupières lourdes met son tablier va servir le dîner distribue les alcools les têtes endormies qui dépassent, tout le monde est assis. Me sert un jus de pomme un whisky un soda, ses chaussures rouges son foulard vert elle a des collants rouges son tailleur est tout rouge, ses doigts font voler la cannette la bouteille se repose atterrit. Son visage fardé ses longs bras s'encastrent dans le hublot, les rayons du soleil dessus moi les arrêtes de son nez ses doigts transparents est lumineuse, ensoleillée. Le verre en plastique brille les fauteuils en tissus rouge le mur en plastique blanc est moulé. *Un gin-tonic s'il vous plaît un Merci* son sourire glisse doucement la travée se déhanche la prochaine rangée, la tâche rouge-blond au foulard vert au nez fin glisse sur fond blanc. Je sens le vent pousser l'avion je laisse pisser le vent pousse, l'avion bouge. Je laisse pisser. Du calme, de la lecture maintenant, un autre verre.

Bon.

Arrivée.

Taxi jaune soleil bleu du ciel vert des palmiers, les fontaines les ronds-points les avenues on tourne en rond on va où là ? Du calme. Ça va trop vite ralentir. Vélocité du taxi sur goudron silencieux ça donne quoi ? Ça donne ça glisse, fenêtres ouvertes pas un bruit, la sieste. Allô ? Allô ? C'est ici il fait beau, hôtel, bagages, réception, ascenseur, balcon.

Balcon c'est rond, la ville est ronde vue d'ici rectangulaire arrondie elle est jaune, l'asphalte est grise le ciel est bleu, il fait chaud, tout le monde dort ils sont où ? En soirée ça glisse dans ma capsule, la moquette épaisse est souple est orange, la serrure à carte se reclack *clack'* ! Scelle l'espace est vaste est fermé le lit double uni tamisée, le minibar le mobilier en pin foncé est lourd, le couvre-lit épais est rouge. L'utérus se referme, l'utérus me reçoit la télé me fige ma cellule en blanc émail mon sèche-cheveux serviette-éponge est propre, uxueux. Je déambule dans la chambre.

Je m'arrondis sur le blanc du lit recroqueville me déplie, étire mes jambes sur les draps, bois, c'est la nuit, le minibar les chocolats la télé chaînes câblées le minibar est vide *roomservice*, le loufiat pose les plats la nappe immaculée ferme la porte, je prends une douche brûlante m'allonge sur le lit me recroqueville, mon utérus est vide, toutes lumières allumées je suis dans mon utérus est chaud orangé, accueillant, j'attends.

J'ouvre la porte, fais coulisser la baie vitrée sur le jardin le parking est tôt, est déjà tard encore mouillé par la rosée, le gazon vert le ciel est gris. Il fait soleil, les gens se promènent en t-shirt ils sont calmes, les gens sont mous ils glissent sur la chaussée, leurs petites voitures électriques une famille nombreuse arrive pour déjeuner, ils sortent du monospace ajustent leur K-way.

Ou alors c'est dans les jaunes pâles, les verts amandes kaki les voilages aux fenêtres on entend l'avenue en bas, les taxis pressés qui passent c'est la nuit. Le couvre-lit est plus épais est vert pâle, il y a des chocolats à la menthe sur mon oreiller, le lit bien défait l'air conditionné ronronne les lampes allumées, tout le 26^e étage est parti. Les mini bouteilles de champoing, le cirage, la commande du petit déjeuner, on entend la moquette épaisse, l'air ventilé, le silence de la rue dehors, on est en hauteur.

Je dépense tout, jette le reste, je consomme tout j'appelle la réception !

Bon.

Lendemain 13 h.

Le parking derrière le supermarché contre l'avenue passante à ciel ouvert égayé anthracite, ensoleillé. Moi immobile au milieu des voitures pivotent lentement marquage au sol blanc sur le gris. Pneus cernés de blanc oblique sans un bruit glissent, silencieusement. Voitures arrivent elle repartent, se frôlent, les portes grillagées la haie sont ouvertes y a pas de porte : directement la rue la contre-allée, l'avenue en tournant. Les choses arrivent en suspension se posent sans un bruit.

Grande conduite intérieure blanche marron foncé, limo gris métallisé, intérieur cuir la porte ouverte on voit le marchepied le plafonnier allumé. Elle arrive en silence, se glisse un créneau le carré vide à l'arrêt l'attendait. Elle repart lentement le blanc cassé s'anime soudain, les roues glissent un *still life*, un bougé. Je traverse immobile étouffé, je reste là le ciel est bleu. Je marche dans le temps c'est bandant, je bande dans le parking. Je traverse le mur l'espace-temps bande dans la bulle, je vois le monde avance au ralenti.

Le même jour la nuit, le soir même, tard dans la nuit.

La rave party, la boîte, le night club en plein air sur les toits en sous-sols, la terrasse est immense, suis en blonde, ça s'arrange pas, un peu mieux, beaucoup mieux pour moi, y a des baffles énormes qui balancent les palmiers, le ciel noir la nuit étoilée. Il fait chaud y a du monde en terrasse. Suis en blonde, j'ai les cheveux roses, y a du monde me rapproche des speakers sont énormes, colle mon oreille à la baffle j'entends rien, colle mon oreille au speaker j'entends rien. Je veux rentrer le son rentre en moi j'entends rien, j'entends le son ma tête tourne.

La brasse coulée un travelling sonore est coulé pousse vers l'avant en bleu clair. Une crécelle informatique tourne ma tête la voix du Chinois, le Japonais, le Taïwanais tourne, Liam Giông joue saturé. La jeune Nippone est mécontente, elle se plaint demande essaye encore mais vraiment, ça fait trop chier. Soudain une mélodie à la Godard descend en mineur par palier, plante ce qu'elle a à dire à la batterie passe par palier, elle est souple. La jeune Chinoise la Japonaise passe la brosse lave par terre, elles rigolent, se moquent du jeune homme à la voix réservée. La guitare synthétique le sonar insiste les suit gentiment ça siffle. Ça donne quoi on est où là ? Ça donne on entend ça reprend ça repart de plus belle, les images fuient par les bords, camaïeu la moto dans Taïpeh, les amoureux dans la mélodie bleue électrique accélère, sature l'image, un nuage enfle on dirait il grossit.

C'est sous un chapiteau en plastique blanc, il ne pleut plus un grand jardin la nuit, l'herbe est foncée on n'y voit rien, tout le monde marche vite au ralenti, la musique est forte glisse sur l'herbe mouillée. C'est flou, j'entends rien, on a des canettes plein des poches, on avance lentement on rigole, les gens sont bizarrement habillés. Y'a pas de bruit la musique bleue électrique la basse

résonne dans ma tête, on communique en souriant, on progresse lentement le jardin est mouillé. On va pas loin, c'est très lent on est lourd, on n'entend rien sauf la basse.

3 h de l'après-midi les rayons passent tout le monde dort elle traînasse sur le lit, l'ombre bleue les draps défaits dessinent son corps elle s'en fout. L'écran saute sur moi le cinéma la vie passe à l'écran, on voit cadré on va sortir on a tout l'après-midi à cramer, on reste.

Les palmiers le ciel bleu la nuit étoilée, il fait chaud, y a du monde en terrasse.

Gare-toi là à l'ombre sous les pins le soleil là, sur la côte. La vie recommence continue recommence, on peut tout recommencer. Tu vois bien la mer tu vois le ciel bleu là, raconte-moi, embraye, raconte-moi.

Poètes turcs,

[tur.]

Le Mouvement du Second Renouveau (1950-1970)

Les principes du *Mouvement du Second Renouveau*, jamais clairement exprimés, se sont mis en place au fur et à mesure de l'écriture des textes qui s'en réclament. Plus qu'un ensemble de principes, plutôt une réaction en grande partie dirigée contre les imitateurs de la poésie Garip (Étrange) alors dominante, comme les poètes socialistes réagirent dans les années 60-70, à la poésie du MSR.

Turgut Uyar, Edip Cansever, Cemal Süreya, İlhan Berk., sont des noms qui s'imposent dans le MSR. Mais, il faut aussi citer des poètes plus jeunes comme Ülkü Tamer, Kemal Özer, Hilmi Yavuz, Özdemir Ince, Ahmet Oktay, Ercüment Uçar.. Comme pour la poésie Garip, les imitateurs du Second Renouveau sont assez nombreux. Ses promoteurs, dans une grande mesure, sont İlhan Berk et Ece Ayhan, mais d'autres, Attila İlhan, Oktay Rifat, notamment, prétendent aussi à un rôle de "pères".

Cependant, aujourd'hui encore, les particularités du mouvement n'ont pas été vraiment établies. Les rapprochements entre les écritures de ces poètes ne sont pas évidents, pas plus que les ressemblances.

Le lyrisme et l'image

Quelques grandes tendances peuvent cependant être soulignées :

le MSR redonne au lyrisme, à l'expression directe de la sensibilité et à l'image, une grande place dans des poèmes souvent déconstruits, il transporte dans la poésie écrite la tradition et l'efficacité de la poésie orale, tout en s'attachant à ne pas donner un sens trop clair à l'écriture (ce qui lui est reproché : trop de non sens et de poésie obscure..). Poésie individualiste, la poésie du MSR n'est cependant pas sans rapport avec le climat idéologique et politique des années cinquante. La guerre froide, la peur des soviets, les révélations du stalinisme ne favorisent en rien les expressions libertaires d'individus à la recherche d'une écriture. La Turquie est alors l'un des pays parmi les plus affectés par cette atmosphère rigide de suspicion et de faciles répressions, bien que le caractère profondément agricole et encore arriéré du pays freine les effets de ce qui aurait pu être une dictature bureaucratique (d'autant qu'en comparaison avec les régimes autoritaires sauvages des années 70 et 80, les années 50 et 60, au cours desquelles le parti démocrate est au pouvoir, ressemblent à un âge d'or romantique..).

Poètes de la république turque

Constatation également importante, les poètes du MSR, dans leur quasi totalité sont nés après la proclamation de la République turque, ils n'ont que peu de rapport avec l'ancien régime, ne connaissent pas la langue ottomane, ils sont formés comme des intellectuels occidentaux, attachés à la culture et à la littérature des pays de l'Europe occidentale. En rupture avec le passé, ils ne considèrent pas seulement les poésies occidentales comme des objets d'admiration, mais surtout comme des sources et des éléments de fécondation de leur propre poésie, et, plus largement, de la nouvelle poésie turque.

La poésie dite "socialiste" des années 60 / 70, se réclame de Nazim Hikmet (incontournable référence pour les poètes de ces générations), et se développe à partir du MSR et des orientations personnelles des grandes personnalités du mouvement et de ses marges.

L'évolution de İlhan Berk est une des preuves de l'influence de cette nouvelle poésie sur le travail de poètes déjà affirmés. C'est aussi le cas de l'œuvre de Edip Cansever et Turgut Uyar.

Cemal Süreya, avec *Gül* (la rose, qui commence par "Je pleure au centre de la rose", et se termine par "une gitane toute nouvelle au bout de sa clarinette"), en 1954, inaugure et impose le nouveau courant ; considéré comme le "prince" du MSR, il est immédiatement accepté par le milieu littéraire. Il montrera rapidement, avec une grande délicatesse, qu'il est capable de s'intéresser aux thèmes sociaux ; il demeure le poète le plus influent de cette génération, dans une poésie dont il ne faut pas oublier la forte composante islamiste, mais aussi, l'importance des voix féminines...

Comme Cemal Süreya, Turgut Uyar et Edip Cansever meurent jeunes, à moins de 60 ans, cependant, avec Metin Eloglu, Ece Ayhan, İlhan Berk et Gülten Akin, ils soulignent la richesse d'une poésie aux horizons multiples.

Cemal Sureya, [tur.]

(1931-1990)

Rédacteur en chef de plusieurs revues, il a publié de nombreux textes critiques et recueils de poèmes; il était également traducteur du français.

Embrasse-moi puis donne-moi le jour

À l'instant
la honte à l'instant
se répand sur les mèches
blondes des enfants.

Depuis la plaine
un parfum de lilas les yeux bandés
fait tourner notre petit soleil.

Par delà les maisons les terrasses
vient s'installer dans ma voix
la ciguë souple
la ciguë bigarrée de ma voix.

Et vers les oiseaux
un ivoire : l' attitude du vent.
La montagne : squelette de soleil.

Au milieu des statues de bois
l'énorme enfant de la mer.

Au milieu de toutes les statues
je vois le sang la pierre,
le cauchemar apprenti tiède
— figue laiteuse de l'insomnie —
n'est pas dans les ruches.

Ma mère est morte quand j'étais tout petit,
embrasse-moi, donne-moi le jour.

État du soleil en OR TORSADÉ

Tu es un enfant, ta mère t'a mis au monde dans la joie et la colère
dans un bruissement de soie déchirée.

Tu es un enfant, perdu dans le désert tu es obligé de retrouver ton chemin,
comme les bédouins, avec leurs poèmes appris par cœur ; le feu que tu
allumes, le tournant que tu prends, le vieil arbre que tu embrasses, le
parapluie que tu ouvres sont une part quelconque de la fête terrestre ; tu es un
enfant gentil ; un enfant étrange ; si on te bouche le nez la bouche les yeux ; si
on te bande les yeux, tu respirez par les ongles de tes mains, de tes pieds ;
calcium calcaire et eaux souterraines te soutiennent

dans un bruissement de soie déchirée.

Toutes maison vidées, tout le monde dehors ; bus bondés, cinémas complets,
dans les rues une flot de têtes humaines ; sur les places publiques les strates
humaines dessinent les pétales d'une fleur inconnue

dans un bruissement de soie déchirée.

Toi et les tiens n'avez grandi ni dans les plaines, ni dans les mers mais au fond
de lacs calmes, boueux et tièdes, si pressés, si simples, si primitifs, vous
dévorent les uns les autres. De temps en temps vos regards étaient balayés par
une clarté — aile de pigeon — et c'est tout. C'est pourquoi l'oxygène bleu a dû
te soutenir ;

t'inscrire dans la colonne des réussites

dans un bruissement de soie déchirée.

Maintenant à travers le verre soufflé par la rancune et les idées confuses tu
vois l'état du soleil en or torsadé

dans un bruissement de soie déchirée.

tu avais un ami
gai comme les prospectus
un bruit d'herbe dans les yeux ;

il y avait aussi quelqu'un
qui disait tout ce qui lui venait aux lèvres
et embrassait tout

il y a dix ans lorsqu'il passait dans Yenikapi
à travers des tas de bois coupé ;
quelqu'un

qui parlait à voix basse
et qui pour ennoblir sa douleur
disait que la blessure par balle de son cœur
venait de l'amour

dans un bruissement de soie déchirée ;

quelqu'un
qui t'a sacrifié aux opérettes.

Les eaux souterraines coulent à travers les cadavres comme à travers un potager, à travers les minerais dans un effort bariolé, à travers les villes gorgées de trésors, sous les acacias, les saules aux têtes couvertes, les genêts pressés, les chèvres élégantes, les mérinos pesants. Ne dites rien à ma mère de ma froideur. Elle nous a toujours, comme disait papa, connus « feu, enflamme-toi, brûle »,

dans un bruissement de soie déchirée ;

et la ville. Et la Tour de Galata (en 1514, époque byzantine, son chapeau s'était envolé, en 1967 elle a été circonscrite par les Turcs) réunit autour d'elle ses immeubles, cherche tranquille à faire face à la tempête qui s'approche, discute : à la tête de sa lignée, tout devant, comme un pharaon qui s'apprête à frapper à la porte de l'enfer.

dans un bruissement de soie déchirée ;

oui, exactement ainsi
Zurayk te soutient

Oui mon amour, l'isthme qu'avec soin nous avons installé entre nos corps perd son sens géographique et se prolonge désormais comme une possibilité architecturale

vers les enfants de demain

dans un bruissement de soie déchirée.

Striptease

Combien y a-t-il de notes
Do ré mi fa sol la si
Et au-dessus
Autant de vêtements

Sa jupe fa
Son soutien gorge sol
Ses chaussures la
Son chapeau si

Elle les aime
Comme son corps

Tous les matins, chez elle
Elle s'habille avec lenteur
Voici do, puis dans l'ordre
ré
mi
fa
sol
la
Enfin son chapeau si

Elle sort par la porte
Comme une fleur qui jaillit

Les soirs sur scène
Dès que la musique commence
Tout s'accélère soudain
Ses narines s'ouvrent
Et se ferment

Accompagnée par un piano

Qui n'est pas très loin
Elle jette avec fureur
Ses habits
Tenez voici : si
la
sol
fa
mi
ré
dooo !

*Avec la main de 1994,
à la constellation*

Mon Dieu, j'ai vécu,
À demi mais clairement.
Dans une autre vie,
S'il y'en a,
Je ne sais si j'écrirai
Des poèmes.

Mais les femmes, mon Dieu,
Je les ai tant aimées que
Si la prochaine fois
Je reviens au monde
Comme femme
Je serai lesbienne.

Turgut Uyar, [tur.]

(1927 - 1985)

Né à Ankara. Militaire de carrière, avant de se reconvertir dans l'industrie. Dans ses poèmes se retrouvent les événements sociaux, et les tragédies individuelles.

Symphonie

D'abord ta voix atteint ma conscience
Perdu je pense toujours à toi
Belle, blonde, joyeuse dans les épis de blé pleins
Puis les samedis arrivent
Puis, s'il y a une averse, que nous sommes trempés,
Le ciel me libère aussitôt.

Je l'ai dit quarante fois je le dirai encore une
Dans la guerre et la paix, la terre et la mer
La misère et la prospérité
Notre temps est pour nous hors du commun
Quand nous sommes côte à côte main dans la main
Affamés, je sais que nous ne pleurerons pas,

Je suis tranquille comme si je caressais des pigeons
Bon gré mal gré quand tu es à mes côtés
Les fins d'après-midi sur les grandes places
Continûment les mers trois fois, trois fois les platanes

Bon gré mal gré quand tu es à mes côtés
Je me souviens des rivières lointaines.

Parfois la chaleur de femmes étrangères
Me vient à l'esprit mais
Dieu le sait, je ne le cache pas
Je veux vieillir à tes côtés...

Malheur

Je veux parler du malheur
Du malheur horizontal et vertical
De l'extraordinaire malheur de la race humaine
Mon amour souffre

Nous avons vécu dans le secret
Là-bas eux aussi ont vécu
La torsion d'une montagne
La prenant pour une joie

Au début bien entendu le malheur
Comme une brasserie de village
Son éclat de rire cogne la lumière du jour
Sans écho
C'est dire la syphilis attrapée d'une rose fanée
La tuberculose que l'autre a reçu d'une femme
Les histoires des souks
Mon amour souffre

Domage dit quelqu'un pour mon amour
Même un enfant aux beaux yeux
N'avait pas un été si protégé
Je ne sais que dire
Mon amour souffre
Les bateaux ne cessent de circuler
Les montagnes noirciront s'éclairciront
Ce sera tout

Découvrant tant de choses je m'excite
L'automne est venu, tristesse
Le printemps est venu, tristesse noire
Ô personne la plus intelligente du monde
Dans le jour, en plein été,
Mon amour souffre
Lorsque j'aime quelqu'un
Quelqu'un m'aime
Septembre a ramassé ses affaires
sans aucun doute il partira en octobre
Les énormes chevaux enterrés dans l'histoire
Seront enterrés dans l'histoire, ce sera tout

Pour des destins lointains

Un jour, étrangement, par temps de pluie
— J'abandonnerai ma famille —
Je sais, mon cœur jamais ne sera assouvi d'un amour unique
Je m'en irai.
Bien, ce siècle est le vingtième,
D'un côté mes amours, de l'autre mon mal
Les néons noircissent notre nuit
Les lointains s'éloignent encore
Depuis Adam, j'ai besoins d'amours ardentes
Comme si, sous les rochers, je déterrais des trésors.
Un jour je m'en irai
— Que les étoiles scintillent, que les chemins aient froid, les chemins...—
Un châle tiède autour de ma taille, bleu
Après un événement triste, sans chanson
Mes rêves accepteront leurs défaites dans quelque auberge oubliée
En face d'une paire de lèvres sensibles et expérimentées.
Ma vie devient, à elle-même, insupportable
Si je pouvais vivre un à un chaque destin de chaque homme
Un amour ensanglanté dans l'exil
Une enfance malchanceuse dans un village lointain
Les blanchisseuses les plus lointaines,
Dans les après-midi les plus proches, sensibles
Et pleurer un soir dans un bar de la côte
Me saoulant la gueule...
Je ne sais être bref
Prenant de chacun une part de ses tracas.

Les eaux des destins lointains murmurent maintenant
Des étoiles se déversent de notre âme vers l'infini.
Un jour, assis dans un parc, je sais
Qu'avec la pluie une main touchera mon épaule
Deux yeux, une invitation, un cœur
J'abandonnerai toute ma famille.
Les feuilles tomberont, les fleurs se faneront
L'automne, un matin et la pluie
Avec l'odeur de l'homme, celle de la terre,
Dans une ivresse bourdonnante, pour des années
Je m'en irai

Rumeur sur une soirée suicidaire

Dans une soirée intense trop brève
où tous les visages étaient plongés dans le souvenir
dans une soirée intense
on m'a traité comme un fonctionnaire dans des hôpitaux
et une rumeur sur une soirée suicidaire a parcouru
sans cesse toutes les côtes
dans une soirée trop brève

Dans une soirée fraîche trop brève
où des papillons faisaient la course avec des chevaux
une soirée intense
certaines lettres oblitérées aux bureaux de poste
nous avons chanté quelques chansons
un homme a frappé à la porte d'une femme
dans une soirée trop brève

Quoi que je dise c'était de l'héroïsme
dans une soirée intense mais trop brève
où nous nous retrouvions un peu
entre une serviette en papier et un nuage
je n'ai pas su où poser ma tristesse
d'une part la force immuable de ma haine et
une soirée intense mais trop brève

Tout était mémoire de lièvre
dans une soirée intense mais trop brève
où nous nous retrouvions comme des fous
dans la plaie d'un léopard blessé au fusil

je savais que où que j'arrive le froid viendrait
une main d'une part de l'autre une douleur nécessaire et
une soirée intense mais trop brève

Qui l'a mêlée à la réalité
de l'infini que je vivais
nous nous sommes mis à parler
sur les ponctuations et le malheur
dans une soirée intense mais trop brève
je n'ai su que faire

Qui l'a mêlée à la réalité
de l'étroitesse sur les balances à eau
nous avons pris des photos je n'y étais pas tout le monde s'est amusé
sur les car ferry et le mal de mer
dans une soirée trop brève
cependant une soirée si brève
au-delà de l'eau j'ai retrouvé mon visage
les côtes ont ce visage m'ont-ils dit
par une soirée intense mais trop brève
une soirée fraîche ont-ils dit...

Sommeil profond

Seuls nous sommes beaux, les autres toujours laids
Puis cette obscurité suante
Puis sans doute autre chose encore mais je ne sais quoi
Peu importe le début, à la fin je croise cette lumière
Qui éclaire le tableau d'une femme impudique à moitié nue
Il fait nuit je ne peux y croire
Des gaillards fument du haschich
Font cuire au soleil des cruches en terre jaune
Pour rendre plus transparente l'eau qu'ils boivent

J'ai peur, si peur de rester seul
Les jours je travaille comme un fou
Les nuits je couche avec des femmes
Puis je vois les arbres, tout d'un coup grandis
Les juments tout d'un coup mettre bas
Tout d'un coup les jours ensoleillés

Coucher avec des femmes ne suffit pas
Il faut être sûr de coucher avec elles

Je n'aime pas ça

Imaginons que moi

imaginons que tu écrives très bien un poème
ou bien que tu écrives un très beau poème
la marche incessante d'une pendule
l'amour d'un enfant pour un chat de gouttière
que sais-je une belle soirée par exemple
pour cela je dois vivre à fond chaque soir
ceux dont nous sommes jaloux
et je ne veux rien dire d'autre

Edip Cansever, [tur.]

(1928 – 1986)

Né à Istanbul. Études de commerce, puis antiquaire au grand bazar d'Istanbul de 1950 à 1975. Il a publié près d'une vingtaine recueils.

J'ai le vertige de nous deux

Ta voix est comme celle des enfants qui de leurs incisives
grignotent confusément du pain
Comme si d'une absence ne restait qu'une mouette
Puisque nous non plus ne sommes pas laids
Sans trop savoir si oui ou non.
Quel genre de voix notre distraction
Mince fusain entre les dents d'un poulain
Depuis les seins bien chauds d'une femme
Jusqu'aux soupirs des oiseaux de nuit dans la gueule d'un chat.
Puis nous sommes le vertige perpétuel d'hommes
Fusillés soudain dans les montagnes

J'ai commencé à aimer ton âme

J'ai commencé à aimer ton âme
Puis tes regards
Puis tes paroles qui font ta voix
Puis la buée humide de ta bouche
Je t'ai aimée comme tu m'as aimé
Depuis ton obscurité enneigée.
Mets cet amour partout en toi
Mets sa source dans les gouttes d'eau
Sur ton visage en sueur
Dans la fin de l'indolence que tu ne caches pas toujours
Mets-le dans ton enfant qui porte une rose
Et sur tes épaules, bien étroites
Que tu places en avant quand tu as froid
Juste là sur tes seins séparés par des champs de marguerites
Après un plateau infini
Et sur ton hâle aussi, trace d'un incendie ancien
Sur la chute de tes cheveux sur les côtés, sur leur division
Mets-le sur la mélancolie qui commence à ton front, finit à tes chevilles
Sur celle donc qui n'est pas tienne mais t'entoure comme un vide
Mets-le dans les quartiers d'une ville dont tu te souviens par fragments
Qui voltigent comme neige et chaque jour s'allègent

Mets cet amour partout en toi.
J'ai jeté à la mer tout ce que j'ai goûté
Tout ce que je sais vient aussi de la mer
Mets aussi cet amour comme une mer
Fais-le écumer
Fais-le vieillir qu'il ne comprenne pas la tristesse
Mais arrête ! chaque mer est vieille en tout cas
Elle n'apprend pas le bonheur mais l'enseigne
Notre amour est aussi semblable à de beaux poèmes
Comme pour tout le monde. Il doit ressembler au deuxième goût du
coquelicot
Né du premier
Car il change la passion en amour.
Moi maintenant comme un étranger qui sourit
Comme un pays que tu ne connais pas
Comme un temps dans lequel tu ne vis pas
Exactement comme le bonheur
Tu m'attends
M'attendant tu l'attends

Une table très solide

Dans la joie de vivre
L'homme a posé ses clés sur la table
A posé des fleurs dans le vase de cuivre
A posé son lait son œuf
A posé la lumière de la fenêtre
Le son du vélo celui du rouet
A posé la douceur de l'air et du pain
L'homme a posé sur la table
Tout ce qui lui passait par la tête
Ce qu'il voulait faire dans la vie
Ceux qu'il aimait ou qu'il n'aimait pas
Il a posé aussi
Trois fois trois font neuf
L'homme a posé le neuf sur la table
Fenêtre et ciel étaient à côté
Il a posé l'infini sur la table
Il voulait, depuis quelques jours, boire une bière
Il a posé la chute la bière
A posé son sommeil son éveil
A posé sa faim son assouvissement
La table se moquait de tous ces poids
Une ou deux fois elle s'est balancée, puis arrêtée
Mais l'homme n'arrêtait pas de poser

Qu'il reste à la fin

Ils parlent doucement
Parfois regardent la mère – l'un tourne sa fourchette dans l'assiette —
En face l'ombre de l'arbre coupé
Est un cadavre d'oiseau
— Soit, que les commencements restent à la fin —
La femme joue avec son collier — une pomme pelée dans son assiette —
Je regarde souvent ma montre
Guette de temps à autre la porte
Un peu de froid entre me semble-t-il — fermez —
Une rougeur nerveuse sombre dans l'eau
Je pense, soudain à un visage d'ami
Pas vu depuis des années.
Qu'il vienne
Beaucoup changé, vieilli aussi
Il allume sans cesse sa cigarette
Je ne peux pas dire — qu'il ne l'allume pas —
Nous parlons — parlons —
Il a depuis longtemps arrêté d'écrire
Mais il a quand même en tête un projet de roman
Je dis
« Un pomme dans ma main une main dans la pomme »
Il me regarde étonné
Boit un verre de bière puis s'en va.
Pendule au cadran rouge
Verre collé d'un sparadrap
De ci de là des fleurs en plastique
Oui, ce soir, juste au dessus de mon cœur
Le froid entre par la porte entrouverte.
La mort
Comme tu es belle à ces heures-ci
Tu m'as élevé
Je ne dis pas que je ne t'adorais pas.
Fini aujourd'hui aussi, fragile aussi
Aujourd'hui aussi
Juste là où j'en suis resté.

Œillet et gravité

Sais-tu que peu à peu je vis en moi
Or avec toi je peux vivre la beauté
Ainsi nous buvons du raki, comme si en nous tombait un œillet
À côté de nous un arbre marche comme une horloge
Mon estomac mon esprit perdent leur importance.
Tu es attiré par cet œillet, tiens, je te le donne
Tu le donnes plus beau encore à quelqu'un d'autre
L'autre le donne à celui qui est à ses côtés
L'œillet passe de main en main.
Ensemble, vois-tu, nous faisons grandir un amour
Je te frôle, dorlote, et puis encore
Regarde, comme les sept couleurs blanchissent
Nous nous unissons en silence.

Metin Eloglu, [tur.]

(1927 – 1985)

Né à Istambul. Études aux Beaux-Arts. Peintre et poète, il a publié une douzaine de recueils.

*Eloglu**

Les fils des autres claquent des billets de mille
Moi je suis à sec

Les fils des autres dorment dès qu'ils posent leur tête sur l'oreiller
Moi je ne peux pas

Les fils des autres ont sur leur table des mets divers
Moi, parfois je me couche affamé

Les fils des autres vivent dans un appartement
Moi dans un baraquement

Chez les fils des autres la musique est délicate
chez moi indélicate

Ma solitude me suffit largement
Le monde abonde chez les fils des autres

Moi je deviens chèvre
Les fils des autres des bergers habiles

Mon nom m'est interdit

Passoire fine

Plus je bois plus j'ai envie de boire donc plus de talent plus de savoir
Ne me laisse pas en tête à tête avec ce raki
Que je m'instruise bien que je gagne du fric
Ne me laisse pas sans emploi ni travail
Rends-moi sage, donne-moi du courage
Ne me laisse pas affolé
Il y a des endroits à voir, allons-y
Ne me laisse pas toujours ici
Laisse-moi sans pain sans toit
Mais pas sans toi
Sais-tu ce que tu fais de moi
Sculpte-moi purifie-moi épiluche-moi

*Eloglu : Le nom du poète veut dire aussi l'autre, le fils de l'autre.

Vie élimée

Je veux vivre
Tu veux vivre
Il veut

Tu me diras qu'on n'écrit pas un poème ainsi, je le sais.
Mais peut-on avoir un monde semblable ?
Une paix semblable ?
Une liberté semblable ?
Une fraternité semblable ?
Tu me diras de les supporter, je le sais ;
Mais peut-on vivre ainsi ?

Dans la bouteille

Ce cruel ne reste pas dans la bouteille
Mais te pousse à aimer la vie

Commande

Va leur demander un peu d'Istanbul
Qu'ils mettent sa mer dans un bol
Tamisent mes jours dans un baluchon
Mets dans tes poches
Tout ce qui reste de cet été avec Elif à Uskudar
S'ils n'en ont pas leurs voisins doivent en avoir
Ils me connaissent ils seront contents
Dis-leur que c'est monsieur Metin qui t'envoies

Dettes d'honneur

Madame Leman
Je vous devais un poème
Avec celui-ci je vous paie

Ece Ayhan, *[tur.]* / (1931-2002)

Né à Datça. Haut fonctionnaire. Les poèmes qui relèvent du MSR sont en rupture avec ceux qu'il écrivait auparavant ; ils se classent, dans les limites du MSR, à l'extrême pointe de la modernité.

Yort Savul

À Arif Çağlar

Faites place !

Sortez donc vos Atlas ! Vos Atlas d'Histoire !
Nous allons écrire un poème de tous les temps

Mais pour cela, chacun devra répondre directement
à trois questions inévitables :

Première : dans quelle proportion les enfants révoltés
par la lecture officielle de l'Histoire se sont-ils répandus sur la Terre ?

Deuxième : y a-t-il témoignage plus véridique, dites-moi, que les
visages décomposés mis en péril à la poursuite de la vérité ?

5. Troisième : Comment le Bosphore, détroit d'Istanbul, a-t-il suivi son cour
pendant les rebellions contre le Sultan, sans tambour ni trompette?

Où en étions-nous resté ? Alors que trois lourdes étoiles échouent
dans l'Histoire, un oiseau souverain aux ailes déplumées avance péniblement dans
le ciel

Chers enfants ! Et vous, délateurs ! Tout le peuple!
Tous ensemble, en proférant, écrivez trois fois

Au crayon de papier, si vous le voulez
« Faites place ! »

Monument à l'élève inconnu

Regardez ici ; ici, sous ce marbre noir gît un enfant
qui fut tué lors d'une classe d'état.
Devant le tableau noir, il serait interrogé sur la science naturelle
s'il avait encore vécu pendant une récréation.

La question commune et erronée posée par l'état
et la nature était la suivante:
- Où se déverse le Maveraunnehir* ?
La juste et seule réponse donnée par un doigt levé au dernier rang
était la suivante:
- Dans le coeur d'une pâle révolution des enfants du peuple.

Son père, un ancien brocanteur, a écrit,
en nouant autour de son cou une écharpe violette
travaillée à la petite navette
pour étouffer cette mort:
Ma foi je l'avais convaincu qu'il avait des jouets.

Sa mère, une blanchisseuse de nuit, qui
mettait dorénavant une capote militaire,
et qui donnait le sein à un faon secret, a fait écrire:
Ah! Ils ont nié son travail!

Ses camarades ont tissé ce poème avec des lauriers-roses:
Le 128, ne t'en fais pas! Aux écoles de sous-officiers du suicide
dans le coeur de chaque enfant réside un enfant plus âgé que lui.
Toute la classe t'enverra des oiseaux sans enveloppe
lors des fêtes de l'enfance.

*Le nom donné par les anciens géographes musulmans à une région se trouvant au-delà des fleuves le Syr-Dria et l'Amou-Daria.

Le phaéton

L'air joué sur ce gramophone voix de son maître
serait la douce mélancolie de la solitude
de ma soeur aînée
alors qu'elle passait dans les rues
aux amours mortelles de Péra
dans un phaéton de couleur noire suicide

Certes ivre, ma soeur qui a plusieurs jardins de fleurs,
s'est arrêtée devant un magasin de fleuriste sans fleurs,
munie d'un pistolet monténégrain enveloppé de tulles.
Dans la vitrine se trouvait des photos de lauriers-roses
et de violettes d'Algérie

Moi qui ne me suis pas du tout suicidé depuis trois nuits
je ne saurais si ce phaéton est monté au ciel avec ses chevaux
parce que ma soeur a choisi les violettes d'Algérie.

Un chat noir sans regard

Voilà qu'arrive un acrobate distrait. Par la mer des heures avancées.
Il souffle la lampe. Il s'allonge du côté où je pleure. Pour le prophète Daniel.
En bas, une femme aveugle. Une parente. Elle délire dans une langue que je
ne connais pas. Un lourd papillon sur sa poitrine. Des coffres brisés en elle.
Elle se soûle au grenier, Tante tristesse. Elle travaille au métier à broder. Elle
est expulsée des écoles humaines. Un Noir Chat sans regard passe dans la
rue. Dans son sac un enfant fraîchement mort. Ses ailes sont restées dehors.
Papa Brocanteur crie.
Un bateau pirate est entré dans le golfe.

Propagande d'un fils sans père de babylone

Les jardins, à peine esquissés où nul jamais n'a demeuré en cette Méditerranée de tuiles rougeâtres et immortelles, ces matins, dans la rue, où des hommes toujours parlaient turc en majuscules, comme une femme toute entière allongée sur la Méditerranée, tout à coup une fanfare retentit avec ses pancartes et sa propagande et les doigts noirs comme charbon empruntés à art tatum. Les morceaux de jazz du rassemblement social seront sous les toits au jour de demain, je pense toujours à un fils, sans père, myope d'une Babylone des années 36 et surtout aux nuages ayant perdu une soeur et surtout à ceux qui fument des cigarettes en turc comme des cheminées-héhé et plus encore au fils sans père qui dit "tu vois, même si on voulait, on ne pourrait pas mourir" puis ensuite à celui bien décidé à affronter les romains, avec les doigts noirs comme charbon empruntés à art tatum lorsque le point du jour s'annonce, ils plaquent Léon Blum sur Léon Blum

Chants funestes enfantins - i

Dans les rues
oranges mortelles
et
nuages indigo blanchis
l'heure
quelle qu'elle soit
un bateau et sa cargaison de chagrin
sur la Méditerranée
nuages et oranges
indigo blanchis
mortels

Une tunique de lin
bien propre
sent le savon
cette même fille féconde
mal nettoyée
fume du tabac en s'étouffant
une décalcomanie à cinq couleurs sur ses bras d'ogresse

Ilhan Berk, [tur.] / (1918-2008)

Né à Manisa. Professeur de français, puis employé (Banque agricole). Son oeuvre s'étend sur plus de soixante années et traverse plusieurs périodes de la poésie turque. Il entre dans le MSR, en 1958, avec *La mer de Galilée* considéré comme une oeuvre majeure de la poésie turque moderne.

Suzanne, la grande sœur du Petit-Théâtre ⁽¹⁾

ou

Une comédienne aux toilettes

Saadet Akay (Suzanne, la grande sœur) est née en 1923 à Izmir.

Sur la carte d'identité qu'elle garde toujours sur elle, le nom de son père : Yoko.

Le nom de sa mère :Rafk

« J'ai étudié à l'Alliance⁽¹⁾ jusqu'en septième. » Ensuite le ciel s'est assombri.

Pendant un temps, elle a contemplé les montagnes depuis la fenêtre de sa maison.

Elle n'a pas compris les montagnes.

À l'âge de quatorze ans, elle a aidé sa sœur comme couturière. Elle a faulilé. Elle a balayé le magasin.

Les dimanches, elle a étudié les penseurs juifs. Elle s'est beaucoup ennuyée.

À quinze ans, elle a conçu le monde comme un village sans couleurs.

Elle a aimé les saltimbanques de la rue. Tendu des cordes dans le jardin de sa maison.

« À cette époque, à Izmir, dans les cinémas, il y avait des représentations d'acrobatie et de théâtre et les places étaient à cinq kurus. »

C'est là qu'elle a rencontré Mariça l'acrobate. « Mariça faisait la quête et vendait des cartes à 1 kurus. J'ai donné un centime et j'ai reçu une carte. »

Tout à coup, elle a pris conscience de son corps, elle a alors regardé son corps.

Elle a gardé en mémoire ce qu'elle avait vu.

Ainsi, l'acrobatie s'est emparée de son corps pour ses dix-sept ans.

Arhik a entrepris d'arroser les fleurs de sa bouche avec enthousiasme et elle s'est lancée dans l'acrobatie.

À vingt ans, elle a conversé avec le prophète Moïse, commencé l'acrobatie au sol et sur un fil.

À cette époque Söke⁽³⁾ sentait la pomme et elle aimait l'odeur de la pomme.

On l'a vue dans « Rus Geliyor Aska Rus'un Askı Baska⁽⁴⁾ »

Son visage de fée a illuminé le théâtre.

Elle s'est mariée. « Mon mari est devenu clown, moi je suis restée au théâtre. »

Désormais, à Istanbul, ils allaient et venaient jusqu'à la maison par le tramway n°14 et s'arrêtaient devant les boutiques d'antiquités.

À trente-cinq ans, elle a joué avec Muammer Karaca dans Cibali Karakolu Elle a beaucoup plu.

En 1975, elle s'est intéressée aux marionnettes. Elle s'est consacrée aux marionnettes avec entrain.

Elle a beaucoup pleuré lorsque son mari l'a laissée seule avec ses pantins.

Elle a pris le lit. Sa voix s'est éteinte. Un moment, elle a regardé le monde avec sa voix éteinte.

Maintenant, elle s'occupe des toilettes du Petit Théâtre. Elle ouvre et ferme les rideaux de İçinden Tramvay Geçen Sarkı⁽⁵⁾.

⁽¹⁾ Premier théâtre turc privé

⁽²⁾ Cette école accueille une majorité d'enfants juifs

⁽³⁾ Sous-préfecture d'Aydin

⁽⁴⁾ Ce titre est un jeu de mot sur la phonétique turque. Il annonce l'arrivée d'un Russe (généralement vécu, en Turquie, comme un ennemi héréditaire, à éviter comme la peste) et prétend que "pour l'amour, il n'y a rien de mieux qu'un Russe"

⁽⁵⁾ Pièce de théâtre de Ferhan Sensesoy, évoquant la carrière du comédien allemand Karl Valentin.

La mort comme ordinaire

La route était tortueuse. Finalement, nous nous sommes arrêtés ici.
Derrière la porte entrouverte, nous l'avons aperçue assise, filant la laine. Un fuseau à la main. Une énorme pelote avait roulé jusqu'à l'entrée.
Avancés sur le seuil, nous lui avons demandé : "Comment allez-vous?". Elle nous a répondu, le regard baissé, comme s'il s'agissait de changer une chaise de place : "Eh bien, la mort m'attend au tournant!";
La mort comme l'ordinaire. Un vent ne cessait de battre la mer qui se trouvait devant elle. Elle levait la tête parfois pour la regarder.

Et Skating Palace
Et les Kalyopi et les Virginie, les Eva, les Olga
Et les mousselines, les tulles, les fourrures, les mules à pompons
(Et l'entrée à 3 livres)
Et la nuit vermoulue
Après avoir flairé l'odeur de la nuit vermoulue, un chat importun s'en est allé.

Un Cercle d'Orient blanc baroque
(Ahmet III aimait le baroque) Et avec mot de passe
Avec une grande arcade, un grand portail (n'est-il pas vrai qu'il s'ouvrira sur un empire)
Avec de la broderie rococo
Et un frontispice (qui dit : il faut encore que je grandisse) net, avec des colonnes, des ciselures
Et nu
Massif
Et une voix: « N'avez-vous jamais eu dix-sept ans ? »
Et la nuit

Et s'engageant dans la rue Bekâr, M. Hoffmann
Comme une mélancolie en escorte
Comme le silence
Et tombant l'ombre d'un phénix dans ses mains
Et marchant à côté de lui avec son nez pointu une fille timide

C'est Loretta
(Sa beauté est une eau tombée goutte à goutte dans la nuit)

C'est le garçon étrange (nu dans le hammam)

Celui qui marche sans interrompre la lecture de son journal, c'est Said N. Duhani
Portant monocle, gilet et col cassé
Un Monsieur de Pera (évidemment, il se rend au Touring club
Sa cravate noire est un peu de travers)

Un manuscrit voltige en l'air
Et retombe sur le Bazar du Levant.

Et l'enfant Füreya (Koral) ⁽¹⁾ regarde l'entrée de Refet Pacha dans Istanbul
(Depuis le Cercle d'Orient)
Et du ciel tombent des fleurs

Heurtant les vitres, un étourneau
Un étourneau bigleux
(Ceci, il faut le souligner)

Bouche contre bouche, les rues Ahududu, Hava, Kuloglu
Et dans les pollens Alyon et Hasnun Galip

Et comme dans un rêve, Rumeli-Han
Et son parfum de primevère

Se rendant au restaurant Abdullah Efendi, Philip duc d'Edinbourg
Et Gina Lollobrigida et Yul Bryner
Et les dix ans de Leyla Barutçu

Ceux-là: Seda Tur, Has Elektrik, Yeni Giyim ⁽²⁾
Et le salon de thé Selçuk

Toujours un bras en l'air, c'est Mademoiselle Béatrice Blacque
Portant toujours une croix et toujours une robe du soir

C'est l'amiral Woods Pacha – il dort avec trois feuilles de figue –

C'est M. Lewis, de l'endroit où il est assis, il dirige le Levant Herald
Qui sait maintenant où il va

C'est l'ancêtre des marchands de jouets de l'histoire, le Père arménien
Mıgırdıç Terziyan

C'est M. Nikoli, il va et vient entre Atlantik et Orman ⁽³⁾

Ce sont les habitants de la rue Bursa, insectes, œillets du poète, éphémères,
arsenic

C'est M. Perpigani – qui ne sort jamais sa main gauche de la poche de son
pantalon

Et c'est aussi Madame Anastazi Bakula aux yeux de miel

C'est le rat de bibliothèque. M. Avionitis

Intéressé par l'histoire de la bicyclette, M. Vuccino
Il fait commerce de tabac pour la pipe

Et revenant d'Ipek Film, la jeunesse de Nâzım⁽⁴⁾
Longue et belle

Et c'est aussi la famille Tsiklott dont les filles sont toujours vêtues de la même couleur

Croyant aux oiseaux comme en Dieu, M. Ekonomidis

Avec ce long visage, Madame Kolarao
Et allez savoir pourquoi elle est sortie seule ce soir

Toujours se promenant avec son chien, c'est M. Merconi

Est-ce bien vers le Passage Halep que se dirige M. Hacara
Allez savoir pourquoi son visage s'est allongé
Peut-être ira-t-il au Théâtre Variétés-Cirque pour regarder les numéros extraordinaires des Tournier
Mais non, le voilà qui pénètre dans le Passage Anadolu
Et il s'arrête devant la boutique du chemisier Belfast

Et avec son cartable, regardant depuis le tramway Sisli-Fatih, Oktay Akbal⁽⁵⁾
Et il se moque d'un enfant aveugle

C'est Arif Dino
Semblable à une statue de Bouddha
Et il marche dans une rue de Pékin

C'est un oiseau nommé Vendredi

Et ressemblant à un garçon aux taches de rousseur, c'est Alkazar⁽⁶⁾

Et à Çaglayan Saz⁽⁷⁾ « Qu'est-ce que tu fais de beau ces jours-ci ? » demande un perroquet à un autre perroquet

Et la nuit passe tout contre tes cheveux
Ton visage enfantin et le ciel poussiéreux
Tu montes au ciel poussiéreux
Et une soirée violette

Passant en vitesse un rat de Galata
En vitesse un chat
Et ils s'éclipsent dans l'impasse Adsız

Ressemblant aux textes manuscrits, c'est Lazaro Franco

C'est Sinapyan Efendi
Il discute avec l'ambassadeur russe M. Nelidov

Et ils vont tous les deux au Cercle d'Orient

Les tramways se sont arrêtés en face du cinéma Sark
Les rues Zambak, Bekâr et Imamadnan sont rondes comme des billes
Lui, ce doit être Monsieur Edip Halbuni
En manteau de fourrure et colback d'astrakan noir

Et en lunettes noires et foulard
Il adresse un signe de la main à la petite Mandel

Tournant vers la rue Meselik, Napolyon Ekrem
Et Timu le clochard
(Partant de Bebek, hiver comme été, avec un volant en bois dans les mains,
ce clochard conduit tous les jours sa voiture sur Cadde-i Kebir
Toutes vides, les rues Bursa et Basaga
Épèlent le vide

C'est M. Liondor (qui fut en son temps un enfant de onze ans)

Et lui, le dentiste Marko Uziel
Elle, Madame Angèle, la repasseuse

C'est la papeterie Panter
« C'est nous qui imprimions les cahiers de High School et les copies
d'examen » dit-elle
(les mini-crayons, les gommes dernier cri, les taille-crayons, les cahiers)
Maintenant, tout en buvant son café, elle pense aux tramways qu'elle
emprunte pour deux centimes
Et aux carnivals de Pera
Et aussi aux bals masqués

Un homme transborde des tuiles dans la rue Ögüt
Un homme comme on n'en fait plus
Et il a terriblement froid
(C'est une solitude d'avoir froid)

C'est le propriétaire du journal La Turquie, Guillaume Bandini

Revenant du théâtre Naum, c'est la famille du banquier Zarifi
Et Madame Rebecca descend du palanquin
Portée par deux palikarya⁽⁸⁾ débauchés
C'est Nazaryan (dans la vitrine de son magasin il y a toujours trois paires de
chaussures toutes prêtes)
Il dit : « Pourquoi la nuit tombe-t-elle si vite ? »

C'est Sait Faik avec L.E.
Une tapisserie baroque : L.E.
Un innocent hibou

(Et derrière eux, des garçons-sirènes et des enfants barbus)

Et deux âmes spectrales : Özdemir Asaf et Naim Tıralı

C'est la foule des émeutes des 6-7 Septembre⁽⁹⁾

Poussière orthodoxe

(voitures renversées, pilleurs, boutiques réduites à néant)

Ressemblant à un texte en prose, la brasserie Harıcas

Et le Café Flamme

(œufs d'oie, poissons fumés, canapés au caviar noir et punch)

Rose fanée, Petrograd⁽¹⁰⁾ et le matin

Le matin dont se chargent Fikret Adil et Necip Fazıl en s'asseyant

Tous les deux avec un brin d'herbe au bord des lèvres

Tous les deux avec les cheveux dans la figure

Les rues Mis et Kurabiye comme lavées au rakı

Et « Avez-vous seulement regardé le ciel ces jours-ci ? » dit une femme

A une autre femme

Et des voix des voix des voix

⁽¹⁾ Célèbre céramique turque

⁽²⁾ Enseignes de trois boutiques du quartier

⁽³⁾ Brasserie et club de nuit, aujourd'hui disparus

⁽⁴⁾ Nazım Hikmet, jeune, a travaillé, comme scénariste, au Studio d'Ipek Film

⁽⁵⁾ Journaliste et écrivain

⁽⁶⁾ Cinéma

⁽⁷⁾ Ancien club de nuit

⁽⁸⁾ Grecs restés fidèles aux vieilles mœurs

⁽⁹⁾ Date des émeutes nationalistes visant les communautés chrétiennes d'Istanbul

⁽¹⁰⁾ Pâtisserie tenue par des Russes blancs

Gülten Akin, [tur.] / (1933-)

Née à Yozgat. Un temps avocate. Elle a publié plusieurs recueils. L'une des rares femmes poètes reconnues de cette génération.

Affleurant la surface

As-tu aimé la rue, devinée par la fenêtre
Aller au dehors, c'est ma singularité
Ce qui t'arrête se sont nos petites joies partagées
Ô pluie, ô mon aimée

Si le ciel est, sur les tables de cafés, immobile
S'il est sans oiseaux, c'est parce que ma bouche et mes yeux ne rient pas
Je demanderai à mon ami un volatile pour naviguer dans les airs

Avec les fruits mielleux de loin les meilleurs
La gazelle retenue et embrassée, réfugiée dans sa tanière,
Les petites choses faisant toute confiance à la forêt,
Je n'avais jamais vu une telle méprise

Effraie les mouettes noires de notre rivage
Mon heureuse barque miroir sera sauvée affleurant la surface,
Ô bruit, ô, de ma bouche, pour celui passé près de moi

J'ai coupé mes cheveux noirs

C'était loin tourne, c'était proche tourne, tout autour tourne
Interdit, c'était, la loi, la coutume, tourne
Je ne suis ni dedans ni dehors ni à côté
Mon intimité est honteuse, dehors, ma vie et mon coeur sont amour
Quelle sorte d'existence, tourne

Sans eux je n'aurais pu, je devais porter, je devais pratiquer
Prisonnier et orgueilleux – quelle colère ridicule, enfin! –
Ses yeux s'effacent peu à peu, trop peu à peu, ce n'est pas supportable
Peu à peu l'accablement en moi, l'accablement peu à peu
J'étais partie pour revenir, c'est comme ça que j'ai trouvé mes cheveux noirs

J'ai coupé mes cheveux noirs – et alors! –
Ce n'est vraiment pas grand-chose, essayez, je vous prie
Je suis lumière, folle et comme le vent
Bonjour, à la brise qui secoue l'abricot
À la personne sauvée et ressuscitée, bonjour

Maintenant, une épingle peut me surprendre
Et aussi ceux qui rencontrent une vie
J'étais partie pour revenir, j'en ai fini avec mes cheveux noirs

L'appel

Les maisons sont bien grandes
Je suis la plus étrange des personnes
J'ai compris pour la première fois l'éloignement
Comme si je l'avais vu ou touché

Je me suis assise face au vent et à la pluie
Sous un vieux porche avec les oiseaux
Je dessine des cercles les uns dans les autres
Et j'écris ton nom à l'intérieur

Le jour finit de chanter sa mélodie
La pénombre est tombée sur les branches enneigées
La solitude ne souffre pas cette heure
L'algue marine rend la truite folle
Allez, viens maintenant

Le thé

Le chant des rossignols, des fraises bientôt mûres
le thé clair du matin
tendu vers moi dans sa main
le bien être qu'il a suscité
mais nous sommes habitués à vivre coupables

où donc, où donc le cacher,
nos âmes, qu'il a enfouies que nous avons cachées,
se sont rencontrées (pour la première fois?)
à force de calmer les vagues, la mer a disparu
nous étions dans un rêve, si ce n'était pour les pêcheurs et le bruit des
bateaux
les montagnes en lilas et vêtue de noir
ne cessaient de se rapprocher et nous ont rattrapé
nous étions perdus dans un monde perdu
le silence
nous l'avons touché avec l'aile d'une hirondelle

nous avons rejeté
le ciel, les nuages lourds, la baie
tout ce qui coulait et périssait,
le soir, les voix âgées qui passaient de nos voisins
avec la saveur du yaourt et de la pomme

nous ont attiré vers le fond

Yves Boudier, *[apoe]*

Poème nu

pour Emmanuel Hocquard.

Qualités de solitude
restes sur la feuille
une élégie

l'idiome cru son accent
des ailes blanches
tête mauve amer

*

L'œil s'anime
l'arche végétale tranche
gris d'épure

pans de verre sur jalousies
dans la peau hivernale
j'écris si peu ma langue

l'alpha le sang le rouge
jonglerie pantomime
ni volute ni torsade

*

À chacun son barbare
lettres liées trame serrée
le vers consume un ciel palpable

sa lumière vécue
telle forme jusqu'au dire
la mémoire contre la parade

la racine l'artifice
l'ombre nue des vivants
l'âge saisit le poème l'abrase

dénoue l'entrelacs méandre
droit sur sa ligne nu
à plat et n'ourle pas

*

Poésie tous ses degrés l'aimer
la chute forcent nos cervelles
sagesse des gnomons

l'ordinaire légende
un cri d'enfant s'abstrait du feuillage
palpite s'incline au vent plein

se présente au soleil
le temps remue

Jean-Charles Depaule, *[apoe]*

2005-2009, plumes de

en avance
qui s'en va faire un tour
allant au long du canal pour finir
en retard

septembre aux gentilles photos
[Martin Parr] et vendeuse
sur le quai causions
douceur de l'écriture

7,5 x12cm un carnet vert
acheté 1 euro 25 ce jour
48 pages/ 24 sheets
papier velouté 90gr pour écrire

[plumes de bête existence] des
plumes pour
bête à plumes
et poils que voilà

l'existence

et poussière de feuilles
en poison lent
feuilles mortes
petit feu

tétrapodes que voici bronchant
d'âge assez lent à pisser
à périr petit à petit sinon
si cul sec au trou

versatile
à brusques risques contre
front nez oreilles rions
sac à dos qui vire

y a banquette côté zinc
à putes select disons cocottes
et le copain j'y songe combien
gourmand gourmet ou chiant

que voilà robe chambre de l'univers
hier encore fraîche verte
froncée autant
que cœur de chou

ou papiers volètent
d'encre tout écrites petites feuilles
de marcel
grands draps frais de prairie

[en voyage] vite et vite à travers vitre
voyons grasses vaches au vert vif de France TGV
elle qui Danièle dit
miennes plus belles

lit navire il ira
mon bateau sur l'eau
matrimonial maritime
robe belle paquebot

la rivière

voguerons

en tour de cou fourrure
de belle jeunesse à la station [Oxford]
chien empaillé de compagnie
voisine d'enfance [Nîmes]
[récit] et ceux-ci d'ascendants père et mère
arrivés ici passé 40 ans

lui à 9 et les petits
0 : natifs ceux-là [qui sait] et moi

laps et relaps ainsi
que lisse entendre ou
voir liste série
bouton du sous-titre

[plumes de sentiments] léger
objet dense ou lisse
de pesant penchant
inclination mienne

d'amour perleuse
à voix cantatrice chantant
haut tenue ténue d'amour
film suffit

et fifre *pfifer* pipeau
pour entendre tambour
ce que souffle
clairon ou cor d'harmonie

que peut

et petit suédois quand même
vaillant soldat siffleur qui veille
sans sucre en sus
bon œil certifié bon pain

pour entendre tambour
doum tac un coup lourd là
relâche au centre et bref sur bord-ci
court ou sec claque

une strophe de quatre
deux par page quand
même ne commence
pas si bien

ni finit

fabricant de machines mécano
imagine
en aguerris dactylographe

[beckeriades 1]

j'imagine

poète qui vite tape poème moderne

outils et rêves

une élégie veloutée
plumes de papetier douceur de
lente écriture imaginant tracée
"écrite avec mon sang"

j'imagine

dessin mille une empreintes
sensible photo de papier une feuille
un bateau une flèche fusant une cocotte
de moindres moyens un fil une tige un trait

jouons

mécanique dans la neige
à écrire recopier
l'encre sous la pluie
silhouette et dessinant Marcel dessinant

pommes de lait de terre
veluté que voici comme on traçait
autostrade en purée
tunnels de plage

jouons

[plumes d'existence] et n'aimant
rien tant vin blanc limé senti
sur incisives
et gencives agacées

si tant est

la langue

comment [question] pour
une première [Nîmes]
après brossage rincer comment s'essuyer
gencives et dents

doigts et coupe d'ongles
mains gauche droite pieds
gauche droite gauche
rogne coupe papier pince ou cisailles ciseaux
coiffeuses intermittentes
à mains nettes
ô noms de
changeantes shampooineuses

7e arrondissement
lisant *le séchoir* homme
coiffure esthétique
dames

enfilées perles
noué coupé collier
toc toc billes filant
amour l'amour ah long d'amour

.....

bulletin de poésie logique
poème météo
gros frais pluies petites plus
graves nuages d'orage

si grande folie Mr Shepp
Mr Archie rêve chéri plus vif
un jour serait
d'aller à la pêche

rigolote la citelle oiselle
torchepot
pour celle qui
Gabrielle oiseau

clapotage de mousse
la même au bain qui dit baigneuse de savon
ne suis poule mouillée
suis coquelicot ou plutôt une ros

d'élastiques tuyauteries physiologiques
interminables non sécables hou hou
maison du loup plus lotus s'étalant
nymphéas nénuphars sur le canal

en rêve

Éric Houser, *[apoe]*

Trois poèmes de Choisy-le-Roi

(cicadas)

Le chant des cicadas est-ce un chant
est-ce un cri est-ce un chant
un son un cri un chant
il monte tombe environne
une seule suffit invisible en plein jour finissant
une seule suffit à produire ce son tournoyant

stéréophonique`

cercles de sons lamés secs
concentriques renflés par le milieu
avec début fin naissance mort inspirant
compositeur doué pour sons à nouveau monde sonore

suis-je en Grèce au Japon à Broadway

le monde est rond il est le même il est partout
le monde est éternel.

(Trinités)

Quand on se réfère à une trinité
trois-en-un
la Trinité avec un grand T
on a beau dire n'est jamais loin
cette figure est douée
d'une force d'attraction incroyable
c'est comme une pelote aimantée

Dans la peinture de Mondrian il y a eu
la période père c'est par exemple
Paysage avec nuage rouge 1907
encore rattaché à la tradition
puis la période fils avec
les trois couleurs les lignes noires le blanc
Composition avec rouge jaune et bleu 1927
un absolu de non frivolité
enfin la période esprit culminant
avec Victory boogie-woogie 1943-1944
huile sur toile et ruban de papier couleur
nécessairement inachevé
les trois se contiennent
s'accueillent mutuellement se sourient

Le nuage rouge hollandais a franchi l'Atlantique
puis la clôture stricte du noir
il essaime enfin
en petits quadrilatères libérés
tellement que Mondrian presque 72 ans
à bout de souffle
expire

(se dévoiler)

Il y a se dévoiler il y a dévoiler
se dévoiler veut dire que soi-même on se dévoile
dévoiler veut dire qu'un autre que soi-même dévoile soi

image soi est recouvert d'un voile
 il est voilé
 d'un voile de soie

puis-je me dévoiler moi-même ? suis-je voilé ?
suis-je voilé à moi-même ? suis-je voilé à autrui ?
je suis voilé
je suis voilé à moi-même
je suis voilé à autrui

puis-je me dévoiler moi-même ? puis-je me dévoiler
moi-même à moi-même ? puis-je me dévoiler moi-
même à autrui ?
je ne puis me dévoiler moi-même entièrement
je ne puis me dévoiler moi-même à moi-même
entièrement
je ne puis me dévoiler moi-même à autrui entièrement

pour me dévoiler
pour me dévoiler partiellement
pour me dévoiler partiellement à moi-même
pour me dévoiler partiellement à autrui
j'ai besoin de moi-même
et j'ai besoin d'autrui

image autrui est recouvert d'un voile
 soi est recouvert d'un voile
 ils sont voilés
 d'un voile de soie
 soi est soie pour autrui
 soi est autrui pour autrui
 autrui est autrui pour soi
 autrui est soie pour soi
 soi se dévoile partiellement à autrui
 autrui se dévoile partiellement à soi

inauguration d'une voile de soie
avec autrui
soi met à la voile

Ali Hmiddouch, [apoe]

L'art de compter (extrait)

« Non seulement les chiffres nous gouvernent, mais encore ils montrent comment le monde est gouverné. »

Goethe

0 – Au début était le Conte, puis s'ouvrit le Grand Livre de comptes et en sortit le Compteur ou l'Homme-aux-comptes. Depuis, le Monde porte des lunettes.

Sont-ce les hommes qui font du chiffre ou bien les chiffres qui font de l'homme ? Peut-on s'appuyer sur les moutons comme on appuie sur les boutons ? Peut-on se défaire d'un mouton comme on se défait d'un bouton ? Essayons d'y voir plus clair.

1.1 – Ne compte que ce qui compte.

Il est facile de se rendre à l'évidence du compte, de se rendre compte, car un chiffre (se) discute beaucoup moins qu'une phrase. Il est absurde de se demander pourquoi *vaut ce qui vaut*, puisque, *de fait*, « les chiffres parlent d'eux-mêmes », il *vaut*. Et le chiffre vaudra d'autant plus pour ce qui vaut qu'il sera également code, signe, indice, marque, règle de mesure et mesure de la règle.

1.2 – Ce qui ne compte pas ne compte pas.

Comment ce qui ne vaut pas pourrait-il valoir ? Comment ce qui ne va pas dans le sens du compte bancaire pourrait-il aller autrement que *bancalement* ? Il faut être réaliste.

1.3 – Ne comptent que ceux qui comptent.

On ne dira jamais assez à quel point ne peuvent *effectivement* compter que ceux qui comptent, qui savent compter. C'est un *fait*.

1.4 – Ceux qui ne comptent pas ne comptent pas.

Ceux qui ne comptent pas, *de fait*, ne comptent pas. Ils pourraient certes apprendre, se bouger, s'activer, se motiver, mettre en valeur leurs compétences ou en faire le bilan. Mais c'est aller sans compter leur déficit chronique en bon sens et en bonne volonté.

1.5 – Les bons comptes font les bons abris.

Il est important de préciser, pour ceux qui ne sont pas familiarisés avec ce type de possessions, que les bons comptes ne font pas que cela. D'eux dépendent également les bons habits, les bons acquis, les bons amis, les bons avis et bien sûr les bons placements et investissements. Le chiffre est bon, encore faut-il savoir le déchiffrer. D'où l'intérêt, même si l'abri ne fait pas toujours l'habitant idoine, de soigner scrupuleusement sa mise.

1.6 – Les laissés-pour-compte auront leur compte en laisses, attaches, épingles, ligatures, liens, ficelles et « cordes d'imagination »... Nul ne sera exclu. Nul ne restera sur le bord du sillon.

Aux délirants, aux débordants et aux retardés qui se croient oubliés, hors du compte, nous tendrons une main de velours à six socs. Ainsi pourront-ils, excités par les belles dents de la herse, se dé-plumer entre eux.

2.1 – Le compte est bon.

Il faut cesser de faire face pour ne pas la perdre. Rien ne sert de s'opposer. Tant que les déplumés resteront devant *des chiffres et des lettres*, ils ne songeront pas à s'envoler, et le compte restera bon et tranquille.

2.2 – Quand le compte est bon, le compte est bon.

On ne le dira jamais assez. Le compte tient bon parce qu'il dispense sans compter. Le compte est bon pour ceux qui s'y font du bien.

2.3 – Le compte sera meilleur encore quand tous les comptes seront réglés... à bon compte.

Il n'est pas de meilleure règle de conduite que la fidélité à l'échange. Voilà pourquoi *rigidités*, *crispations* et *archaïsmes* sont les ennemis de l'optimale harmonie du meilleur des mondes possible, c'est-à-dire réaliste, souple et flexible.

3.1 – Au bout du compte il n'y a que le compte.

Si vous ne voulez pas être boutés hors du compte, essayez de n'en jamais voir le bout. Autrement dit : tenez bon par le bon bout.

3.2 – En fin de compte il n'y a que le compte.

Si le compte vous sort par les yeux il aura tôt fait de vous rentrer par ailleurs. *Tout devient possible* pour qui sait compter. A commencer par la possibilité insigne de faire l'économie du mot « ensemble ».

3.3 – À chacun d'y trouver son compte.

Ceux qui ne trouvent pas ne sont que des chercheurs, des piques assiette, tout juste bons, pseudo-amoureux du Beau, à rouler, à défaut de BM, leur bohème dans leurs poèmes. Et inversement.

4 – Tenir compte du compte est aussi important que de tenir debout.

Un digne héritier d'*homo erectus* doit savoir bander son arc avec vigueur, souplesse, assurance et dynamisme. L'important est de choisir fermement son compte et de ne pas se tromper de cible.

Aussi je vous le dis :

Soyez flexibles et inflexibles
Ne perdez pas des yeux la cible.

5.1 – Pour ne pas nous retrouver loin du compte il nous faut, soudés, travailler à nous en rapprocher toujours davantage, de manière à ne plus faire qu'un seul et même compte.

Restez groupés dans les descentes et soudés dans les montées. Faites corps. Ne faites plus qu'un avec les courbes.

5.2 – Tout compte fait il n'y a qu'à faire en laissant faire le compte.

Le compte étant à la fois le fait et la valeur – la valeur du fait et le fait de la valeur – force est de reconnaître (puisque le fait vaut par lui-même et que la valeur est un fait accompli) qui n'y a rien à faire, puisque le compte est bon. Autrement dit : il faut être réaliste, s'adapter, devenir compétitif.

5.3 – Travailler à son compte sera toujours le meilleur moyen de contribuer à la croissance du compte de tous (cf. Adam Smith).

Les égoïsmes particuliers étant reconnus d'intérêt général, le paranoïaque *Tout* sera toujours supérieur à la somme de ses schizophréniques *parties*. Pour faire transparente l'intime liaison, il est bon d'incliner *la main invisible* du Marché. Autrement dit : inutile de chasser le naturel, puisqu'il galope tout seul et enrichit nos prairies.

6.1 – Nous mettrons l'Incomptable sur le compte des laissés- pour-compte.

L'Incomptable ne compte pas car :

- 1 - Il ne vaut rien.
- 2 - Il n'a pas de prix.

C'est la raison pour laquelle les vauriens ne peuvent être ni estimés ni tenus en estime.

6.2 – Les laissés-pour-compte auront à rendre des comptes.

On ne peut rester totalement *hors de prix*, ni demeurer indéfiniment hors de prise. L'« On » du compte emboîte toujours l'appât, quitte de temps en temps à faire tâter un peu du mitard.

6.3 – Ré-insérer un laissé-pour-compte c'est lui apprendre les règles du compte.

Les laissés-pour-compte seront laissés pour morts à chaque fois qu'ils refuseront d'être *réalistes*, c'est-à-dire motivés et compétitifs.

6.4 – Pour ceux qui comptent pour du beurre, émiettez quelques biscottes.

Compter pour du beurre ne signifie pas : « compter pour de faux », « compter pour des prunes » ou « ne pas compter ». Il y a un marché du beurre, tout comme il y a un marché des prunes, du lait, du café, de la confiture ou de la margarine. Celui qui compte pour du beurre a au moins le mérite de compter et cela suffit à lui ouvrir les portes de services. Un jour viendra peut-être où, à force de travail, de motivation, de dynamisme, de réalisme, de pragmatisme, de réactivité, d'autonomie, d'initiative et d'esprit d'entreprise, le ramasseur de miettes pourra faire son propre beurre et pourquoi pas ouvrir une boîte d'épinards.

Alain Lance, [apoe]

Refroidissement

À Magdebourg où l'été squattait l'octobre
Je logeais dans le quartier des pompes funèbres
Une entreprise s'appelait *La maison des adieux*
L'autre avait pour enseigne *La paix du soir*.

C'était, trois semaines avant l'heure d'hiver,
Un automne un peu trop radieux.
C'est toujours comme ça qu'on attrape une affaire
Tout commence par un éternuement.

À Berlin, me rendant au café internet, j'entrai par distraction
Dans le magasin *Aeterna*
Qui propose de beaux cercueils en promotion
En vue de l'éternel dénuement.

Je me suis excusé
Auprès de la jolie grande blonde en noir
Avec la vague promesse de repasser
Mais plus tard.

Éric Suchère, [apoe]

Je suis né le 25 octobre 1967 : depuis le mois d'octobre 1997, j'envoie, chaque mois, une carte postale à un nombre fixe de correspondants. Ce projet, commencé le jour de mes trente ans, devrait s'achever en 2028 après mes soixante ans ; il sera, alors, constitué de 365 textes.

N° 138 (mars 2009), Prose amovible

Les mots expliquent la représentation, la courbe d'une chose oubliée. L'apparition se constitue en apnée, fait preuve, accumule les éléments transitoires en une prosodie pure, investit l'espace où formes et contextes ne peuvent être expliqués, transforme la perte en puzzle, permet d'observer la composition des formes voilées, d'analyser des profils de substitution. Un objet vient rompre la narration. Des choses absurdes ou importantes entrent dans le champ d'action. Le bruit à proximité s'intensifie de plus en plus, paraphrase une implosion simulée, une entrée dans une zone de turbulence. Des confidences se constituent à chaque fin de phrase, fournissent des preuves. La graphie simule la phonétique. Les frottements empêchent la synchronisation des voix. L'enquête porte sur l'irrégularité des intonations déliées en ornements qui, dans la durée, finissent par former une comptine. Dans cette prose amovible, les gestes sont décrits patiemment comme un événement filmique, les mouvements sont vus à distance, les événements vont en s'amenuisant. Dans la zone formatée, les phrases conjointes libèrent des images extensibles, dessinent un paysage local, deviennent un paysage indélébile. Les mots coexistent dans une pluie de phrases complémentaires, décrivent un trop plein de données en une rythmique propre par un excès de symbiose, se réduisent lorsqu'on les prononce, composent une surface abrasive, laissent tout en suspens. Les structures sont tenaces, s'agglomèrent en idéologies temporaires, se fractionnent en syllabes lentes, n'empruntent aucune altérité au verbe, deviennent contre-chant – forme d'incantation postmoderne. Il ne s'agit plus, alors, que de comprendre les formulations.

N° 139 (avril 2009), Paraphrase

Les premiers mots dans cette bouche quasi-fermée, murmure, chuchotement, phrase-murmure basse, mélodie esquissée, partition progressive, retiendraient un commencement, orienteraient la conversation, prolongeraient, indiqueraient la direction, commenceraient par des bribes, dessineraient, dessineraient à la lumière – papier peint blanc, miroir, espace incliné – une transparence sous laquelle le texte, le long de, le long des lettres nécessaires, tenterait de reproduire des souvenirs troubles de manière réelle, tenterait une réciprocité mais est encore, serait encore, traits et points, dire sans savoir, séquence progressive dans l'image balisée de figures, hésitation, interruption des récits, début de confirmation d'une supposition à corriger ultérieur, lieu et mémoire feuilletés, heure par heure, jour par jour, tenteraient de tout dire, n'iraient réellement nulle part, se contenteraient de toucher, essaieraient de lisser des surfaces froissées dans le passage d'un objet à l'autre, dans une phrase-traversée, un franchissement de temporalités, en une partition reconstruite qui donnerait à entendre une réverbération, un écho de, en une abstraction, des apparences, choses et objets confondus, additionnés qui tenteraient de s'articuler, de s'aimer, de retrouver leur articulation dans les déplacements, accélérations, ellipses et raccourcis, dans l'attente d'une apparition, d'un geste qui annoncerait, révélateur, et qui, dans l'attente, tracerait, délimiterait, l'espace où pourrait s'effectuer, un lieu où se placer pour tout re-regarder.

N° 140 (mai 2009), Fenêtres

Dans la fenêtre, châssis transparent mais clos, espace vide réservé autour de sa surface translucide rendue ainsi plus abrégée, plus saisissante, qui, comme une vitrine, sépare et dans lequel l'air entre si complètement qu'il semble être de la couleur des fenêtres et ses blancs, un défaut du verre, mobilité liquide dans une brèche pratiquée au milieu du reste du monde pour faire passer, accumuler la lumière, voyage immobile et varié à travers les paysages accidentés des heures, nue, à l'ombre sur une moitié de son étendue, une ligne mince et mobile, ça et là, polie et translucide, trait tremblant, laiteux, ondulation première dans le lointain, transparente, vaporeuse et bleuâtre, palpitation éparse, respiration molle, étendue large, essence crémeuse, figée, sans puissance essayant de s'élever en vapeurs d'un poli, d'une consistance d'agate, d'une pesanteur visible, moment impalpable et blanc comme émanation de chaleur, voile reflété et fuyant, d'une couleur immuable, prisme où se décomposent les couleurs du dehors, afflux d'éléments pondérables qui colorent, s'incline sur la charnière, bande compacte et coupante, semble stigmatisée en une figure raide, géométrique et passagère, emplit, pan plié à l'angle du mur extérieur, s'effiloche sur toute la bordure profonde en triangles empennés d'une écume immobile et linéamentée, brisant les angles du mur, ajoutant à la complexité de la décoration mobilière, semblant exfolier les fauteuils, surface retentissante sur le lavabo mouillé, se fixe en un émail blanc, inerte et factice, inaltérable et crémeux, chambre purement esthétique.

N° 141 (juin 2009), Trouver

L'air clair et doux épaissit les feuilles à résonne dans l'ombrage le concert arythmique à distance multiple aux cimes reviennent colorisées aux teintes débordent des contours à lumière tombe, s'aiguise des branches hautes entrelacées, propose surface, reflets, tremblement, pans frémissants, suis, dans ce temps si vois, figure d'apostrophe ou certitude dans sa claire exposition que n'était avant à jamais que dans l'incomplétude de sa forme, ne pense qu'admire, ne pense, ne pense que, ne détourne, ne me tourne vers ailleurs, que ne tourne vers autre, comme nulle ne se montre qui ne soit seconde, que d'autres désirs suis tant loin, ne me détourne, ne me dérobe à son tactile, aux esquisses de gestes, ne veux, ne veux que, tant elle, si n'est pour elle, que d'elle vient, que plaisir est d'entendre les désirs d'elle, regarde, aime plus qu'avoir, aime et désire le trop désirs, pense, assaille, émet secrets messages avant que, submerge entier, se disperse des membres à l'ongle, ne s'évapore, se maintient, repense certain le radical de jouissance, son illogisme raisonné, l'accord conclu, car suis à, toujours pour serai comme ongle à chair tient, plus ne peut qui au cœur entre, que cœur contemple, mon cœur en.

N° 142 (juillet 2009), Conditionnel

Regarderais l'ordre imposé, inventerais des noms abstraits pour les lieux, un signalement dans le passage de couleur de néon à un autre, sentirais, dirais les choses, verrais ce qui apparaîtrait dans la couleur vive des choses au cinéma, joindrais le geste à la parole, expliciterais le sens de je suis à toi sans vous, réussirais à donner à l'aide d'un simple accessoire l'air d'un voyageur, tremblerais crois-je, dirais d'un mot bas, lentement, aussi lent que possible, dans des battements de paupière et, comme cela, parlerais, en rajouterais, promettrais d'y penser, emboîterais le pas, lirais les lettres, m'habituerais, dirais, dirais deux fois est un jeu, dirais toi, dirais cela pour que ne croit pas les explications automatiques, pour qui est là, ce pourquoi elle est là, plus que, au vu de son pas, de sa disposition, d'un petit morceau de quelque chose, d'autrefois, de jadis, dirais c'est moi, est un jeu, vous, je, avec les yeux, inter-cèderais, dirais la voilà, postulerais un drame très relatif, résisterais, dans le décor simple et bien composé qui rappellerait, dirais, dirais, qu'anticiperais, dirais qu'il faudrait à coups de syllabes redoublées, de soupirs, soupirs équivoques qu'il faudrait, en avançant, que devancerais, cartes en main, avec soupirs dérivatifs en tous points, qu'avancerais devant cette apparition savante qui laisserait à penser, que maintenant la regarderais, sa joue, dans tout cela qui échapperait, que la voix fabriquerait – son influence –, que regarderais au plafond, qu'aimerais l'isolation, l'accumulation, le froid, le froid qui n'était pas le froid, qu'il y aurait de l'incongruité à s'inventer des excuses, quand il n'y aurait plus de signes de rien, que raconterais tout, verserais, laisserais tomber, en verserais moi-même, sans cesser un moment, sans soupirs d'où elle serait, d'où ne ferais que sortir, et ne dirais un mot de, avec la main devant les yeux, avec l'écart entre les doigts qui laisserait apparaître les paupières et son visage en descendant l'escalier, dans les gémissements et soupirs, nous entretenant de l'état dans lequel elle était, en finissant, en

songeant à, en finissant les paroles, en pensant à la trace familière laissée par, à la minute, à la vérité opératoire, aux facilités, aux concepts adulés, à ces saveurs, au degré absolu, aux détails élémentaires, aux visions de toujours parmi les choses assemblées, à connaître sans compter, à modéliser des mains dans le plissé, le souffle, verrais qu'est fait, que j'aimerais à séduire toutes ces choses au toucher, ces agissements au-dessus des dépressions, ces troubles – matière à transition – et symptômes.

Isabelle Zribi, [apoe]

Joyce & Joyce

À la mémoire de Joyce Belfrage

Il y a tout dans Joyce, me dit Joyce. Toute la vie est dans Joyce, me dit ma tante bien-aimée Joyce. Et y en a pour la vie, ajoute Joyce sur Joyce. La casquette de Joyce est décorée d'une pierre en toc, bijou excessivement gros et doré contrastant joyeusement avec l'aspect rude de sa casquette de marin.

*J'espère que ce n'est pas une erreur, dit Joyce en m'offrant Ulysses en Anglais, Ulysses de Joyce. Je m'empresse de l'acheter en français car avec Joyce, je parle toujours français. J'ai bien trop peur de parler dans sa langue, de dire *this* au lieu de *that*, *here* au lieu de *there*, et de l'agacer.*

Dès le commencement, l'apparition de Buck Mulligan, le personnage-clef d'Ulysse, bien plus que M. Bloom - Buck Mulligan, son bol de mousse à raser et ses discours anti-jésuites-je le sais : je retrouverai dans *Ulysses* ma tante bien-aimée Joyce : sa casquette, et ses bijoux en toc, son goût forcené pour l'alcool les jeux de mots, son humour un peu ricanant, sa vitalité et ses tralalalala (Joyce passe son temps à chanter surtout quand elle vient de boire son whisky du goûter. Parfois elle veut m'apprendre des chansons des chansons curieuses que personne ne chante plus, des chansons anciennes en français ou en anglais, des chansons anciennes et grivoises avec des femmes, des maris, des amants et des onomatopées).

Dès le début d'*Ulysses* c'est évident : Joyce a passé sa vie à lire Joyce. Du coup dans Joyce je peux être sûre que je retrouverai toute une bonne partie des blagues de ma tante bien-aimée, du moins de leur esprit, toute une bonne partie des chansons de ma tante bien-aimée Joyce, du moins de leur esprit (Joyce qui méprise l'ennui par dessus tout).

Je lis Joyce assidûment avec toute la vitalité, l'humour et le matérialisme dont je suis capable en lisant. Je découvre Joyce dans la cuisine buvant en douce une bouteille de vin français. Elle m'en propose : *une bonne bouteille*. Rassurée par mon indifférence, elle vient la boire dans la chambre que nous partageons pour quelques jours.

Pendant ce temps là, Bloom est en train de se faire cuire des rognons. Pendant ce temps-là, fond le beurre et grillent les rognons. Volutes de fumée grasseuse. Tandis que me gagne l'appétit de Bloom pour les rognons, je me souviens que Woolf et Joyce ont parfois pris le thé ensemble et que Virginia Woolf appréciait Joyce mais le trouvait vulgaire.

Joyce étend ses jambes au-dessus de sa tête. Depuis que je lis Joyce, Joyce me fait l'effet de Moïse dans *Une femme nommée Moïse* : une femme avec un nom d'homme mythique qui le transforme lui-même en femme ou en travesti. Joyce fait ses exercices. Sa peau plissée et brune s'écarte des muscles de ses jambes et des muscles de ses bras, elle se concentre, sa bouche ne rit pas. L'éclaire le soleil de la super loupe qu'elle a amenée pour déchiffrer des livres.

Plus la vue de Joyce baisse, plus elle m'offre de bons livres. Plus la vue de Joyce baisse, plus j'ai de chance de lire Joyce en version originale. Car Joyce m'offre de plus en plus de livres de Joyce en me répétant *il y a tout dans Joyce*. Et je me sens coupable de lire les livres qu'elle ne peut plus lire, qui plus est en version française.

Joyce désire que d'autres yeux s'emparent de Joyce. Qu'une autre prenne sa suite dans l'humour noir, les chansons vieillottes, le matérialisme, dans son goût pour Shakespeare, la cuisine et l'alcool.

Joyce pense à la mort, et parfois, j'y pense à sa place. Joyce vient alors me secourir. Dans les débuts d'*Ulysse*, il n'est question que de cela, d'un enterrement, du corps, ce qu'il devient, l'aspect brutal et dérisoire de la mort de l'ami de M. Bloom.

Joyce me dit que lorsque les idées deviennent noires, il faut se rendre au British Museum. On peut y voir d'énormes sphinx et Sphingés démesurées, arcs de triomphes dorés. *Devant ça, on voit le temps passer* me dit Joyce, ou plutôt *devant ça le temps ne passe pas, les idées noires s'envolent. On a conscience de ce qui reste au cours des siècles*. Et ce qui reste au cours des siècles, ce peut être la fumée émanant des rognons grillant à petit feu sous la spatule de M. Bloom ou l'étrange beauté des sphinx.

Joyce aime parler de ses aventures passées : ses histoires avec les hommes n'ont jamais été reluisantes ou d'un jour. Elle me dit qu'en face du British Museum, elle avait parlé à celui qui est devenu son premier mari fou. Je dis à Joyce *En France les sphinx sont petits et ne font pas le même effet peut-être que les français possédaient des bateaux plus petits ne permettant pas le transport de pièces aussi immenses*. Je suis restée longtemps devant les sphinx et les sphingés du British Museum, aussi, souvent retournée. Leur vue me remontait le moral, qui plus est si je lisais Joyce, Joyce en version française, mais tout de même originale.

La journée dépeinte dans *Ulysse* tient beaucoup de Joyce : j'y retrouve son humour, ses tralalalala, ses néologismes, ses mots et expressions rapportés de partout, son goût forcené pour Shakespeare, l'alcool et la bonne nourriture.

Mais j'ignore encore si ma tante Joyce aimait les rognons.

Anne Sexton, [apoe]

(1928 / 1974)

Poèmes

Anne Sexton, dans les années 1960, apparaît comme d'une des figures américaines clefs de la prise de conscience des femmes, conçue comme une puissance, longtemps opprimée, en train de se forger ses propres formes.

L'irruption de cette force dans son travail, a été essentielle – non comme un fait déjà connu, mais comme quelque chose qui restait encore à créer : son combat avec son démon, ou *douende*, pour trouver à travers lui une voix & un lieu.

Écrivain relativement conventionnel, à ses débuts, elle apprend à raidir sa ligne (comme sa pensée), pour la transformer en un instrument contre « la politesse » de la langue (terme de Paul Blackburn) qui, dans des domaines comme la politique, la religion, la sexualité a rejeté toute passion hors de l'expression. On se souvient de son poème *À la gloire de mon Uterus*.

Libérée, la rage de ses imaginations commence, comme dans *The Jesus Papers*, à transformer les autres icônes sacrées de son univers.

Voudriez-vous ridiculiser Dieu ? demande t-elle à propos de ses propres tentatives. Et elle répond elle-même (trop facilement peut-être) *Dieu n'est pas ridiculisé, sauf par les croyants.*

D'après « *Poems for the Millenium* », de Jerome Rothenberg

Berceuse

C'est un soir d'été.
Les papillons de nuit jaunes s'affaissent
contre les moustiquaires fermées
et les rideaux délavés
aspirent le rebord de la fenêtre
et depuis un autre immeuble
une chèvre appelle dans ses rêves.
C'est la pièce de la télé
dans le meilleur service à Bedlam.
L'infirmière de nuit distribue
les pilules du soir.
Elle marche sur deux gommages,
et vient nous voir à pas feutrés un par un.
Mon somnifère est blanc.
C'est une perle splendide ;
il me fait flotter hors de moi,
ma peau piquée aussi étrangère
qu'un rouleau de tissu défait.
Je ne tiendrai pas compte du lit.
Je suis du lin sur une étagère.
Laisse les autres gémir en secret ;
Laisse chaque papillon perdu
rentrer chez lui. Vieille tête laineuse,
prends-moi comme un papillon de nuit jaune
pendant que la chèvre bêle dodo, l'enfant
do.

La Nuit Étoilée

*Cela ne m'empêche pas d'avoir un besoin terrible
de —dois-je dire le mot— religion. Alors je vais
dehors la nuit pour peindre les étoiles.*

— Vincent Van Gogh dans une lettre pour son frère

La ville n'existe
pas sauf là où un arbre aux cheveux noirs se
glisse comme une noyée dans le ciel brûlant.
La ville est silencieuse. La nuit bouillonne avec onze étoiles.
Oh nuit étoilée ! Voici comment
je veux mourir.

Ça bouge. Elles sont toutes vivantes.
Même la lune gonfle dans ses chaînes oranges
pour éloigner les enfants, tel un dieu, de son œil.
Le vieux serpent invisible engloutit les étoiles.
Oh nuit étoilée ! Voici comment Je veux mourir :

dans cette bête hâtée de la nuit,
spirée par ce grand dragon, pour me séparer
de ma vie sans drapeau,
sans ventre,
sans pleurs.

Jeune

Il y a un millier de portes
quand j'étais une enfant solitaire
dans une grande maison avec quatre
garages et c'était l'été
aussi loin que je me souviens,
je m'allongeais sur la pelouse la nuit,
le trèfle se froissait sous moi,
les sages étoiles se couchaient sur moi,
la fenêtre de ma mère était une cheminée
de chaleur jaune qui s'échappait,
la fenêtre de mon père, à moitié fermée,
était un œil où passent les dormeurs,
et les planches de la maison
étaient lisses et blanches comme la cire
et probablement un million de feuilles
vogaient sur leurs étranges tiges
pendant que les grillons cliquetaient ensemble
et moi, dans mon tout nouveau corps,
qui n'était pas encore celui d'une femme,
j'ai posé mes questions aux étoiles
et pensé que Dieu pouvait vraiment voir
la chaleur et la lumière peinte,
les coudes, les genoux, les rêves, bonne nuit.

L'Avortement

*Quelqu'un qui aurait du naître
est parti*

Juste au moment où la bouche du sol a grimacé,
chaque bourgeon se hérissant depuis le haut de sa tête,
j'ai changé de chaussures, puis vers le sud j'ai continué.

Après les Montagnes Bleues, où
la Pennsylvanie s'arrondit indéfiniment,
usant, comme l'esquisse d'un chat, ses cheveux fous,

sa route encaissée comme un plat-bord gris ;
où, en vérité, le sol craque terriblement,
un sombre puits d'où la braise est sortie,

Quelqu'un qui aurait du naître est parti.

le gazon aussi hérissé et épais que la ciboulette,
et moi me demandant quand le sol se casserait,
et moi me demandant comment ce qui est fragile reste;

en Pennsylvanie, j'ai rencontré un petit être,
pas Rumpelstiltskin du tout, du tout...
il a pris la richesse que l'amour faisait naître.

Retournant vers le nord, même le ciel est devenu fin
comme une haute vitre ne donnant nulle part.
La route était aussi plate qu'une plaque d'étain.

Quelqu'un qui aurait du naître est parti

Oui, femme, une telle logique sera la scène
d'une perte sans mort. Ou dis le, ce que tu voulais dire,
espèce de lâche...ce bébé que je saigne

Je Me Souviens

Le premier août
les scarabées invisibles commençaient
à ronfler et l'herbe était
aussi résistante que du chanvre et n'était
pas une couleur — pas plus que
le sable n'était une couleur et
nous portions nos pieds nus nus
depuis le vingt juin et il y avait des fois
où nous oublions d'éteindre ton
réveil et certaines nuits
nous prenions notre gin chaud et sec
dans d'anciens verres à gelée pendant
que le soleil disparaissait de notre vue
comme une capeline rouge et
un jour j'ai attaché mes cheveux
avec un ruban et tu as dit
que je ressemblais presque
à une dame puritaine et ce dont
je me souviens le mieux est que
la porte de ta chambre était
la porte de la mienne.

Vieille

J'ai peur des aiguilles.
Je suis lassée des draps en caoutchouc et des tubes.
Je suis lassée des visages que je ne connais pas
et maintenant je pense que la mort commence.
La mort commence comme un rêve,
pleine d'objets et du rire de ma sœur.
Nous sommes jeunes et nous marchons
et ramassons des myrtilles sauvages
tout le long du chemin jusqu'à Damariscotta.
Oh Susan, cria-t-elle,
tu as tâché ta nouvelle blouse.
Goût sucré--
ma bouche si pleine
et le bleu sucré coulant
tout le long du chemin jusqu'à Damariscotta.
Qu'est-ce que tu fais ? Laisse-moi tranquille !
Ne vois-tu pas que je rêve ?
Dans un rêve on n'a jamais quatre-vingt ans.

Fantômes

Certains fantômes sont des femmes,
ni abstraites ni pâles,
leur seins aussi mous que du poisson tué.
Pas des sorcières, mais des fantômes
qui viennent, bougeant leurs bras inutiles
comme des domestiques abandonnés.

Tous les fantômes ne sont pas des femmes,
j'en ai vu d'autres ;
des hommes gros, au ventre blanc,
portant leur organes génitaux comme de vieilles guenilles.
Pas des diables, mais des fantômes.
Celui-là me tape dessus, pieds nus, tanguant
au dessus de mon lit.

Mais ce n'est pas tout.
Certains fantômes sont des enfants.
Pas des anges, mais des fantômes ;
se pelotonnant comme des tasses de thé roses
contre n'importe quel oreiller, ou donnant des coups de pied,
montrant leurs derrières innocents, gémissant
pour Lucifer.

Poème extrait de Live Or Die (1966)

La Mort de Sylvia

Pour Sylvia Plath

O Sylvia, Sylvia,
avec une boîte morte de pierres et de cuillères,
avec deux enfants, deux météores
en liberté dans une toute petite salle de jeux,
avec ta bouche dans le drap,
dans les poutres du toit, dans la prière muette,
(Sylvia, Sylvia
où es-tu allée
après m'avoir écrits
du Devonshire
à propos de cultiver des pommes de terre
et d'élever des abeilles ?)
près de quoi es-tu restée,
comment t'es-tu seulement couchée dedans ?
Voleuse --
comment as-tu rampé dedans,
es-tu descendue en rampant seule
dans la mort que je voulais tellement et depuis si longtemps,
la mort dont nous avions dit que nous nous étions lassées,
celle que nous portions sur nos maigres poitrines,
celle dont nous parlions si souvent chaque fois
que nous avalions trois martinis extra secs à Boston,
la mort qui parlait d'analystes et de remèdes,
la mort qui parlait comme des épouses avec des complots,
la mort à laquelle nous buvions,
les mobiles et les actions tranquilles ?
(A Boston
les mourants
se déplacent en taxis,
oui la mort encore,
qui va à la maison
avec *notre* garçon.)
O Sylvia, je me souviens du tambour endormi
qui tapait sur nos yeux avec une vieille histoire,
comme nous voulions le laisser venir
comme un sadique ou une fée de New York
pour faire son travail,
une nécessité, une fenêtre dans un mur ou un berceau,
et depuis cette fois il attendait
sous notre cœur, notre placard,
et je vois maintenant que nous l'emmagasinons
année après année, vieux suicides

et je me suis découvert à la nouvelle de ta mort
un goût intense pour cela, comme du sel,
 (Et moi,
 moi aussi.
Et maintenant, Sylvia,
 encore toi,
 avec la mort encore,
 qui va à la maison
 avec *notre* garçon.)
Et je dis seulement
avec mes bras étendus dans cet endroit caillouteux,
 qu'est-ce-que ta mort
 à part une vieille possession,
 une mole qui est tombée
 de l'un de tes poèmes ?
 (O amie,
pendant que la lune est mauvaise,
 et que le roi est parti,
 et que la reine est perplexe
la mouche du bar devrait chanter !)
 O toute petite mère,
 toi aussi !
O drôle de duchesse !
O créature blonde !

Pour Mon Amant, Revenant à Sa Femme

Elle est là tout entière.
Elle était soigneusement conçue pour toi
et modelée de ton enfance,
modelée de tes centaines d'aggies préférés.

Elle a toujours été là, mon chéri.
Elle est, en fait, exquise.
Des feux d'artifice à la maussade mi-février
et aussi réelle qu'un pot en fonte.

Admettons-le, j'ai été passagère.
Un luxe. Une chaloupe rouge vif dans le port.
Mes cheveux s'élevant comme de la fumée par la fenêtre de la voiture.
Des petites palourdes hors-saison.

Elle est plus que ça. Elle est ce que tu dois avoir,
as fait grandir ta croissance pratique, exotique.
Ce n'est pas une expérience. Elle n'est qu'harmonie.
Elle pense à la rame et à la dame de nage du canot,

a mis des fleurs sauvages à la fenêtre au petit déjeuner,
s'asseyait près du tour de potier à midi,
a exposé trois enfants à la lune,
trois chérubins dessinés par Michelangelo,

l'a fait avec ses jambes écartées
lors des mois terribles dans la chapelle.
Si vous jetez un coup d'œil, les enfants sont là,

comme de fragiles ballons flottant au plafond.

Elle a aussi porté chacun d'eux dans le hall
après le dîner, leurs têtes intimement penchées,
deux jambes protestant, de personne à personne,
on visage rougi avec une chanson et leurs siestes.

Je te rends ton cœur.
Je te donne la permission --
pour le fusible en elle, palpitant
avec colère dans la terre, pour la garce en elle

et l'enterrement de sa blessure -pour l'enterrement de sa petite blessure

rouge vivante -

pour la pâle et vacillante lueur sous ses côtes,
pour le marin ivre qui attend dans son pouls gauche,
pour le genou de la mère, pour les bas,
pour le porte-jarretelles, pour l'appel --

l'étrange appel
quand tu t'enfouiras dans ses bras et ses seins
et tireras sur le ruban orange dans ses cheveux
et répondras à l'appel, l'étrange appel.

Elle est tellement nue et unique. Elle est la somme de toi-même et de ton
rêve. Escalade la comme un monument, pas après pas. Elle est solide.

Quant à moi, je suis une aquarelle. Je m'efface.

Juste Une Fois

Juste une fois j'ai su à quoi servait la vie.
A Boston, très brusquement, j'ai compris ;
je marchais là le long de la Rivière Charles
je regardais les lumières se copiant les unes les autres,
toutes néonifiées et au cœur stroboscopique, ouvrant
leur bouches aussi grand que des chanteurs d'opéra ;
je comptais les étoiles, mes petites militantes,
mes pâquerettes cicatricielles,
et je savais que je promenais mon amour
de son côté vert nuit et je pleurais
mon cœur aux voitures de l'Est et je pleurais
mon cœur aux voitures de l'Ouest et j'ai emmené
ma vérité sur un petit pont voûté
et j'ai bousculé ma vérité, son charme, vers la maison
et j'ai rassemblé ces constantes au matin
seulement pour voir qu'elles n'étaient plus là.

Petit Fil

Ma foi
est un poids important
accroché à un petit fil,
comme l'araignée accroche son petit à une toile fine,
comme la vigne,
fragile et en bois
soutient des grappes
comme des globes oculaires,
comme beaucoup d'anges
dansent sur la pointe d'une épingle.

Dieu n'a pas besoin
de trop de fil pour Le garder là,
juste une fine veine,
avec du sang qui va et vient à l'intérieur,
et de l'amour.

Comme on le dit :
L'amour et la toux
ne peuvent pas être dissimulés.

Même une petite toux.

Même un petit amour.

Donc si vous avez seulement un fil fin,
ca ne dérange pas Dieu.

Il entrera dans vos mains
aussi facilement que dix centimes dans une machine pour
avoir un Coca.

Portes Verrouillées

Pour les anges qui habitent cette ville,
bien que leur forme change constamment,
chaque nuit nous laissons des pommes de terre froides
et un bol de lait sur le rebord de la fenêtre.
Normalement ils habitent le paradis où,
à propos, aucune larme n'est autorisée.
Ils bousculent la lune comme
un igname bouilli.
La Voie Lactée est leur poule
avec elle beaucoup d'enfants.
Quand il fait nuit les vaches se couchent
mais la lune, ce gros taureau,
se lève.

Cependant, il y a une chambre verrouillée là-haut
avec une porte de fer qui ne peut pas être ouverte.
Elle a tous vos mauvais rêves à l'intérieur.
C'est l'enfer.
Certains disent que le diable verrouille la porte
de l'intérieur.
Certains disent que les anges la verrouillent de l'extérieur.
Les personnes à l'intérieur n'ont pas d'eau
et ne sont jamais autorisées à se toucher.
Elles se fendent comme le macadam.
Elles sont muettes.
Ils n'appellent pas au secours
sauf à l'intérieur
où leurs cœurs sont recouverts de vers.

J'aimerais déverrouiller cette porte,
tourner la clef rouillée
et serrer chaque ange déchu dans mes bras
mais je ne peux pas, je ne peux pas.
Je peux seulement m'asseoir ici sur terre
à ma place à table.

La Danse Rouge

Il y avait une fille
qui dansait dans la ville ce soir là,
ce 22 avril,
tout le long de la Rivière Charles.
C'était comme si cent hommes regardaient
Ou devrais-je dire les cent yeux de Dieu ?
Les tâches jaunes dans les sycomores
rayonnaient comme des torches miniatures.
Les ombres, leur peau
étaient des glaçons qui clignotaient
de la robe rouge jusqu'au toit.
Kilomètre par kilomètre le long de la Charles elle dansait
devant les bancs d'amoureux,
devant les chiens urinant sur les bancs.
Elle portait une robe très rouge
et il y avait une petite pluie
et elle y levait son visage
et pensait qu'elle faisait partie de la rivière.
Et les voitures et les camions passaient sur Memorial Drive.
Et les étudiants de Harvard dans les maisons
sanctifiées en briques étudiaient Sappho dans des chambres en ciment.
Et cette Sappho dansait sur l'herbe.
et dansait et dansait et dansait.
C'était une danse mortuaire.
Le pont Larz Anderson portait ses lumières
et beaucoup de voitures passaient,
et quelques étudiants flânant sous
leurs parapluies coop.
Et un homme noir qui demandait l'heure à cette Sappho,
l'heure, comme si sa montre parlait.
Les mots se transformaient en graisse, et elle dit, « Pourquoi me mens-tu ? »
Et les eaux de la Charles étaient magnifiques,
se dressant en plusieurs langues colorées
et cette étrange Sappho savait qu'elle entrerait dans les lumières
et serait éclairée par elles et sombrerait en elles.
Et comment viendrait la fin –
on le lui avait prédit –
elle aspirerait en avalant un poisson,
coulant avec la première créature de Dieu
dansant jusqu'au bout.

Pierre Tilman, *[apoe]*

C'est de moi que je manque

Je me bats contre les moulins à vent
je me bats contre la maladie
je me bats contre le mauvais sort
je me bats contre la montre

c'est contre moi que je me bats

je fuis les responsabilités
je fuis le danger

c'est moi que je fuis

je perds mes moyens
je perds le fil
je perds l'occasion de me taire
je perds la raison
je perds pied

c'est moi que je perds

j'évite le conflit
j'évite la discussion
j'évite le surmenage

c'est moi que j'évite

je cours après les honneurs
je cours après la fortune
je cours les filles
je cours les magasins

c'est après moi que je cours

je crois en l'avenir
je crois au Père Noël
je crois à la médecine
je crois qu'on n'a que ce qu'on mérite

c'est en moi que je crois

j'ai peur de tout
j'ai peur que le ciel me tombe sur la tête
j'ai même peur de mon ombre

c'est de moi que j'ai peur

j'ai soif de connaissances
j'ai soif de reconnaissance

c'est de moi que j'ai soif

je souffre d'insomnie
je souffre le martyr
je souffre mille morts

c'est de moi que je souffre

j'oublie l'heure
j'oublie mes clefs
j'oublie mes bonnes résolutions
j'oublie de te téléphoner
j'oublie l'anniversaire de mes enfants

c'est moi que j'oublie

je néglige mes intérêts
je néglige ma tenue

c'est moi que je néglige

je domine la situation
je domine la question
je domine le sujet

c'est moi que je domine

je doute de l'existence de Dieu
je doute de ce qu'on lit et de ce qu'on entend dans les médias
je doute des statistiques

c'est de moi que je doute

je respecte les règles
je respecte les délais
je respecte l'uniforme
je respecte les cheveux blancs

c'est moi que je respecte

je dénonce l'injustice
je dénonce les privilèges
je dénonce les abus

c'est moi que je dénonce

j'accuse la fatigue
j'accuse le coup

c'est moi que j'accuse

je me moque des convenances
je me moque du qu'en dira t'on
je me moque de ceux qui se prennent au sérieux

c'est de moi que je me moque

je fais attention où je mets les pieds
je fais attention à ne pas faire du mal

c'est à moi que je fais attention

je suis les traces
je suis la mode
je suis l'actualité
je suis le sport à la télé

c'est moi que je suis

je désire poursuivre
je désire en finir
je laisse à désirer

c'est moi que je désire

je mords la vie à pleines dents
je mords la ligne jaune
je m'en mords les doigts

c'est moi qui me mords

je pénètre les secrets
je pénètre les intentions

c'est moi qui me pénètre

je détruis les châteaux de sable
je détruis les projets
je détruis la légende

c'est moi qui me détruis

je porte ma croix
je porte le poids de la culpabilité

c'est moi qui me porte

je caresse l'idée du suicide
je caresse l'espoir

c'est moi qui me caresse

je crève l'écran
je crève de jalousie

c'est de moi que je crève

j'en ai marre d'attendre

c'est de moi que j'ai marre

je soigne les blessures
je soigne le style
je soigne l'image

c'est moi que je soigne

je manque d'amour
je manque d'humour
je manque de courage
je manque de patience
je manque de confiance

c'est de moi que je manque

Sarah Riggs, *[apoe]*

Aquatiques

I.

L'esprit trébuche sur
le fait de l'œil

Observer respire

Corail cerveau pivote sur ses noms

« corail cerveau ouvert »

« corail cerveau fermé »

les sons filtrent ou fuient

Extrême droite, ou gauche, dire
ils n'ont aucune conscience—

comme imaginer une planète
sans nous

(personne pour dire *turbide*)

II.

Penser qu'il n'y aura jamais
Jaillissement d'eau ici—

« si par impossible vous
pénétrez une conscience »

Intention flotte,
nerfs picotent

Sortie, chute, rotation :
membres, bras nourriciers, qu'importe

« vous serez retenu par une tempête,
jeté hors des murs,
car la conscience »

—sinuant à travers plancton
la lumière est minimale

« n'a pas d'intérieur »

III.

Cosses de calcaire
écorchent l'eau—

penser savoir
(prétention d'être en-
dehors) est-ce atroce

Et un regard se multiplie *ad infinitum*

Fixé, sans réponse,

mais vu
évit

Une sentence de mort
vacille et roule

IV.

Seuls les mensonges vacillent
quand ils sont racontés ?

Cœur cogne couvercle, palpité

Le savant de la mer
les innomme :

xenia	palpitant	vert
corail	corne-de-cerf	à bout violet
étoile de mer	à pépites	de chocolat
corail	cerveau	enflé
anémone	disque	à pois bleus
bénitier	géant	rugueux

Assez pour faire rougir
les lettres décomposées,

faire fuir les mots
erreurs hallucinogènes

« la volonté de pouvoir taxinomique
s'est mise à nommer chaque poisson,
chaque algue, chaque *animalcule* »

Sentir la nature vomir de l'encre

avec

volupté

V.

Cela commence avec des noms

Guetter les indices, le cerveau,
le complexe de sensations
appelé *cœur*

Autres échantillons

spécimen genre *espèce*

Les yeux harcèlent ceci à présent
—étalé tout du long—

rimes
n'entonnent
que noms :

Vivre—répétez—vivre

les noms seraient loin—
seraient loin au-delà

sac

Se reproduiraient

VI.

« L'amour n'étant pas en
soi une substance »

Fente dans le corail,
relations sans verbe

—les bancs de corail craquent—

« mais un accident de
la substance »

vont jusqu'à—
la répétition

Fibres blanches
adoptent la pause

VII.

A partir de là (ici déjà)
immergé dans l'eau

Pourquoi ?

Une sorte de joie
dans la méduse lune
—sinon de l'insouciance—
semble prometteuse

Des options virevoltent comme objets en vitrine

La mer
comme nous
matérialiste

(c'était un étang)
un lac

VIII.

chacun de nous
avant, chacun

après

noms

IX.

Le réservoir se vide
en jouissance

« les points blancs le long des bords »

souvent commence
par une image perverse

l'amour (ce que nous voyons),
nos négations
refondues, un mot ?

« C'est tout, »
dérive inconsciente

—le contraire de nommer
à moins que nommer soit

un exode massif
dans la direction générale
de trou

Quasi accident
pétrifié, gravé

X.

Des morceaux d'intelligence flottent

« Je n'ai pas de langue
pour expliquer »

L'esprit avale la saumure,
entrevoit l'issue, suffoque

Du sel

Traduction de l'anglais, USA, par Omar Berrada

Alain Helissen, *[apoe]*

Prélèvements

1.

franchement y'a pas de
désinvolture il faut
comprendre les réponses
On vous en parle
autour de Roselyne
discuter de la méthode
3 x en mai
il faut une méthode
jusqu'à ce qu'on ait
l'avis définitif
c'est plutôt la jungle
qui va fermer
affectée par des
résultats décevants
comme nous vivons
nous subissons
avec un peu plus agréable
demain plus chaud
sur la façade

2.

l'énergie est votre avenir
une véritable héroïne
qu'on pourrait lire
pendant des heures
c'est pas qu'on l'aime ou pas
vraiment tout baignait
la question simple
c'est juste après

*Est-ce que vous faites confiance
à tout ce système électronique ?*
la vérité quand ça éclate
éloigne encore un peu les gens
non mais c'est assez dramatique
sans rétro-pédaler
Qu'est-ce qu'on découvre ?
C'est un vrai sujet
Oui-oui il a raison
Sinécure-pouvoir-parti
Scandale bancaire absolu

3.

Je gagne je touche
Je fais des gains sur
le marché il y a eu
une caste encore une fois
des moulinets avec les bras
c'est la noblesse d'Etat
Dans 10 jours ça va
recommencer
l'embryon de solution
débouchera sur rien
On bloque on casse et
personne ne dit rien
quasiment en direct
On n'est pas dans une situation
normale de l'autre côté
de la porte
ce moment de colère
de phrases incontrôlées

4.

La décision n'est pas
conforme le standard
est ouvert on se souvient
tous encore d'un terrible coup
de matraque au niveau
des genoux sans trop connaître
les règles du jeu la victoire
est impérative au moment
du retour au pays la vie
ne va pas s'arrêter
pour un match perdu
on peut la relooker
extraire un ballon ou deux
tailler plat je voulais juste
vous rappeler à l'ordre

5.

Petits nuages blancs
à peine menaçants
à l'occasion s'en prendre
aux plans sociaux
aménager le texte en fonction
des besoins de chacun
Il n'est pas sûr je cite
au hasard Freud qui
n'est pas un casseur c'est
faux on croit plus rien
Toujours dans les grognes
des taches de sang liées
à la vie quotidienne
des dérapages de couteaux
Les longs manteaux ne donnent
pas dans la boursofflure
vous savez bien personne
n'en a jamais parlé

6.

C'est plus qu'il n'en faut
Au moins 10 mots de trop
laminés aux infos
C'est dans les représentations
que les femmes se font d'elles-mêmes
De quoi relancer à nouveau
la transmission des souches
ayant muté sur leur génome
Pour l'instant aucun cas
de contre-indication ne figure
sur l'étiquette
1 pilule 3 x par jour
Les astronomes attendent avec
beaucoup d'impatience
la mission dite
de réparation

7.

Impossible de savoir
Ils disent la nacelle s'est
détachée sans raison apparente
Personne comme d'habitude
ne savait voler
Constat sec six morts
par écrasement
La mongole est moins fière
Quelle phrase à mon compte
pour prendre place là
où le vide demeure ?
Demain
on rase les murs gratis
en priant qu'ils se taisent

Nachoem

M. Wijnberg, *[apoe]*

La vie de Kant, de Hegel

Comme s'il prenait chaque jour une décision aussi bonne quand toute sa vie il aurait pu y réfléchir.

La vie de Kant, de Hegel, les jours de la vie de, choisis-en trois ou quatre.

Raconte ce qu'il a appris ces jours-là comme s'il était le dernier à savoir aussi peu.

Donne-moi ce que je peux supprimer en contrepartie alors je peux m'y préparer.

La récompense est de pouvoir continuer avec ce que je fais, qu'importe le temps que ça dure.

Cela n'a rien à faire avec que tout reste comme c'est si je dis que je ne veux plus rien d'autre.

Je ne pourrais rien dire où l'un et l'autre apparaissent de telle façon que si je savais quelque chose à supprimer en contrepartie de l'un je ne le pourrais plus maintenant.

Les étoiles au-dessus de ma tête et pouvoir dire ce qui va avec quoi quand je les ai laissés entrer.

Est-ce une chose que je peux apprendre ?

Gorgias vient à Athènes comme envoyé de Leontinoi, c'est une ville de Sicile qui demande de l'aide.

C'est le même Gorgias qui enseigne comment passer d'une affirmation à une autre et comment s'en servir pour gagner un procès.

Comme Socrate le fait dans une pièce d'Aristophane, mais c'est Gorgias, pas Socrate, qui veut enseigner à qui le paie comment il peut passer d'une affirmation à une autre.

Un des deux généraux envoyés par Athènes en Sicile est Lachès, qui est le général auquel Socrate a demandé ce qu'est le courage.

Ensuite trois généraux sont envoyés qui sont divisés sur tout : Lamachos, Nicias et Alcibiade.

D'abord conquérir la Sicile, puis Carthage, l'Italie et l'Espagne ; un bon plan, mais alors il faudrait envoyer d'autres généraux que Lamachos, Nicias et Alcibiade.

Socrate trouvait bon qu'Alcibiade, quand il était jeune homme, veuille rester jour et nuit auprès de lui ; n'aurait-il pas pu entre temps lui apprendre comment il pourrait être un meilleur général ?

Pour Socrate ceci n'est pas un problème, mais pour Platon

Socrate sait comment il doit revenir vers sa maison après une bataille perdue. Continuer à faire ce que je fais, reconnaître ce qui peut être assez important pour miser tout ce que j'ai – pourtant les deux sont courageux ?

Je peux apprendre l'un et l'autre, mais apprendre les deux en même temps c'est difficile, et s'améliorer dans l'un ne rend pas plus facile de s'améliorer ensuite dans l'autre.

Si je peux être courageux dans les deux cas comme quelqu'un qui va d'une pièce de théâtre à l'autre, sa vie une suite de courts voyages et d'hébergements à la journée, est-ce que je peux alors être aussi courageux qu'un général et inversement ?

Laisse-moi gagner à la loterie et je donne dix pour cent aux pauvres, et si tu ne me crois pas, tu n'as qu'à retenir tout de suite les dix pour cent

Si j'étais un monsieur qui était dans la rue comme tombé de nulle part j'irais de maison en maison, et non, je ne veux rien vendre.

Les chiens se taisent quand ils me voient, je ne leur fais pas peur, parfois je leur caresse la tête.

Si je peux entrer je garde ma veste et quand on me demande ce que je veux boire je dis un verre d'eau, parce que c'est facile pour tout le monde.

Tu attends que je vienne à nouveau te rendre visite, tu n'as plus personne qui peut te sortir cela de la tête.

À la fin d'une nuit, je marche le long du jardin, je demande à vois haute si qui habitait là y habite toujours.

Tu ne restes tout de même pas dans une maison comme celle-ci, sauf pour attendre le retour de quelqu'un.

Quand je me tiens à l'intérieur devant la fenêtre, tu viens près de moi et nous regardons le jardin.

Je dis que tu te tiens bien droit, tu dis que le moindre vent peut te renverser. S'il te plaît, je ne suis plus très courageux, laisse-moi en oublier une partie.

Je me souviens que je suis une fois venu chez toi quand la nuit était déjà finie.

J'ai voyagé pendant des semaines pour venir ici et maintenant que je suis ici en une nuit c'est fini.

C'était déjà fini quand je suis arrivé, mais je devais rester une nuit avant de pouvoir repartir.

Après combien de temps puis-je dire que le reste est à moi, si je m'absente

plus longtemps, si je suis de retour depuis une journée ?
Quand je n'ai pas d'argent, je ne peux pas, quand j'ai de l'argent, tu ne me laisses pas dormir dans un hôtel chic, quand est-ce que je pourrai alors ?
Non, je ne suis pas le dernier homme sur terre, seulement le seul qui va mourir encore, tout le monde m'appelle garçon.
Je ne suis pas un chien, mais aujourd'hui, je veux être comme un gros chien abandonné dans un parc.
Je cours à travers l'eau de l'étang si peu profond que j'ai l'air de courir sur l'eau.

Fais un vœu

Je vais à mon travail, et reste là sans parler jusqu'à ce qu'on me dise quelque chose.
Je dis que je donne ma démission, mais le lendemain je demande qu'on me rende mon emploi.
Je ne trouverai peut-être plus jamais un emploi.
C'était pourtant mon rêve, nager avec un chat.
Je veux devenir quoi, un tzigane, qui habite où il n'y a plus de maisons ?
Est-ce qu'il y a encore des tziganes là-bas, je ne me souviens pas en avoir jamais vu.
Je montre le chemin aux oiseaux et dis : il commence à faire froid, vous feriez mieux d'aller vers le sud.
Je sais qu'ils ne comprennent pas les paroles, mais ils me voient debout le bras étendu.
Quand la première neige est tombée, ils me voient dans la neige, c'est encore plus évident.
J'y suis toujours, non séparé en deux moitiés entre lesquelles on pourrait passer, donc mon vœu n'était pas celui-là.

Yan Poncelet, [apoe]

L'été (extrait)

1.

Trois niveaux de confort conditionnés par un delta
près du château d'eau

A cet endroit, il y avait un dépôt vente. On le devine
à l'aspect du ciel

*

Isthme entre deux étendues

Où *th* est muet

Mémoire pour aucun événement

On en fait un concept

L'horizon n'existe plus

Devient le soleil cousu à ta blondeur

*

Entre 1950 et 1985, les estivants ont le sentiment de maîtriser
leur avenir. De trouver leur rythme, la vague s'adapte à leur désir,
se propage dans un devenir à même les choses.

Politique des plages

On discute des problèmes de la France,
ici sur la plage, concrètement,
entre deux échanges de frisbee

Sans complexe, réformer
la France une poignée de sable
dans la main

Slogan : le torse nu

apaise le conflit social

*

$\sqrt{(b^2/4 - ac)}$ / a

Soit la pression

exercée par le pull-over noué sur tes épaules

Ce qu'il faut demander, c'est

le même paysage écrit différemment

De l'autre coté de l'océan

le mur contient le vent

prieuré devient une fois

le volume de lumière

Derrière les paupières

les phrases sont

comme du double vitrage

L'image de l'obstacle à la surface,

le chemin possible du courant d'air

*

Nous fabulons des choses superficielles — en apnée

s'il s'agit de préserver son capital

de l'autre nom de lounge

La perspective économique

contient éperdument deux

Sur la plage, les gens parlent peu

ils réservent leur souffle

pour le tuba

2.

Maîtrise des vagues de cohérence
à quoi l'on fusionne
beaucoup de choses par rapport au personnage féminin

Une partition
ou de la musique dédagée par elle toute entière

La fraîcheur de l'Ipod
c'est de la vitesse pure de désir capturé

*

La Baule – solutions et
acteurs du Marché

Révolutionner
l'industrie de la restauration
balnéaire

Faire beaucoup de profits
en faisant pleurer de
nombreuses serveuses

Sur les transats
l'information
s'échoue

Les événements
surviennent
par abîmes

Une illusion dans une autre
comme la crypte de ces jours

*

FSA

Fédération des statues d'appartement

Stéréo de l'ensemble en soie sur la peau

Sur la relativité historique du sens
Le moyen age a connu les manches fendues

Service après-vente du plissé sur l'épaule
lorsque le mot vestige
fut employé pour la première fois

3.

Intérieur de cyclone style Louis-Philippe
selon ses promoteurs
le ciel évolue conforme au paysage à coller sur la fenêtre

Avec casquette, la frontière de l'été est purement terrestre
les cerfs-volants disparaissent

On se concentre sur l'onctuosité de la serviette

*

Moulage du coucher de soleil en entier jusqu'à sa disparition
Elle décide le nomadisme comme principe existentiel
s'il est question de stylisme

On filme la place du Parasol
pour prévenir les conflits

Vaporisés,
les scoops
flottent dans l'air

La Tête de l'Homme

Du 3 mars au 4 avril 2010

De **Florence Pazzottu** - Mise en scène **François Rodinson**

Arkéion, la voix des poètes

Du 31 mars au 25 avril 2010

Conception **Wilfried Wendling**

Héros-limite

Du 23 avril au 23 mai 2010

De **Ghérasim Luca** - Mise en scène **Laurent Vacher**

Sainte dans l'incendie

Du 5 au 30 mai 2010

Texte et mise en scène **Laurent Fréchuret**

Les Samedis

La revue *Poésie* face à la décérébration organisée

Samedi 10 avril 2010

Conception **Michel Deguy**, **Claude Mouchard** et **Martin Rueff**

Antoine Vitez, l'essai de poésie

Samedi 17 avril 2010

Conception **Patrick Zuzalla** avec **Alain Badiou** et **Eloi Recoing**

Maison de la Poésie, passage Molière, 157 rue Saint-Martin Paris 3^e

Réservation au **01 44 54 53 00** - www.maisondelapoesieparis.com

Documents & caetera, [d&c]

Johan Everaers,

Cravan à Méductic,

À la porte du B.& B., un papier disait qu'on nous attendait. La porte n'était pas fermée. Nous nous installâmes. Barbara arrangea un rendez-vous pour le lendemain avec George Porter, l'ancien du village. Porter nous parlerait du séjour à Méductic du poète, boxeur et réfugié, Arthur Cravan. Je voulais vérifier la description de Méductic donnée par Cravan dans ses lettres à Mina Loy afin de pouvoir la replacer dans un cadre plus large.

Monsieur Porter habitait au bord de l'Eel à son confluent avec la St. Jean. Sa fille nous accueillit en nous demandant de pas rester longtemps, car son père avait eu un sommeil agité. Nous pouvions le voir, mais il fallait lui éviter des émotions. Nous convînmes de rester une demi-heure pour aborder le sujet et de revenir le lendemain.

Monsieur Porter nous dit qu'il se souvenait des histoires sur Cravan. Adolescent, déjà, le nonagénaire s'était intéressé au poète qui, comme lui, avait été boxeur. George avait lu dans le journal national un article sur Eliza Olson, boxeuse de talent. Si nous avions connu son père ? Notre réponse négative l'énerva. On lui avait dit que je voulais reconstituer la vie d'Arthur Cravan et il ne comprenait pas que je n'aie jamais entendu parler de Bobo Olson qui était décédé depuis cinq ans. Dans les années cinquante, il avait été champion de boxe. Il était né de mère portugaise et de père suédois. Mais George n'en était pas sûr et il me conseilla de faire des recherches là-dessus.

À la fin du dix-neuvième, les États-Unis avaient établi une base à Honolulu. Sur les vaisseaux de guerre stationnés là-bas, il y avait beaucoup de boxeurs.

George, mis au courant la veille, du sujet de notre conversation, s'y était bien préparé. D'après lui, le poète-boxeur porté disparu dans l'océan sur la côte ouest du Mexique, avait abordé à Hawaï en 1918, grâce aux vents d'ouest et après avoir enduré toutes sortes de privations. Sur un atlas, Porter me montra le trajet que Cravan aurait suivi sur son voilier ou dans quelque bateau qui l'aurait pris à bord. La guerre était finie et le vagabond Fabian Avenarius Lloyd alias Arthur Cravan essaya de rencontrer des militaires américains. Il tenta sa chance et commença une nouvelle vie comme entraîneur de boxe sur la base militaire d'Honolulu et au stade de boxe de Pearl Harbour. Dix ans après son

arrivée dans l'île, naquit Carlo Olson qui allait devenir champion sous le nom de Bobo Olson. George cessa soudainement ses explications. Il était tout rouge et avait des difficultés à respirer. Sa fille nous dit qu'il fallait arrêter là. Nous dûmes au revoir à George, mais il ne nous entendait plus. Nous convînmes de téléphoner dans la soirée pour fixer un autre rendez-vous.

Nous allâmes visiter le village. Après un long trajet en auto-stop, Arthur Cravan était arrivé à Méductic qu'il aurait quitté ensuite par le train. Nous nous mîmes en quête de la gare. Nous ne trouvâmes aucune trace du chemin de fer dans le village, mais ce même après-midi, à Woodstock, nous repérâmes un pont de chemin de fer et l'ancienne gare devenue office de tourisme. Ainsi, en 1917, Arthur Cravan accompagné d'Arthur Frost Junior avait quitté Méductic pour Terre Neuve. La dernière lettre que Cravan avait envoyée du Nouveau Brunswick était datée : *Méductic, 11 septembre 1917*, mais le tampon du timbre était de Woodstock. J'imagine que Cravan quitta le train un moment pour poster la lettre sur le quai et que les deux amis étaient passés par là, en route vers North Sydney, et non par St. Jean sur la Baie de Fundy, comme Cravan peut nous y faire penser dans une lettre envoyée en 1917 à Mina Loy à New York.

De retour au B.& B., Barbara nous montra une coupure du *Carleton Sentinel* de 1902.

Miss Marsten arrêtée

Le verdict de la justice concernant la mort de George Marsten à Méductic a été publié jeudi dernier. Le jury a déclaré que le défunt était mort d'un empoisonnement à la strychnine causé par un ou plusieurs membres de sa famille. Miss Marsten a été arrêtée par la Couronne, représentée par Monsieur J.R. Murphy.

La lecture de ce fait divers dans le journal local sous la rubrique « C 'est arrivé il y a cent ans », permit à Barbara de nous raconter un événement qu'elle n'avait jamais oublié :

Il y a des années, étant petite, j'habitais en Alberta. Ma grand-mère m'a parlé d'Annie et de George (mon grand-oncle). Ils habitaient là où maintenant se trouve la Howland House. Une soeur de ma grand-mère un jour se trouvait chez eux. On avait sorti le lait du buffet de cuisine. Il était pour George et le bébé. Plus tard dans la soirée, Annie a crié : "L'idiot a bu le mauvais lait!" On avait donné au bébé le gobelet de lait empoisonné qui était préparé pour Georges. Le bébé mourut. Sa tombe se trouve au cimetière de Méductic. Plus tard Georges mourut lui aussi empoisonné. Annie fut arrêtée et accusée de ce meurtre. L'affaire fut jugée à Fredericton. Par manque de témoins, on dû remettre Annie en liberté. De retour à Méductic, elle reçut un accueil chaleureux. Pendant une sévère épidémie de grippe elle avait soigné nombre de malades dans les familles du village et elle était une femme appréciée. Mon grand-père m'a dit que si sa belle-soeur s'était présentée au tribunal, Annie ne s'en serait pas sortie aussi facilement. Je me demande toujours si ma grand-tante était le seul témoin, vu qu'elle était partie pour l'Ouest. En ce qui concerne Annie, elle s'est remariée avec le neveu de Georges, Peter Marsten.

Le matin suivant, nous apprîmes que Porter avait passé une mauvaise nuit après la crise cardiaque de l'après-midi. Il était hospitalisé dans un home pour vieillards à Woodstock et Barbara ne nous donnait aucun espoir de lui parler.

À la bibliothèque de Woodstock, nous avons rencontré Greg Campbell, l'archiviste. Nous avons regardé les journaux locaux de 1917 sur microfilm et trouvé des détails sur l'hôtel de Méductic et ses propriétaires successifs. Avant de quitter la bibliothèque, nous surfâmes sur le net et constatâmes que Porter n'avait pas dit de bêtises ; on trouvait des occurrences de la championne de boxe Eliza Olson.

À Méductic, au cimetière, nous vîmes la tombe d'Alma, le bébé des Marsten et celle de son père George. Des merles d'Amérique sautillaient d'une tombe à l'autre et des corneilles proverbiales croassaient haut dans les peupliers. À pied, nous allâmes vers l'ouest du village, à l'emplacement de l'Hôtel Aberdeen. Il a brûlé en 1926 selon une coupure de journal lue dans les archives de Woodstock. Dans un annuaire de 1918, Peter Marsten était mentionné comme propriétaire de l'hôtel. Comme Cravan avait séjourné à Méductic en septembre 1917, il est possible qu'il ait passé la nuit à l'Hôtel Aberdeen. Dans une de ses lettres, Cravan dit qu'il faisait froid. Le chauffage au feu de bois dans l'âtre avait sans doute détruit pas mal de bâtiments en bois et une partie de l'histoire de Méductic avait disparu.

Sur le site de l'Aberdeen, il y a maintenant un jardin d'enfants et un appontement pour bateaux de plaisance. Nous prîmes des photos de cet endroit où Cravan aurait pu avoir passé quelques nuits et écouté les chansons de la propriétaire qui s'accompagnait au piano. Était-ce l'endroit que Cravan décrit dans la lettre où il parle des deux gamins à l'Hôtel Aberdeen ? Je n'avais aucune certitude là-dessus, d'autant qu'il y avait une autre possibilité d'hébergement à Méductic. Cravan écrit qu'il séjournait dans une auberge de campagne. Il n'emploie pas le mot hôtel. Dans la rue principale, près de la plus ancienne maison en bois, il y avait le magasin général, qui servait d'auberge. Il avait appartenu à Harry Forster, à George Olts, et aussi à Isaac Marsten. Isaac est apparenté à Peter Marsten, l'homme avec qui Annie s'était remariée.

Impossible de savoir avec certitude qui était le propriétaire. Sur la photo du magasin, on voit à côté deux 'cabines' où les touristes pouvaient séjourner. Le fait que sur la photo on voit deux gamins, m'a incité à ne plus chercher de nouvelles preuves du séjour de Cravan à Méductic. Mon imagination risquait de transformer la réalité. Je devais abandonner la partie.

Barbara m'avait montré un calendrier avec des photos du vieux Méductic. Il y avait entre autres, des photographies de la gare, du bureau de poste et de la rue principale. Pour finir, je décidai de frapper à la porte du maire dans la rue principale, pour me procurer un exemplaire du calendrier. L'accueil fut chaleureux et pour la énième fois de ma vie, je débitai l'histoire du poète fuyant la guerre, voyageant au Canada accompagné de Frost, le fils du célèbre illustrateur. Le maire écoutait cette histoire sur des artistes pas très courageux

et il eut l'idée sublime de téléphoner à Georges Porter qui pourrait nous raconter le passé de Méductic. Avant d'entrer dans ce cercle vicieux, la femme du maire dit que ça n'en valait pas la peine. Dans l'après-midi, elle était allée au home pour vieillards où Porter était hospitalisé. Elle était entrée le voir dans sa chambre. George divaguait. Il parlait de quelque hôtel brûlé à Aberdeen et de deux jeunes Américains qui, il y a longtemps, avaient dansé avec sa mère tandis que la propriétaire de l'hôtel jouait du piano. Le soir, un de ces Américains, habillé en vêtements de femme, avait boxé avec les gros bras du village et il les avait tous battus. Porter disait qu'aujourd'hui encore, tout le monde en parlait.

Par la suite, Porter mentionna un poète américain qui parlait anglais avec un accent français. Ceux qui lui rendirent visite furent accusés par Porter d'avoir volé dans son armoire une carte postale à laquelle il tenait beaucoup. Une carte postale de Battle Harbour au Labrador, envoyée à sa mère par un des artistes.

Non, plus question de nous fier à George Porter !

Post Scriptum : Bertrand Lacarelle a publié en 2008 dans la Nouvelle Revue Française, une étude dans laquelle il révèle des détails sur le séjour de Cravan au Mexique. Lacarelle ayant lu dans Action Poétique 'Brocante Saucisse', initialement publié dans le magazine néerlandais Ballustrada en 2005, était désolé de ne pas avoir connu plus tôt les lettres de Cravan et il me félicitait de les avoir découvertes. Comme je ne lui ai pas envoyé des copies des lettres, il a interrompu le contact. J'enverrai à Lacarelle la traduction des révélations de George Porter qui correspondent aux recherches qu'il a faites à Nuevo Laredo sur la frontière entre le Texas et le Mexique ainsi qu'à Salina Cruz sur la côte ouest du Mexique.

Bibliographie : *Portretten van Onbekenden*, Ballustrada 16, nr, 2002 ; *Colossus*, Ballustrada 18, nr 4, 2004 ; *Brocante Saucisse*, Action Poétique, n° 184, 2006 ; *North Atlantic Light*, Ballustrada 20, nr, 2006 ; *Crossing Border*, Ballustrada 21, nr, 2007

Actualités / Chroniques, [a/c]

Jacques-Henri

Michot,

France, vingt ans après...

14 juillet 1989

Lors de la “garden-party” de l’Élysée, interview de feu François M. par feu Yves M., journaliste de son état : “Alors, Monsieur le Président, selon vous, la Révolution, c’est Danton ou Robespierre ?” - “Eh bien, *évidemment*, c’est Danton.”

(Je me suis accordé le plaisir de ces italiques).

Entre l’Incorruptible et celui qui ne l’était guère, y aurait-il donc à hésiter ?

Intermède

1) En 1946 la Ville de Paris avait attribué le nom de R. à la place du Marché-Saint-Honoré, mais cette décision fut abrogée en 1950.

2) Le 8 janvier 2002, le comité francilien des Amis de R. était intervenu auprès de Bertrand D., maire, pour demander qu’il y ait enfin une rue R. à Paris. Réponse négative le 8 février.

30 septembre 2009

Georges S. : “J’ai observé qu’aucune rue de Paris ne porte le nom de R. (...) Mais pourquoi ? Qui est R. ? La caricature du bourreau sanguinaire à laquelle seuls les piètres connaisseurs de la Révolution peuvent encore croire ? “ (Suit un vif éloge de R.) “Je conclurai en vous exprimant par avance ma surprise, si d’aventure notre Conseil récusait R., alors que nous avons donné le nom de Jean-Paul II à une place de Paris !”

Alors se déchaîna un membre du parti au pouvoir. Le président du groupe socialiste laissa liberté de vote à ses ouailles. Mais le Maire avait demandé un avis défavorable de l’exécutif (...). Bref, la proposition a été rejetée.

Trop “controversé”, R., entendit-on.

Pour l’instant, honneur aux Thermidoriens, honneur aux sanglants militaires coloniaux (...) - honneur à Thiers. À Thiers ? Presque partout, certes, dans notre *douce France*, mais à Paris ? Cherchez et vous trouverez.

(NB. L’expression *bête noire* est attestée dans le *Dictionnaire universel* d’Antoine Furetière. Auparavant, on disait *bête d’aversion*.)

Appendice

Les habitants de Marsillargues, bourgade située entre Montpellier et Nîmes, sont appelés “bajans”, soit “fous, nigauds” en languedocien. Il existe à Marsillargues une rue Maximilien Robespierre.

18 septembre 1989

Le Principal d'un collège de Creil interdit à trois élèves musulmanes de suivre les cours avec leur foulard. (Lettre aux parents de Fatima, Leila et Samira : “Je vous prie de leur donner la consigne de respecter le caractère laïc de notre établissement.”). S'ensuivra ce qu'il est convenu d'appeler une *tempête médiatique*, dans le remous de laquelle interviendra l'expression “identité nationale.”

20 novembre 2009

“Le travail et la famille” exaltés, “l'expérience sanglante de la Terreur” vilipendée, le chef du *laïc* État français a, dans un discours prononcé à La Chapelle-en-Vercors, mis l'accent sur tout ce que la République devait “à l'Ancien Régime”, glorifié “le rêve capétien réalisé” de l'unité nationale, appelé à “vibrer avec le sacre de Reims” des rois de France, évoqué le rapport de “l'identité nationale” avec “les cathédrales, les clochers d'église”, avant d'assurer que “pas un seul libre penseur, pas un franc-maçon, pas un athée qui ne se sente, au fond de lui, héritier de la chrétienté.”

Ajout

En 1989, était publié *Le grand déclassement* de Pierre Chaunu. On pouvait y lire : “Être français s'est d'abord confondu avec le privilège de vivre protégé sous les fleurs de lys.”

The Times They Are A-Changin' (Bob Dylan, 1963)

Michel Plon, [a/c]

Libres Associations

Sigmund Freud

Unlimited

Lydia Marinelli Andreas Mayer

**Rêver avec Freud L'histoire collective de
l'Interprétation du rêve**

Aubier

Noëlle Revaz

Efina

Gallimard

Société Nationale de Consommation Freudienne

Freud. Il est tombé, facilité de langage car il est plus rigoureux d'écrire et de dire, comme le fait Élisabeth Roudinesco dans un article du Monde du 8 janvier, qu'il est entré dans le domaine public et ce depuis le 1er janvier de cette nouvelle année. La compétition est donc lancée, à l'évidence elle se préparait minutieusement depuis des mois chez les éditeurs concernés, chaque écurie ayant choisi depuis longtemps ses équipes de traducteurs et leur leader. Un grand prix de formule 1 et depuis quelques jours ça démarre en trombe.

Pas question d'entrer ici dans les détails de cet événement dont l'importance culturelle, pour faire honneur à la France, ne doit cependant pas masquer ce qu'il en fut jusqu'à aujourd'hui de la déplorable cacophonie qui caractérisait - cela pourrait bien continuer car abondance de biens en la matière peut se révéler nuisible - les traductions de Freud dans notre langue, ni éclipser le fait que sous couvert de donner la priorité aux philologies française et allemande, ces éminents nouveaux traducteurs, universitaires plus que respectables, germanistes de haut vol - c'est le cas de Jean-Pierre Lefebvre auteur de la nouvelle et brillante traduction de *L'Interprétation du rêve* aux éditions du Seuil - littéraires, philosophes, mais rarement, pour ne pas dire nullement cliniciens, risquent de donner au corpus freudien une tonalité académique quelque peu intemporelle. Tout cela pourrait laisser penser qu'il faudrait, pour que l'œuvre freudienne devienne véritablement et définitivement fréquentable, l'isoler de la psychanalyse vivante, de ses batailles contemporaines, de ses innovations, de ses dérives et des dangers qui menacent son exercice profane, c'est à dire non médical et non universitaire. Un livre récent dont il me faudra parler ailleurs démontre avec force que cet élément clé de l'œuvre, élément inaugural soulignent certains, *L'Interprétation du (ou des) rêve(s)* ne fut en rien un produit immédiatement achevé, calibré comme le sont nos modernes

fruits et légumes, mais qu'il fut au contraire un véritable chantier, un laboratoire collectif voire une auberge espagnole qui connut quelques huit éditions, lesquelles furent moins dues au succès du livre qu'au caractère de *work in progress* de l'entreprise, qui bénéficiait ainsi, avant que Freud ne fasse le tri lors de la dernière édition, des apports des uns et des autres, lecteurs confiant leurs rêves ou leurs trouvailles symboliques, collaborateurs et élèves, Otto Rank notamment, donnant des développements théoriques. Même si, comme il a été maintes fois répété, *Die Traumdeutung* constituait une rupture avec le mythe de la clé des songes, cette rupture ne fut pas nette, elle s'étira au long de quelques quinze années, constituant ainsi le socle originel de la théorie psychanalytique en développement.

Cela étant, une évaluation un tant soit peu juste des apports de cette déferlante éditoriale demandera du temps et les occasions d'en reparler ne manqueront pas. Un peu d'humour d'ici là ne saurait nuire et pour l'heure la seule évaluation possible – au sens le plus concret de ce sinistre terme – me paraît être celle que donne un dessin de Xavier Gorce, envoyé par une amie analyste, Simone Wiener, témoignant en cela de ce que les analystes ne sont pas tous givrés, sinistres et imperméables au rire, un dessin extrait de sa série *Les Indégivrables* (ce sont des pingouins) : on y voit un pingouin allongé sur un divan disant à l'adresse de son analyste, pingouin également « Comme Freud est tombé dans le domaine public, j'ai rêvé que le prix de ma séance diminuait ». (cf. Le Monde.fr)

Du cinéma...point trop n'en faut !

Je ne m'écarte pas, pas trop de la psychanalyse si je rappelle ici cette banalité qu'avec la sexualité, ce sont les affaires de famille - elles en sont presque toujours le cadre pour ne pas dire le lit - qui offrent à la psychanalyse son terrain d'élection. Mais avant ou après Freud, et celui-ci en avait pris bonne note, Œdipe en témoigne, ce sont les dramaturges, de Sophocle à Claudel en passant par Shakespeare qui en ont exploré les entrelacs. Aujourd'hui encore, pour peu qu'un auteur réalisateur ait ce sens du grandiose et du tragique que recèlent les armoires et les tiroirs familiaux, l'aventure peut aller vers le sublime : à l'instar de Visconti (*Les Damnés* ou *Rocco* entre autres) ou de Bertolucci (*Novecento* et surtout, méconnu, *La Luna*) Francis Ford Coppola avec son dernier film *Tetro* en donne un exemple fascinant. Enfin...fascinant pour moi car en m'autorisant cette incursion sur le versant cinéma je ne suis pas sans savoir que je prends des risques ! Lesquels ? Vous ne le saurez pas, sauf à vous dire qu'il en va là de la monnaie que je rends, généreusement cela va de soi, à celui, le patron de ces pages, qui me donna dernièrement une pièce hors d'usage !

Voyages

Reentrant d'un bref, trop bref, séjour à Cuba, à La Havane pour être précis, fasciné et décontenancé, en proie à l'envie d'y retourner, je me suis heurté, bien que n'ayant pas caché à quelques uns de mes interlocuteurs les manques et les plaies du régime, à l'objection de la ...démocratie. C'était il y a quelques

jours et lorsque ces lignes seront publiées d'autres drames, d'autres tragédies auront recouverts celle-ci, mais toujours est-il qu'à ce moment là je fis valoir que certes, pour comparer avec un pays proche, la République Haïtienne en l'occurrence, ce dernier possédait un avantage certain puisque s'y déroulaient, périodiquement des élections qualifiées de démocratiques (!)... Ah ! La démocratie...ce blason qui cache les malversations de tous ordres. Pas d'élections à Cuba c'est certain et c'est peut être regrettable mais question mortalité infantile et éducation le compte, en Haïti, n'y était pas. Ce n'est que quelques jours plus tard que j'ai lu la sorte de bloc note de Lyonel Trouillot. L'écrivain y parlait, c'était dans Libération du week-end des 9 et 10 janvier, le séisme dévastateur ne s'était pas encore produit, de la misère de son pays et de l'indifférence des pays des G 7, 8, 9, 20 et plus encore, tous complices à des degrés divers de la corruption et autres formes de coulage. A l'heure où j'écris on ignore encore le nombre exact de morts, assurément plus de cent mille, provoqués par ce séisme, mais on sait, on savait et on a su avec éclat ce qu'il en est de l'absence d'infrastructures haïtiennes pour sauver les rescapés. Mais on ne sait pas, pas encore, on le saura par quelques lignes ici ou là - celles que lui consacre *Le Monde* par la plume Jean-Pierre Langellier (21 janvier 2010) méritent tous les éloges - qu'une grande dame, familière de ce pays, ignorée du notre, lui-même trop occupé à gérer ses vaccins contre les fantômes de grippe, à cerner les entours de son identité nationale et à guerroyer en Afghanistan, Zilda Arns, Dona Zilda, pédiatre brésilienne à la tête d'une fondation consacrée à la lutte contre la malnutrition des enfants haïtiens, y était arrivée lundi. Elle n'en reviendra pas.

Comme je cite assez fréquemment les quotidiens dans cette chronique, je voudrais souligner cette appréciation que je ne crois pas résulter d'un quelconque esprit partisan, à savoir la constante et remarquable amélioration de *L'Humanité*. Lisibilité, ouverture d'esprit, mise en page, bref lire *L'Huma* n'est plus seulement un devoir militant, c'est un plaisir, cela m'a sauté aux yeux - c'est sans doute le cas de le dire - m'est venu à l'esprit ces temps derniers lisant aussi bien la longue et remarquable interview de Pierre Boulez ou, entre autres exemples, le compte-rendu du dernier roman de Noëlle Revaz, *Éfina*, histoire d'un amour grinçant, désespérant dont les protagonistes ne peuvent ni ne veulent aboutir, seulement aptes à agacer le lecteur pris au piège d'une langue dont la rugosité fait le charme. Et puis tout récemment, preuve que le sectarisme tend à disparaître, un bien bel hommage à Daniel Bensaid dont le décès était annoncé en une.

On pouvait être jeune, tout jeune mais on peut vaguement se souvenir de leurs noms et la honte monte au front à seulement les épeler, Bourguès-Maunoury, Maurice de son prénom, Laniel, Joseph du sien et tant d'autres que leur médiocrité a plongé dans un oubli rien moins que mérité. Il paraît qu'ils ont, un temps toujours trop long « dirigé » ce pays, le notre. Quelle sera notre honte au souvenir du nom de Besson ! Il fallait lire, les miracles d'Internet peuvent remédier à ce genre de ratage, l'article de Jean Rouaud, « La nation a fait son temps » (*Le Monde* des 13 et 14 décembre 2009), une colère sans appel. Cela faisait du bien en ces temps d'avant Noël de lire quelqu'un revendiquant son identité... mondiale !

Louise L. Lambrichs, [a/c]

Proposition

Approcher chaque mot comme une poupée russe.

En prendre un, juste un, énigmatique.

Comme un objet sorti d'un rêve et tombé là, dans le petit jour, sans qu'on sache pourquoi.

Fruit de la nuit, le laisser faire sa vie, lentement mûrir pour un jour, peut-être, éclore.

L'emporter en secret avec soi, sans rire, invisible compagnon riche d'imprévus.

Se demander ce qu'il vous dit.

Attendre que s'endorme la ville puis l'ouvrir comme une boîte.

L'explorer. L'interroger. Le déplier.

Entrouvrir la porte, laisser venir la compagnie qui s'invite - pas trop à la fois.

Éviter de le mettre trop vite en phrase, attention déjà, en cage le mot soudain ne s'y sent plus bien. Le voilà qui ternit, ou tangué peut-être en compagnie douteuse. À moins qu'il ne brille trop d'un clinquant ennemi de l'insondable.

Le replier peut-être un moment et le mettre de côté pour en choisir un autre.

Attendre demain. À deux mains. Courage d'attendre, le laisser jour et nuit travailler la chair.

Action poétique. Ces deux mots depuis des semaines accompagnent mes pas.

Ils m'encombrent un peu, pourquoi je ne sais. Comme un pléonasme. Tout ça parce qu'Henri Deluy m'en a proposé un troisième. Chronique. Un acte, cette proposition - poétique peut-être, pourquoi pas, de sa part, cela paraît consistant - acceptée avec plaisir, quel hommage. Ecrire ici, moi qui pas poète pour un clou. Mais les mots tout de même, un peu mon affaire. Comme pour chacun. Bouteille à la mer vidée la bouteille à l'encre du blabla.

Chronique. Je vais parler du temps me suis-je dit, me parlant à l'oreille comme à celle de l'autre qui, peut-être, écoute, lisant, au moins d'une. Chronos, le grand dévorateur de ses propres enfants. Pas seulement parler. Ecrire. Inscrire de notre temps ce qui, chronique, insiste. Depuis la nuit des temps peut-être.

Mais du nouveau tout de même il y a, à faire advenir. Petit à petit. Le nouveau prend du temps. Le temps de s'inscrire dans les esprits et dans les corps. Le réel, par exemple, ce serait nouveau. Au lieu de dire, stupide, que ça n'existe pas. Le réel en tant qu'il pourrait, surprise, être pensé plutôt que fantasmé. Interroger par exemple les mots nouveaux qu'on nous balance dans notre bain commun où plus d'un boit la tasse. Créer des mots, faut pas croire qu'il y a pour ça que les poètes esthétisants. Ça crée à tout va. Pas pour ça que ça chante et réenchante le monde. Ça dégoise, ça s'empile, ça dit parfois n'importe quoi, les humains aiment trop les mots grimaçants comme des masques de carnaval. Des couches, les uns sur les autres, bien balancés parfois. Mais couvertures, souvent, qui tiennent froid. Une façon de masquer le vide, les mots, aussi. Faut pas croire. Les blancs entre eux, pas pour rien tout de même. La phrase déjà serait du temps, une façon de l'éprouver. La page, l'espace. La troisième dimension, qui donne sens et relief, ce qui n'est pas dit. Entre les lignes. Dans la tête de celui qui écrit et dans celle du lecteur. Comment l'entendez-vous ?

Entendre – quel mot ! Rien que celui-là, de quoi passer sa vie à le déplier. Puisque j'ai osé naguère lancer ici un mot nouveau, *poéthique*, se donner pour projet de le déployer. Je soutiens en effet que ce mot-là, riche de réel, peut faire la pige au creux du supposé bioéthique, qui ne sait pas ce qu'il veut dire même s'il fut accepté à l'aveugle.

Un acte poétique pourrait relever de l'acte consistant, dans l'histoire, à inscrire quelque chose que les humains, aveuglés par leurs croyances, ne veulent pas voir. Il pourrait relever aussi d'un exercice d'admiration, non pas spéculaire (qui dit aussi le spéculatif) mais lucide, résolument critique et constructif. Coup de projecteur comme un furieux fiat lux, surgi du réel humain en tant qu'il est parlé, la pensée renvoyée à ses propres ténèbres.

Après quoi en subir l'onde de choc et en explorer, inlassablement, les échos, face à l'irréversibilité du temps.

Irréversible, le temps. Les physiciens eux-mêmes le disent. Inlassablement interroger cette question de l'irréversibilité. Foin de nostalgie et de mélancolie. Le temps n'est pas une veste brodée de strass étincelants sous les feux de la rampe. Des vestes, il vous en ferait plutôt prendre. Les stars filent, les étoiles restent. Aller à leur rencontre en interrogeant leurs textes me paraît un joli projet.

4 janvier 2010

Claude Adelen, [a/c]

À bien d'autres encore

« Je pense aux matelots oubliés dans une île

Aux captifs, aux vaincus !... à bien

d'autres encore »

J'ai souvent des remords. Des livres demeurés sur ma table, dont je n'ai pas parlé (pas pu, pas eu le temps, trop paresseux souvent) ici ou là dans mes « chroniques ». Combien déjà, au seuil de l'oubli dans cette indifférence généralisée de la poésie qui signe notre époque.

Alors, ces quelques mots pour quelques-uns, fin 2009.....

Philippe Longchamp je pense à vous. À votre livre **Soleil pas d'équerre** paru en 2008 (Cheyne Editeur). Philippe Longchamp qui traquez ici, sans faire d'éclats, la parole basse (« *On est plein de désir, // on parle bas, on dit juste qu'on l'aime, / c'est une longue phrase bleu argent* »...) inscrite dans une rigueur formelle, dans la noblesse prosodique du décasyllabe, du tercet, l'exercice périlleux de la rime « *la fleur des luttés et l'anacoluthé* », dans un discours en couplets de collier, qui se rejette d'une page sur l'autre :

Bouche avec des

mots

*dedans, des sortes de mots bas de casse,
de quoi être inaperçue ou fugace*

quand sa vie flambe....

Vous pour qui un poème est de la poésie quand on réussit à faire d'une langue, la nôtre, celle que nous pratiquons tous les jours dans « l'effroi du monde », une langue étrangère (étrange), ou tout au moins quelque chose d'autre, de nouveau face à la prose de vivre. Et je n'aurais rien dit de ce petit livre si soigneusement fabriqué, si je n'ajoutais qu'on a là sous les yeux un rare exemple de « poésie du politique », dont ces derniers temps, tant pour la tenue formelle que pour le propos, je ne vois guère qui lui ressemble que les **Vanités Carré misère**, (L'Act Mem 2009) d'Yves Boudier.

...Je pense à vous, **Chantal Dupuy-Dunier** À votre livre **Ephéméride** (Poésie

Flammarion, janvier 2009). Un gros livre, 400 pages, une entreprise insolite, 365 poèmes qui couvrent exactement l'espace d'une année, d'un avril à l'avril suivant. Ephéméride, c'est un Bloc-notes qu'on a sur sa table, des feuillets que chaque jour on consulte (les rendez-vous, les événements, les choses à faire, ou à écrire, le début des soldes), pages qu'on arrache et qu'on jette : « *L'écriture nécessite / un lieu de nulle part.* ». Un poème chaque jour. Bien sûr c'est l'éphémère, et elle assume sa condition d'oubliée, elle le dit : « *Les flocons sont éphémères./ Ainsi de nos écrits / rien ne demeurera.* ». Il y a dans ce livre un acharnement à immobiliser l'instant de vie, une volonté d'être, d'exister doublement dans la perception du réel. La menue monnaie du quotidien et son ombre, ou son or, en écriture. Une persistance (« *Que peut la poésie ? / Pour l'impossible/ je persiste* », une interrogation sur la validité même de l'écriture d'un poème, un combat avec l'ange du doute, qui m'a conquis: « *La page n'est pas un miroir/ mais un mur à abattre* » ou encore : « *Que connaît, / de la mort,/ le poème ?* ». C'est souvent dit avec une simplicité désarmante : « *Alors l'homme érigea / entre la mort et lui / le rempart sonore des mots* ». Mais en parcourant cette année écrite, on ne peut qu'être frappé par cette mise en présence de la mort à laquelle se confronte « *la verticalité du désir* », et que tempèrent des instants d'humour, d'ironie (acrostiche, calligramme, Email de fantaisie). Il y a là des réussites, des frappes impeccables, et certes aussi des hauts et des bas, des ratés (c'est inhérent à une telle entreprise), des filages de métaphores dont on se passerait, mais tout de même oser écrire : « *un poème qui regarderait passer les vaches* » ! Que voulez-vous que je vous dise :

« *Partout* *la vitalité du désordre* »

Jean Daive je pense à vous, qui avez publié en février dernier ***Une femme de quelques vies*** (poésie Flammarion), un texte fulgurant dont j'aurais dû parler tout de suite au moment de sa sortie. En cette fin d'année, le relisant, il m'apparaît comme l'un des meilleurs moments de poésie de cette année 2009. Jean Daive ! Je me souviens de cette « affaire de la virgule » au milieu d'une page blanche, qui avait soulevé une tempête dans *l'Action poétique* d'alors. Depuis j'ai relu les livres d'autrefois et suivi l'apparition ou réapparition de vos autres ouvrages : le diptyque 1, 2, *de la série non aperçue* et *Le jeu des séries scéniques* (parus en 76 dans la collection Textes et repris (toujours chez Flammarion, dans la collection *poésie*) en 2007.

Je ne pouvais passer celui-ci sous silence. Livre d'une beauté aveuglante. Écriture tranchante, coupe de vers impeccable. La main ne tremble pas. Chaque vers, un, deux, trois mots, rarement plus. Mais une science du rythme et un sens de l'apparition du texte sur la page car :

*C'est à la page
de dire comment*

*ou au livre
de révéler où*

Combien de fois, dans ces pages où « *Les syllabes/ sont des yeux / alors / j'écris* »

ne suis-je pas resté pantois devant l'affirmation impérieuse des énigmes dans ces textes dictés distiques ou tercets, comprenant que, pour vous, Jean Daive, écrire a toujours été « *régner sur l'humilité* ». Ce n'est pas de sécheresse qu'il s'agit, mais de brûlure, et cette eau qui hante le paysage de votre livre (prairie et nuages), c'est l'eau aride de l'âme, « *Et le sens/ est un trou/ dans l'analogie* ». Quel est donc « *L'Ange qui veille/ en silence ?* », et cette femme qui parle, n'est-elle pas le poète lui-même ? « *Ecrire/ est ce qui la maintient hors du vide.* »

La Bovary c'est moi a dit un autre poète (Italien)⁽¹⁾.

Ou, ce qui est la même chose, n'est-ce pas la poésie elle-même ; celle qui « *cache/ ce qui est occupé à vivre / à naître / à s'écouler* » ? Ah ! comme dans ce livre, on est bien au-delà du débat entre lyrisme et « poésie blanche » (Que reste-t-il de tout cela ?). Et quelle plus juste affirmation de ce qu'est la poésie dans les parages de la désolation :

*Rescapée
de l'homme donc de
l'amour
il lui reste peu de temps*

Mathieu Bénézet je pense à vous, (à toi, Mathieu). Rares sont les poètes dont chaque livre creuse ainsi en nous, comme un acide, dont chaque livre intervient en nous, sans réplique, au plus profond de notre sensibilité en travail. Il en fut ainsi de *Ne te confie qu'à moi* (Poésie Flammarion 2008), alors que je travaillais à un poème qui n'en finit pas : *L'Homme qui marche*.

*Qui parle au-dedans de toi
qu'est cette voix qui ne te guide pas
et te surprend au sortir des rêves*

.....

*Tu es l'homme qui marche
dans les choses contaminées le
signe t'a oublié le sens ne
t'accompagne pas....*

Il a suffi de ces vers pour vérifier que la poésie est faite par tous, que certains vers viennent à nous quand nous avons besoin d'eux, comme la limaille à l'aimant. Ainsi les tiens, Mathieu. Chacun de tes poèmes, dans cette écriture tendue jusqu'à l'insupportable, cette façon unique à toi de flageller le coeur, même si au « malheur d'aimer » d'Aragon, tu substitues « l'amour d'aimer » qui est peut-être un malheur plus grand. Je n'ai pu lire sans trembler dans *Ne te confie qu'à moi* cette suite du « *dedans d'Héraclite* » ni cette *Suite amère* (ah cette pudeur du jeu terrible des mots), autant de textes qui sont comme les cendres qui restent, d'un coeur éperdu d'aimer « *une succession de cendres* », après le foudroiement de l'éclair d'une « *langue de folie qui / touchait un aveu de / mort de ma part* » et que voulais-tu nous dire, d'Ovide, qui ne fût de toi-même ? : « *et surtout très tôt – un immense talent / poétique – or c'est ce poète comblé – / foudroyé –/ l'arrachement sans concession – le voyage / harassant* »

Tu poursuis, Mathieu, *Jeunesse & vieillesse & jeunesse* paru cette année chez

Obsidiane, est encore un livre foudroyé. Des images fulgurantes au milieu des cris, une langue qui fulmine, qui entaille la chair de l'être à son point le plus tendre, images comme le couteau du sacrifice, et dont l'ampleur cosmique élève cette poésie sur des hauteurs « méta physiques ».

Dans tes veines

les lauriers noirs.

Ou encore :

*cristal de ténèbres : puis-je
peut-on écrire cela.*

Comment écrire en effet la stupeur face au génie de la foudre, cette douleur sidérale, sidérante ? Et comment décrire ici l'émotion qui nous prend ? Fusion d'un vocabulaire et d'une syntaxe qui relèvent à la fois du pathétique, des larmes, du charnel ou de la beauté des plus simples choses (comme ces « *cris emplis de pétales* »), ou de la confession, et aussi des « immondices de la beauté », du corps lacéré, d'un désespoir sans appel : « *Qu'espères-/ tu par les yeux / par le coeur/ par l'âme. / Ce qui / a péri précède* ». Fusion unique de l'innocence et du cynisme. Embrassement.

Ce livre, comme tous les tiens, ouvre sur l'infini, comme à la fin du film *Pierrot le fou* après que sa tête soit partie en fumée, ce qui vient à l'écran, « c'est la mer allée avec le soleil » :

*« Il dit : les astres ne tremblent pas
seule la poésie tremble »*

Oh dans ton dernier livre, Mathieu, « le manteau de Yeats » et « la vieille couverture d'Ungaretti ».

Bernard et Bruna, je pense à vous. J'allais clore cette chronique quand je suis tombé par hasard dans une librairie de Montpellier sur ces « **Poèmes de Franco Loi** (Lucie Editions), **traduits du Milanais par Bernard Vargaftig, Bruna Zanchi et Franc Ducros** ». Je ne veux pas que ce livre passe inaperçu. Franco Loi (né en 1930⁽²⁾) est un « poète dialectal » (chose quasi inconnue chez nous) : la « poesia neodialettale » au-delà des expériences néo-avant-gardistes a ouvert un champ d'investigation important pour la poésie italienne de ces dernières décennies. Cette traduction, d'une limpidité, d'une fluidité et d'une luminosité exceptionnelle nous donne un aperçu de l'oeuvre contrastée de celui qui déclare : « *Je suis plus milanais qu'un milanais* » ou encore : « *Pas besoin de sucreries, croqueurs de scarole/ être de Milan veut dire pisser sa langue/ et promener dans les rues sa mémoire.* ». Une traduction où l'on entend parfois claquer le fouet de sa langue.

C'est surtout dans les textes les plus récents : *Isman* (2002), *Aquabella* (2004) et *Voci d'Ostéria* (2007) que l'on trouve les exemples les plus roboratifs de cette oeuvre poétique qui, bien qu'écrite en dialecte, a des accents universels qui la hissent à la hauteur des grandes poésies européennes. Il dit certes : « *Je crois que je ne suis possédé par aucune langue aussi profondément et intimement que par*

le milanais » Et d'ajouter : j'ai vécu trop longtemps parmi le peuple pour ne pas en apprécier la grande faculté d'invention, pour ignorer ce que veut dire « se mettre à l'écoute de la créativité humaine », ou pour ne pas oser ce « parlé », comme pour me fier trop exclusivement à la force expressive de quelque dialecte que ce soit. » Car son milanais, c'est la langue de ceux que Nazim Hikmet appelle « la grande humanité ». Ouvrant ce livre on découvre les graves accents d'une « intranquillité », un chant de peur et d'élan :

*« Ah ! que la mort nous respire de près
quand les hommes, gris de brouillard, ne savent plus parler »*

C'est toute la condition humaine qui est ici éprouvée, à travers sa condition de poète (qui ne sauve rien !) : « *et quel effroi de se chercher sans se trouver* », « *moi, ennemi de moi-même* ». C'est avec héroïsme et humilité qu'il affronte le combat de l'homme qui écrit, qui pense, qui aime, engagé contre ceux-là « *qui font mourir avec, nouée en eux-mêmes, la poésie enfermée à double tour* ». Car Poète épique et lyrique à la fois, dont une grande part de l'oeuvre est un « Théâtre roman », Franco Loi loin de tout élitisme, « *pisse de la poésie genre comparsita* », donne forme à la douleur et au sentiment du peuple privé de voix. Au milieu du présent livre se trouvent des extraits d'un texte central de Franco Loi, *L'Angel « romanzo per canti* ». Texte qui relève lui aussi d'une tradition très italienne (lombarde) du roman en vers⁽³⁾, lequel est à peu près absent de la poésie française contemporaine. Roman d'apprentissage et de désapprentissage qui éclaire peut-être tous les recueils qui l'entourent. Histoire d'un homme (lui-même) de ce siècle qui se souvient d'avoir été un Ange, qui s'est étonné de son regard d'enfant devant la limpidité de l'instant vivant, et dont le talon de fer de la société capitaliste a écrasé l'innocence, l'a précipité vers la folie aussi bien que vers la fraternité, l'utopie sociale et politique, avant le désenchantement des années de plomb, le désarroi, l'amertume. Tous les poèmes de Franco Loi gravitent sans doute autour de ce soleil noir. Sensualité, émerveillement, transport de soi-même, adhésion amoureuse à la réalité, crainte et tremblement, dans un frémissement de langue superbement rendu par les traducteurs (autant qu'on puisse en juger, il faudrait être italien pour apprécier le décalage du dialecte à la langue). Franco Loi écrit « *parce que la vie doit être plus vraie* » traquant à travers l'air et derrière l'air « *cette insolente / beauté que nous jetons au temps, au vent* ». « *toujours, toujours dans nos conversations/ il y a comme une ombre qui cache le soleil* » écrit-il. Alors il cherche à recréer à imaginer une nouvelle cohésion humaine fondée sur la vérité et sur l'amour. Ainsi peut-il affronter la solitude, marcher dans proximité des morts « *qui sont là, avec nous, à rêver, à regarder, à attendre* ». ce peuple des morts qui se confond parfois avec le peuple de ces vivants « *qui ne savent plus se rencontrer* » ou bien « *quand ils se parlent, qui semblent s'assassiner* » Quant aux littérateurs, ils ne valent guère mieux :

*« et entre les coupes qui se lèvent, grand gueuleton,
puanteur du con et bon, et derrière la porte
la main des voleurs qui avec celle des littérateurs ne fait qu'une »*

Face à tout cela, ce qu'il nous reste : « *c'est un souffle, un clair mouvoir de feuillage dans le vent* ». Et tant pis si nous sommes nous, poètes et lecteurs de poésie, des « matelots oubliés dans une île ». À nous, à vous une dernière dédicace de vers :

*« Oh amis cachés, amis de derrière l'air,
que j'aime la lumière dans votre chanter !
Je ne vous entends pas je vous pense, j'écoute l'air
souffle d'hirondelles et glissement entre les tuiles...
et aussi vous qui êtes un beau rire, une chute dans le vent,
danser sur les feuilles au soleil, jouer et sauter...
ah mémoire qui me trouble l'esprit !
désir de ce temps qui me consume
dans l'espoir de vous retrouver au milieu de tous. »*

Décembre 2009 - janvier 2010

⁽¹⁾ Giovanni Giudici

⁽²⁾ Milanais, donc, né à Gènes, en 1930, d'un père sarde et d'une mère originaire de la région de Parme.

⁽³⁾ D'Attilio Bertolucci (La camera dal letto), Elio Pagliarini (La ragazza Carla) à Mauricio Cucchi (Il disperso)

Véronique

Pittolo, [a/c]

Comme un frac

Comme un frac, Jacques-Henri Michot (éd. Al Dante)

Comment un écrivain, aujourd'hui, peut-il penser et représenter l'Histoire ?
Est-ce une question éthique ou esthétique ?

«L'éthique est l'esthétique de l'avenir » disait Lénine... Comment, dès lors, associer les avancées remarquables de l'histoire (révolutions, moments vertigineux d'émancipation) aux faillites séculaires des systèmes politiques ? Comment regarder en face nos échecs, qu'est-ce qui, enfin, dans l'Histoire, vient encore *me* mobiliser ?

Autant de questions auxquelles Jacques-Henri Michot répond dans ce livre original, étonnant par sa forme et son contenu, véritable OVNI dans le paysage littéraire contemporain. L'auteur pose la question des genres en inventant une forme inédite, hybride, par une extrême liberté de ton, de style, de point de vue, nouant les paradoxes de l'apologie à la diatribe, de l'essai à la confession et de la chronique au commentaire social . La focale de l'écrivain invente une mise en perspective qui se règle en fonction des violences de l'histoire et des bouleversements affectifs personnels. Dans cette écriture novatrice, la question du réel est posée de diverses manières, frontalement et transversalement, directement, puis à travers un filtre. Le filtre, ce sont les œuvres invoquées, les œuvres musicales et littéraires qui ont accompagné l'auteur, tel mouvement d'une sonate de Beethoven, une séquence inoubliable de film, le souvenir de Kafka, celui de «Bertolt Brecht qui permettait un retour sur mon passé militant».

Les heures d'inscription et les moments du jour sont indiqués selon un rythme fluide qui prend le lecteur à témoin, ami, camarade, confident.

Musique et littérature relèvent d'une passion d'amateur éclairé, jamais de l'arrogance du spécialiste, d'un partage à travers plusieurs régimes d'écriture où alternent «l'intime» et «l'extime»: à l'histoire personnelle se mêlent les tumultes de la grande Histoire, mais, précise-t-il, «si je réussissais à réduire la

place dévolue à mes petites affaires... Je préférerais de beaucoup que l'*extime* l'emporte sur l'*intime*». Aux déceptions sentimentales succède la faillite des systèmes démocratiques, et la mélancolie de l'esthète fait corps avec la colère du citoyen qui pointe la violence de notre époque.

Ainsi, l'invasion de Gaza en janvier 2009 est-elle l'occasion d'une comptabilité accablante (mille quatre cent quarante morts palestiniens, treize morts israélien...), même s'il est préférable « de ne pas se contenter d'indiquer le nombre des morts ».

L'arrogance de la société néo-libérale n'est jamais apparue avec tant de clarté. Mais la colère est adoucie, déplacée par le plaisir de faire partager les œuvres aimées, l'usage des citations produisant un effet extraordinairement calmant, de même les confessions intimes en très petits caractères. On peut envisager que l'auteur renoue ici avec les grandes entreprises introspectives qui de Montaigne à Chateaubriand, en passant par Rousseau, pointe les fracas et dysfonctionnements du monde pour en constituer le ferment d'une expression unique et universelle.

De Mozart aux violences policières, un lien est tracé, délicat et d'autant plus ténu qu'il provoque une secousse, un éveil, un regard transversal.

L'écrivain est aussi un homme dont le corps et le cerveau réagissent aux différences thermiques, et il arrive que «les débuts de journée soient difficiles par l'absence de lumière». Peu importe, il s'agit de vivre intensément chaque moment, up and down, low or fast.

Comment retrouver une harmonie perdue dans un monde ravagé par le cynisme et la toute puissance de l'argent, où le capitalisme sauvage dicte sa loi ?

Le salut viendra-t-il de l'amour ? Des œuvres ? De l'amour des œuvres ? Il est certain qu'une fois le livre refermé, la réponse s'inscrit définitivement du côté de la non-sécheresse, de la sensibilité, du cœur.

Isabelle Garron, [a/c]

*Objet : Empr. au lat. scolast.
objectum proprement «ce qui
est placé devant»*

Yves di Manno, **Objets d'Amérique** (José Corti)

Charles Olson, **Les poèmes de Maximus**, traduction d'Auxeméry (La Nerthe)

Les *Objets d'Amérique*, nouvel opus d'Yves di Manno, et *Les poèmes de Maximus* de Charles Olson (1910–1970), traduits par Auxeméry, sont également parus à l'automne 2009. Si rien ne laissait prévoir cette concordance des temps pour les ouvrages de ces deux compagnons réguliers, de route et de traversée, disons seulement que la vie, la passion des autres et tout autant la ténacité d'éditeurs valeureux que sont José Corti et La Nerthe, auront bien fait les choses.

En effet, l'existence apporte parfois sur sa table de travail des épiphanies de grande joie, intérieure et profonde, aussi précaire que souveraine par essence. En voilà une que je souhaitais célébrer avec vous, et annoncer seulement ici. Car impossible de faire le tour des questions et des propositions que creusent ces livres à partir des richesses et lœss du matériau qu'a déposés la poésie américaine sur les rives des écrivains de la vieille Europe. Pourtant, il ne semble pas avoir été question pour les responsables de ces ouvrages de passer sous silence les fruits d'une lecture personnelle des œuvres abordées au profit d'une posture pseudo intellectuelle qui ne mènerait qu'à l'émergence non garantie d'un académisme de plus. Non – le travail conséquent de part et d'autre s'est visiblement constitué par retour nécessaire sur des marques sensibles d'une mise à l'épreuve biographique, d'un procédé d'identification et/ou de balises qui participent sans aucun doute à la force lisible des travaux imprimés.

L'un (Yves di Manno) se tient, après investigations progressives et asynchrones, au seuil second des œuvres qu'il explora dans leur diversité (G. Oppen, W.C. Williams, R. Duncan, Jack Spicer, J. Rothenberg notamment, dont les vers traduits précèdent ou suivent un fragment d'étude choisi) et grâce auxquelles, au fil des années, il posa les jalons d'une réflexion jamais close sur la voie esthétique ouverte par de telles écritures. Un seuil d'humilité (la première page du livre ne s'achève-t-elle point sur le terme « ignorance » ?) qui participerait de l'exercice difficile consistant à réunir des textes critiques écrits à la mesure de la vie, et aujourd'hui à faire (re)découvrir au lecteur de manière synchrone, sans se couler dans une quelconque forme d'anthologie. Son entrée en matière(s) passera d'ailleurs par une série de dix autoportraits

liminaires, fouillant la mémoire d'un être en devenir d'écrire. Un être qui se regarde, lui l'auteur (traducteur) autrefois enfant et d'abord de ces lignes, parvenu jusqu'ici et à décrire enfin par écrit les scènes fondatrices de cet apprentissage de l'altérité. Une remémoration en fait, dont on pourrait se demander si son objet n'est pas plus encore la traduction de la découverte peu aisée d'un lien étranger à sa langue maternelle ; découverte ouvrant à la mesure de l'impact de cette révélation un possible et inédit usage de celle-ci.

L'autre, Auxeméry – s'étant attelé en lutteur antique à la masse des *poèmes de Maximus* depuis qu'il rencontra l'écriture d'Olson, il y a fort longtemps, nous conduit par la traduction – mais aussi à travers l'édification absolument magistrale des commentaires et des deux glossaires placés en fin d'ouvrage – à l'idée de poème, à la forme rêvée que prit soudain ce poème bien réel, aussi radical que sensible, aussi épais que fragile de par son souffle et ses affleurements de grâce. Il évoque dès son introduction (qui débute p. 649 de la somme) la forme de ferveur qui envahit le temps de cette œuvre, son appareillage. Nous acceptons. Nous traversons l'imaginaire travail qui forma l'idée et le geste de cette formidable vision esthétique qui s'inscrit dans la formule de l'auteur : « vers projectif ». Les *Maximus* en sont le lieu. Rimbaud demeure tout à côté. Nous avec, attentifs, à la précision de la démonstration d'Auxeméry que là se passe, se tient, un exemple total bien qu'interrompu de poème (cela irait ensemble) que seule la mort sépare. Théâtralisation identificatoire du projet d'Auxeméry. Il y a les douze chants de la préface, comme il y eut les douze travaux. Douze chants qu'Auxeméry va clore comme l'on achève une cérémonie rituelle, un lieu absolu : « Ayant ainsi brassé la matière du poème ayant invité le lecteur au travail de son propre accomplissement, déclarons à présent achevés les douze chants de cette préface. »

Ainsi, s'il a pris le parti premier de s'effacer derrière son rôle de traducteur et d'exégète, se dégagent les liens, l'énergie, la dimension. Et si l'on va plus loin dans le creusement inverse de la distance fort bellement prise, convoquant alors d'autres images de son travail d'écriture, ce vaste chantier « olsonien » n'en est que plus éclairant pour appréhender une autre lecture de ses propres textes. L'étude restera à réaliser par quelqu'un en considérant la fragile distinction insubmersible depuis le regard porté sur le tremblé du reflet qui se dessine là entre les deux langues, celle d'Olson, celle d'Auxeméry.

Deux ouvrages pour une histoire en archipels qui demande patience de reconstitution, sans imagination ni faux reliefs. L'un donc proposerait un tableau des avancées esthétiques portées par les poètes majeurs du XX^e siècle américain, tous marqués par le travail du matériau de la langue, la nécessité de faire image et de rendre cette forme sans âge que permet l'épreuve objective du monde. L'autre nous délivre la démonstration concrète d'un projet poétique colossal intégrant la pluralité des langues et des postures, la diversité des états et des déplacements de corps, la puissance des mythes, leur écho dans un quotidien, prosodique par définition.

Encore une image peut-être – une image tenace comme celle de la présence d'une femme adossée à la tentative « entravée » d'Yves di Manno d'une narration objective. Le texte traduit de Rachel Blau du Plessis viendrait alors peut-être en signe, en signe de résistance contre les tentatives de recouvrement d'un récit à l'autre, et notamment de celles des présences dites secondaires dont personne ne pourra empêcher le temps profondément inscrit de leur surgissement.

Anne Malaprade, [a/c]

L'Almanach Vassiliou, Petite encyclopédie curieuse, utile et poétique, Argol, 2009, 368 p., 22 euros.

Ouvrage type de la littérature populaire, l'almanach naît avant même l'imprimerie mais doit son énorme succès à son développement. Ce calendrier, qui se regarde plus qu'il ne se lit, s'enrichit au cours du temps de prédictions et de « pronostications », de recettes culinaires, de conseils horticoles, de soins médicaux, de facéties et de récits merveilleux. Au 18^e siècle, il est répandu dans toutes les classes de la société, et adapté pour chaque public. L'autorité religieuse le surveille étroitement car il diffuse une morale dans laquelle se réalise une certaine alliance entre religion et raison, l'idée de Dieu s'approchant de ce qui permet de se consacrer librement aux choses propices à organiser le mieux vivre des hommes. Désormais, grâce à Véronique Vassiliou, les poètes lecteurs et les lecteurs poètes ont leur almanach : sera-t-il lu de près par les représentants de l'institution divine ?

Voilà un calendrier qui nous plonge dans le temps d'une année perpétuellement redéployée sans nous astreindre à l'identification d'un ici-maintenant. Douze mois, donc, pour parcourir un monde tout autant extérieur qu'intérieur, celui, pratique et pragmatique, de Véronique Vassiliou. Accompagnée d'une quarantaine de co-auteurs actifs, elle offre des conseils variés permettant de cultiver notre jardin — ainsi que le proposait déjà Candide. Ce territoire, tout aussi métaphorique que celui du naïf jeune homme ayant perdu ses illusions au terme d'un itinéraire trépidant, est un atelier expérimental qui réinvente avec malice la cuisine de l'écriture. Les travaux variés recréant les jours, le jardinage s'apparente à un art, le sport à une discipline méta-physique, et l'écriture à une recette dont quelques-uns des secrets sont ici généreusement exposés.

Cette petite encyclopédie contemporaine ne vise pas à embrasser le cycle du savoir et la gamme du ressenti : il s'agit plutôt d'embraser nos habitudes, nos gestes, nos soucis, nos pensées classées — calendrier, phénomènes, liste du mois, maximes, pratique magique, travaux, dictionnaire ménager, jeux, publicité, météo, mots et remèdes, ciel, nature, temps, utile... — avec méthode. La ronde des savoir-faire allègres entérine l'éclatement des sciences avec une bonne humeur communicative et informative. L'inventaire raisonné des connaissances utiles prend la forme d'audacieuses propositions qui

peuvent se lire selon des parcours variés. Le temps se goûte, se guette, se cache, et se donne le temps d'éclorre ; il n'est plus déterminé par la litanie des chiffres, qui apparaissent dès lors comme une guirlande combinatoire que l'on est libre, ou pas, d'allumer.

Cette liberté voyageuse conduit à un sacré tout naturel : « La multiplication des rosiers est un pur plaisir, dénué de tout miracle. Écussonnez les rosiers bas sur collet de jeunes églantiers d'un an ou deux, et les rosiers tiges, à hauteur de deux ou trois ramifications supérieures ». Le lecteur, d'ailleurs, est « actif » et lettré : régulièrement, des pages blanches l'invitent à poursuivre l'invention de l'inventaire.

Du dix-septième au dix-neuvième siècle, l'almanach fut le livre des classes les plus humbles qui lisaient peu et n'avaient pas accès à l'écriture. Dans cet opus, l'astrologie et les prophéties ont disparu, de même que la généalogie des maisons régnantes et la chronologie des choses remarquables. Le livre écrit pour tous et lu par tous renaît sous une forme poétique qui interroge l'actualité littéraire par le biais d'une poïésis généralisée.

Ce livre à feuilleter fonctionne comme une petite anthologie (cosmogonie ?) portative de la poésie contemporaine. S'y cachent, en effet, des complices divers (la liste est fournie p. 359) dont les formules et les poèmes sont disséminés parmi des maximes, des pensées ou le courrier des lecteurs. Avec discrétion, ces voix judicieuses placent, çà et là, quelques conseils plus ou moins (dé)calés aux jeunes poètes ayant, on l'espère, la main verte. L'art d'écrire, désormais, inclut le ratage, la biffure et le manque comme ce qui, en creux, détermine l'élan du texte tout en jouissances désaccordées : « Pour écrire, point ne suffit de travailler. Le plaisir et la jubilation en sont les fondements. Travaillez donc par plaisir. Les traces du labeur alourdiront votre propos. Jubilez, oubliez, ne vous efforcez pas. De la souplesse, que diable, de la souplesse !

Et n'ayez aucune crainte de l'échec. Car l'échec peut faire beauté ». Almanach, art poétique et, enfin, modes d'emploi en tous genres, qui concernent aussi bien la nature et le corps que les objets qui, on le sait, contiennent l'infini.

Plaisir du texte, variété des listes, éventail des rubriques : *L'Almanach* s'ouvre à des sens et à des tempi de lecture qui ménagent des pauses, des retours, des ellipses réveillant le lecteur et le conviant à une attention piquée. La mise en pages, les photos, les dessins et les schémas, la graphie concourent à aiguillonner la curiosité de chacun. On voyage dans un espace-temps rétro et cependant actuel. Il n'y a plus d'envers ni d'endroit, plus de linéarité autoritaire, plus de sens interdit : la lecture invente une promenade quotidienne, explorant les phénomènes les plus superficiels, et reconstituant l'accessoire en essentiel. La publicité qui vante, p. 081, le « tourniquet pour pommes chatouillard » parle peut-être bouche et torture, et ce billet de spectacle offert à prix de faveur emploie une langue délicieusement dérangée pour laquelle « ce Bon sera déclaré nul s'il est vendu », ... ou l'histoire d'une

gratuité qui n'existe pas... Écrire, lire, compter/contenir, conseiller, écouter, observer, pointer, suggérer : la métaphysique du quotidien enseigne ainsi que « c'est un grand bonheur que de ne pas être vaincu par le bonheur ».

Grand bonheur aussi que de retrouver dans ce microcosme poétique quelque chose de l'enfance et de ses papiers collés, accumulés, envolés-détournés, papiers qui ne connaissent pas les distinctions entre littérature savante et populaire, sérieuse et enjouée, transgressées gaiement par *L'Almanach Vassiliou*. Il faut savoir lire-écrire entre les lignes, autrement dit entre et par-delà les frontières fonctionnelles et textuelles : « La frontière divise. Elle oppose des fronts. Elle les délimite. Arbitrairement. D'un côté, je suis ici, de l'autre, je suis là. Ici et là sont côté à côté et séparés. Ici, c'est une langue. Là, c'est une autre langue. La langue est parfois la même, de part et d'autre de la frontière ».

Jean-Pierre Balpe, [a/c]

Facebook



Certains lecteurs ont pu suivre, sur *Facebook* notamment, les péripéties du groupe « Action poétique » devenu « Amis lecteurs d'Action poétique » puis « lecteurs d'Action poétique » puis en évolution aléatoire... Ces péripéties traduisant des positions idéologiques sur *Facebook* et aussi quelques incompréhensions, il me semble intéressant d'expliquer un peu ce qu'est *Facebook* et pourquoi ce réseau offre, à mon sens, quelque intérêt.

Facebook est un réseau qui comporte actuellement plus de cent millions d'inscrits, c'est-à-dire qui peuvent échanger des données de divers types en temps réel et de n'importe quel point du monde. C'est donc d'abord un très vaste forum, une place publique, une assemblée où chacun peut s'exprimer et lancer une remarque, un thème, une réflexion, etc. libre au lecteur de réagir, et d'ouvrir ainsi une discussion, ou non. Bien entendu, comme dans une assemblée publique, ce qui est dit, peut plaire au lecteur — ou lui déplaire. Il peut alors ignorer ce texte ou, au contraire le prolonger : commenter, approuver, critiquer, etc. Comme dans le débat public il doit donc accepter que des idées contraires au siennes puissent être exprimées ; ce qui ne signifie pas dire qu'il les fasse siennes.

Ce réseau étant un espace immense et tout — ou presque — pouvant y être dit, le débat serait difficile si n'avaient pas été prévues des groupes plus restreints. Ces groupes sont, pour l'essentiel constitués de deux sous-ensembles, les « amis » et les « groupes ». Les amis représentent quelque chose comme un espace privé, un individu X... peut demander à ses amis de le rejoindre en tant qu'ami sur *Facebook*, ce qui permet des échanges très rapides, quasi instantanés et permanent si on le souhaite... mais un individu Y peut également demander à faire partie des amis de X. Dans les deux cas, aussi bien X que Y sont libres de refuser. L'espace des « amis » est donc bien celui que l'on se constitue volontairement. Il est alors possible, comme dans

l'espace général d'y mener des débats, des discussions, etc.

Les « groupes » sont des sous-ensemble constitués autour d'une thématique. Ainsi le groupe « Art et iphone » est constitué autour de personnes désireuses de partager leurs créations de fonds d'écran pour iphone ; le groupe « cabaret vert » autour des fans du festival rock du *Cabaret vert* qui a lieu à Charleville-Mézières. L'inscription dans ces groupes peut-être sollicitées, mais elle peut aussi être volontaire : X s'inscrit parce que la thématique proposée l'intéresse ; de plus ils peuvent être ouverts à tout un chacun ou « fermés » si leur créateur en décide ainsi. Les groupes sont ainsi des mines de renseignements en temps réel : si X est un amateur de foot, il lui suffit de taper « foot » dans le moteur de recherche des groupes pour en trouver plusieurs centaines et, éventuellement, s'inscrire à celui ou ceux qui l'intéresse. Ces groupes peuvent ainsi diffuser leurs informations, l'annonce de leurs événements, créer un forum de débats ouvert à un public beaucoup plus large que celui qu'ils touchent habituellement et il faut être « internetophobe » pour ne pas voir qu'il y a là, à la fois, un excellent instrument de communication et une mine de renseignements de toutes sortes.

Si, par exemple, X consulte les groupes centrée sur « poésie », « poesia » ou — encore mieux — sur « poetry », il trouve des centaines de « groupes » depuis « slam et poésie moderne » jusqu'au groupe du magazine américain *Fulcrum*, en passant par « ipometry TV » ou « poesia sonora ». La plupart de ces groupes contenant des documents depuis des adresses de site, jusqu'à des adresses de contacts des membres du groupe, en passant par des photos, des textes et des vidéos, on imagine bien comment ils deviennent d'immenses *hubs* ou, pourvu que l'on sache se servir intelligemment des outils mis à disposition sur Internet, il est facile de faire de très nombreuses découvertes.

Bien sûr, il y a aussi un peu de temps perdu mais, finalement beaucoup moins que si l'on fait une recherche plus conventionnelle à travers les revues et les bibliothèques car les résultats sont instantanés et il n'est pas nécessaire de s'attarder sur les données, ou les pages, qui semblent peu intéressantes à celui qui est en recherche. Bien sûr il y a aussi des risques : mettre à disposition de chacun des informations très personnelles mais qui aurait l'idée saugrenue d'afficher sur les murs d'une ville son journal intime ? À moins que cette démarche ne soit celle d'une volonté artistique, par exemple.

Un autre site : DEGG (www.dégg.com) est aussi une immense base d'information entre usagers. J'en parlerai une autre fois.

Ceci dit, pour ceux qui sont devenus allergiques à Facebook et autres réseaux ouverts, existe le site Seppikoo (www.seppiko.com) qui leur permet d'adopter une attitude d'opposition radicale cat tout, sur Internet est Yin et Yang.

Éric Houser, [a/c]

a-chronique

Deux livres sur l'amour paraissent presque en même temps. Un gros (*L'amour Lacan*, de Jean Allouch, 495 pages, Epel), et un petit (*Eloge de l'amour*, d'Alain Badiou avec Nicolas Truong, 90 pages, Flammarion). Je les mentionne juste en passant, car je n'ai pas eu le temps de les lire complètement tous les deux. Ils sont évidemment très différents, peut-être, notamment, de la différence thématisée par Leo Strauss avec sa célèbre distinction entre *scholars* et *thinkers*. Sans que l'on puisse à Jean Allouch ni à Alain Badiou assigner une place nette dans l'une ou l'autre de ces deux cases (qui ne sont sans doute pas aussi bêtement étanches que ce que leur nom donnerait à croire). De Badiou je retiens notamment un passage sur le thème du rival, de l'ennemi, dans le chapitre *Amour et politique* : «*La jalousie est un parasite artificiel de l'amour et n'entre aucunement dans sa définition*» ; «*C'est l'égoïsme qui est l'ennemi de l'amour, non le rival. On pourrait dire : l'ennemi principal de mon amour, celui que je dois vaincre, ce n'est pas l'autre, c'est moi.*»

Les amoureux de Badiou trouveront matière à controverse en page 311 du livre d'Allouch, au chapitre *L'amour au temps du non-rapport sexuel* : une critique de l'usage que fait Badiou d'un énoncé semble-t-il assez isolé de Lacan, selon lequel «*l'amour vient suppléer au manque de rapport sexuel*».

Quant à citer Allouch, c'est difficile avant d'avoir tout lu, mais en supposant que le prologue a été écrit en dernier (ce qui est plausible), et que donc il ramasse en quelque sorte le propos de ce séminaire, je recopie ce passage que je trouve très beau : «*On appellera «amour Lacan» cette figure de l'amour où le caractère limité de l'expérience amoureuse s'est manifesté. Aimer ainsi vaut comme une figure inédite de l'amour. Elle mérite un nom. S'il n'y a nul au-delà de cet amour-là (l'analyse n'en est pas un), il y a, en revanche, un nouvel amour, celui qui saurait jouer pleinement le jeu de sa propre limite. Un mot, fort simple, pourrait approcher la teneur de ce jeu : aimer, c'est laisser l'autre être seul. Effectivement seul et cependant aimé. Un tel amour n'unifie pas, ne fabrique pas du «un», n'en déplaît aux mânes d'Aristophane ; il ne permet pas davantage d'être à deux». Qu'advient-il donc à l'aimé ? Il est aimé, mais pas pour autant d'un amour qui porterait atteinte à sa non moins précieuse solitude. Aimé, il pourra s'éprouver non aimé. Non aimé, il pourra s'éprouver aimé. Ce qui se laisse abrégé ainsi : il aura obtenu l'amour que l'on n'obtient pas.»*

Nulle part quelque

Les lecteurs des précédents livres d'Eric Suchère (en dernier lieu, *Résumé antérieur*, Le Mot et le Reste, 2008) éprouveront peut-être le même étonnement et le même plaisir que les miens devant le *retour au récit* dont *Nulle part quelque* (Argol, 2009), dès les premières lignes, témoigne. Le récit, Eric Suchère n'en a jamais été très loin. Mais disons qu'ici, il se fait plus explicite.

C'est un beau livre. La beauté, quel que soit le medium, n'est pas de l'ordre de la maîtrise. Elle est *réservée* : je n'entends pas par là qu'elle soit réservée à, mais qu'elle se réserve, et cela se traduit concrètement dans l'écriture. C'est une logique antinomique de la maîtrise ; celle-ci n'admet ni zone échappant à sa décision, ni territoire vierge. La réserve d'Eric Suchère, c'est le blanc mesuré entre les paragraphes. C'est aussi le traitement syntaxique, plus souple dans ce livre que dans les précédents. Eric Suchère est ici moins méfiant à l'égard de la phrase ; je ne dirais pas qu'il s'y résigne, mais qu'il l'accepte. C'est encore, si l'on ne craint pas l'analogie, le caractère réservé du texte, comme on dit d'une personne qu'elle n'est pas *timide*, mais *réservée*. Ensuite, bien sûr il n'y a pas La beauté, mais des genres différents de beauté. Par exemple, une beauté d'éclat *versus* une beauté de composition. La beauté de *Nulle part quelque* est une beauté de composition. Se souvenir, à ce propos, qu'Eric Suchère est un grand amateur de musique, en particulier de musique contemporaine.

Revenons au récit. « *La fin de toutes les narrations et anecdotes, un sans mémoire préétabli, l'imprévisible comme direction, un hors règle ou bien notion* », écrit E.S. (page 13). Oui, mais la sortie du récit s'effectue par le récit : une narration discontinue, trouée, abstraite. Ce en quoi, du reste, Eric Suchère s'inscrit à mon avis dans la tradition du Nouveau Roman bien plus que dans l'expérimental « post-poétique ». Je ne pense pas qu'il démentirait cette affirmation. Le récit est caractérisé par l'effacement du sujet de l'énonciation. C'est bien le cas ici. Par ailleurs, les énoncés sont coupés de la situation d'énonciation, autrement dit ce sont des plans non embrayés ne comportant donc aucun indice permettant de repérer celle-ci. Indice d'*epos*, en revanche, dans un sens atténué (pas l'épopée, mais la narration). Ce qui me paraît particulièrement intéressant, c'est qu'Eric Suchère traite le récit comme une matière à *époutir* (j'ai trouvé ce mot pas loin d'*epos*, il donne époutiage ou époutissage), c'est à savoir une matière qu'il (en bon moderne, ou héritier des modernes) traite comme une étoffe qu'il faut débarrasser de ses impuretés (définition d'époutir), cf. la citation ci-dessus (« *La fin de toutes...* »).

Il y aurait encore bien d'autres choses à dire de ce livre, tant il se révèle riche à la lecture. Notamment, la scansion temporelle / formelle du récit qui figure, de manière très subtile, dans la division du texte en moments signalés par une indication horaire précise : de 00.00.00 à 02.00.04. Il s'est (se sera) donc écoulé un tout petit plus de deux heures d'horloge du début à la fin de cette histoire (de rupture) sans histoire. « *Suspension astronomique du temps où les*

temps se confondent », oui ! car au fond quel temps ? De l'énoncé (c'est évident) ? De l'énonciation (c'est peu probable, et *les traces sont effacées*) ? De la lecture (c'est bien possible) ? Laissons-nous gagner par cette délicieuse confusion.

Chambres avec vues : deux suites

Toujours chez Argol, deux fois dix-huit textes. 2 villes, 2 hôtels, 36 chambres : *Palerme / Fonction Silence* (Jean-Jacques Viton) ; *Gênes / Fonction Basilic* (Liliane Giraudon), avec des photographies de Bernard Plossu (*Palerme et Gênes*, 2004). L'ensemble est sous-titré *Fictions et photographies*. J'ai eu l'impression en lisant ce livre qu'il s'agissait moins d'un rapport d'illustration (que ce soit l'image qui illustre le texte ou plutôt l'inverse dans le cas présent, puisque le texte vient après l'image, cinq ans après) que d'un rapport de contenant (image) à contenu (texte). Pas le contenu de forme/contenu, mais vraiment le contenu d'un contenant : l'image est un seau, par exemple, et le texte (fiction), c'est l'eau que l'on verse dans le seau. Ce qui donne cet effet, je trouve, d'ajustement. Et ce qui produit un contentement particulier de lecture.

Je laisse au lecteur le plaisir de découvrir ces deux suites, la suite *sud* (Palerme) et la suite *nord* (Gênes), différemment accentuées mais secrètement unies. Pour ma part, j'ai trouvé ce diptyque très réussi : une certaine alternance des plans, et une certaine rencontre dans les plans, « qui contiennent en quelque sorte en eux une musique silencieuse, et tombent même sans chant de façon agréable » (Leibniz, *von der Weisheit*).

Jérôme Duwa, [a/c]

Mourir quand il n'est plus temps⁽¹⁾

Benjamin Péret et les Amériques, Association des amis de Benjamin Péret ; *Véronique Pittolo, La Révolution dans la poche*, Al Dante ; *Vladimir Maïakovski, De Ça*, précédé de *L'Adresse à Vladimir* par Henri Deluy, Inventaire /Invention ; *Liliane Giraudon, Biogres*, Ritournelles /Malagar.

J'aurais bien voulu être là ce 21 janvier et la voir tranchée, tout en prononçant d'une voix claironnante :

*Pue pue pue
Qu'est-ce qui pue
C'est Louis XVI l'œuf mal couvé
Et sa tête tombe dans le panier*⁽²⁾

J'aurais bien voulu écrire cette chronique accroché aux grilles du Palais d'hiver et saccager, comme dans un film d'Eisenstein, les vieilles bouteilles de vin du Tsar de toutes les Russies. J'aurais bien voulu au moins participer à un comité de 68 pour croire, sans faire semblant, à l'idée d'égalité. Après trois échecs de cette importance, il fallait se rendre à l'évidence : la « révolution » ne serait pour l'heure qu'un mot à utiliser avec précaution pour l'usage exclusif de certains « êtres de très grandes proportions » (A. Breton, *Ode à Charles Fourier*) et qu'il faudrait prononcer en insistant sur les trois premières lettres, tant la suite se développe aventureusement jusqu'à preuve du contraire... Mais ce mot, on ne peut pas quand même l'extraire des têtes, l'oublier tout à fait : il est disponible sous la poussière, bien que souillé comme la clé des vieux contes de fée.

Aujourd'hui, ce n'est plus exactement la question « Que faire ? » qui s'impose, mais « qu'en faire de ce mot terriblement encombrant ? ».
Pour Véronique Pittolo, il y a un dilemme :

Ou vous êtes historien et soumis à quelques contraintes, aller en bibliothèque, chercher des causes, analyser des effets ; ou vous êtes poète et vous inventez.

*Vous inventez Saint-Just dans un discours ténébreux,
Marat, vous le voyez nager dans les roses, sa figure jaune,
la figure de l'Ami du Peuple, comme un lézard, porté par la multitude. (p.30)*

Mais pour inventer par les temps actuels, il faut sortir victorieux de l'ordalie du cynisme, parce que le cynisme est la signature la plus sûre de notre époque. Véronique Pittolo joue parfaitement le jeu en commençant par faire de la révolution un produit comme un autre, en s'en emparant de ce point de vue mercantile qui envahit tout et en utilisant ce langage commercial qui a drapé de fausse innocence jusqu'au verbe « profiter ». « Ça va marcher ! », tel est le titre du premier chapitre de *La révolution dans la poche*. C'est bien vrai que ce mot peut encore servir, puisqu'il est devenu *spectaculaire*. Poussons même la logique commerciale à son comble en l'écrasant sous le talon de l'humour noir :

*Que les têtes soient embaumées dans des paniers, exposées une minute,
des collectionneurs pourront les acquérir pour leur entrée
ou leur maison de campagne. (p.11)*

Mais on aurait tort de lire Véronique Pittolo sous le seul éclairage de l'humour, antidote indispensable contre le sentiment dépressif généralisé ; la vertu poétique de ce texte réside tout autant dans son parti pris interrogatif. Exemples : « La banque mondiale a fait faillite, qu'allez-vous faire ? ». L'ultime chapitre intitulé catégoriquement *L'homme sans désir* soulève cette question : « Le bonheur selon Jean-Jacques est-il souhaitable ? » Et quelques pages plus tôt : « Aujourd'hui que ferait Maximilien ? »

Je peux me tromper, mais je crois savoir que le large sourire de Benjamin Péret, durant cet automne, sur l'affiche de l'exposition que lui consacrait *La Maison de l'Amérique latine* boulevard Saint Germain n'était pas étranger à ces questions embarrassantes.

Continuons, à la suite de Véronique Pittolo, d'activer le réanimateur sous l'œil de Péret disparu il y a un demi-siècle avec cette conviction que le poète est révolutionnaire par sa poésie, mais que sa poésie ne doit en aucun cas se plier à quelque dogme que ce soit et que ceux qui considèrent le surréalisme comme un dogme veuillent bien passer leur chemin.

Je ne sais pas ce que Péret a pu penser de Maïakovski, s'il l'a vraiment lu, mais il est probable qu'il voyait surtout en lui le poète quasi officiel de l'union soviétique stalinienne, quoique le suicide de 1930 ait pu faire naître quelques doutes.

Péret n'a pas écrit de poème sur le meurtre de Trotski, Maïakovski a quant à

lui salué la mort de Lénine, mais ce poème est très loin de ce *De ça* écrit en 1923 où il se projette dans la peau d'un ours, où une hache lui ouvre le front libérant de puissantes coulées de rêves, où Moscou est redessiné en île des morts à la manière de Böcklin et où être là veut dire :

Je suis debout près du mur,

moi, mais pas moi.

De ce poète futuriste « oursifié », il sera décidément difficile de faire un poète simplement engagé qui mériterait, comme d'autres en leur temps, d'être tenu pour un simple agent de publicité (voir, pour mémoire, *Le Déshonneur des poètes* de Benjamin Péret). Et d'ailleurs, Maïakovski nous a prévenu : « Je ne vous donnerai pas le plaisir, moi,/ de me voir moi-même/ désamorcer ma charge. » (p.85)

Alors pour répondre à Henri Deluy qui soulève en ouverture à sa traduction la question de savoir comment lire aujourd'hui Maïakovski, je dirai volontiers : le lire avec sa haine du quotidien, avec sa vie coupée en deux, le lire en avant et non en arrière, le lire furibond et sur le fil, comme l'un de ces perpétuels « expulsés de tout l'aujourd'hui ».

Colossal,

ridiculisé,

collé au sol,

frappé,

sur les boulevards, je braille

par-dessus

les casques et la soldatesque :

-Sous le drapeau rouge !

-En avant !

Pour la vraie vie !

(p.74)

On ne brandira pas le drapeau rouge pour traverser les trois vies que Liliane Giraudon modèle en ajoutant toujours un peu plus de faits, d'événements, de souvenirs jusqu'à composer une figure ressemblante qu'on accompagne de la naissance au tombeau. Mais ces trois tombeaux ne s'ouvrent pas comme celui de Lazare en se bouchant le nez !

Pour évacuer d'emblée toute velléité larmoyante, commençons par leurs fins à ces trois grands M qui n'ont superficiellement en commun que d'avoir été bordelais : Montaigne, Montesquieu, Mauriac.

Sur quelles impressions abandonnons-nous ces parcours biographiques où les noms propres des trois protagonistes surgissent en gras sur la page et reviennent comme une invocation ou un point fixe sur lequel une réminiscence s'accroche et rebondit ? « La voix de **Montaigne** » ; « Diderot suivant seul le convoi funèbre de **Montesquieu** (« quand nous étions jeunes, nous

allions quelquefois au bordel, Montesquieu, Buffon, le président de Brosses et moi "... ; « **Mauriac** meurt. " Si jamais je survivais, je sais bien que ce ne serait pas moi, puisque, même de mon vivant, je ne suis pas cet homme que les autres imaginent et je ne sais pas moi-même qui je suis ". »

Montaigne mort d'un œdème à la gorge qui le privait de la parole paraît pour finir recouvrer sa voix, Montesquieu qui appréciait tant, comme Montaigne du reste, la compagnie des belles putains vénitiennes semble reparti pour le bordel et Mauriac n'en finit pas d'être un autre que lui. Ils sont toujours en mouvement et Liliane Giraudon se plaît à les citer, à s'y reconnaître (Montaigne haïssant les jeux poétiques du type « oulipommades »), à les scruter (« Le sexe de Montaigne »), à les admirer (« Montesquieu et l'inquisition » ; Mauriac soutenant les républicains lors de la guerre d'Espagne et signant une pétition en faveur du POUM), à les confronter à leur glossateur (« Montesquieu et Althusser »), à les actualiser (« Montaigne installateur »), à les rapprocher (« Mauriac comme Montesquieu, écrivant sur ses genoux »).

Finalement, ce grand démembrement de trois grands écrivains justifie peut-être le titre de ce livre : dans *Biogres*, c'est le lecteur qui fait l'ogre et se délecte copieusement de ces chairs encore si fraîches ; si bien qu'il est plus sage de se ranger à la leçon du proverbe de Péret et Éluard qui m'a servi pour intituler cette chronique : pour ces trois-là, il est vraiment trop tard pour mourir, alors autant les tenir bien vivants.

⁽¹⁾ Benjamin Péret, Paul Éluard, *152 proverbes mis au goût du jour*

⁽²⁾ Benjamin Péret, *Je ne mange pas de ce pain là*, préface de Gérard Roche et *Enquête* d'Héribert Becker, éd. Syllepse, 2010

Yves Boudier, [a/c]

Revue & Revues

La pensée de midi. (n° 28, mai 2009, Actes Sud) Revue littéraire et de débat d'idées. 142, la Canebière. 13001 Marseille.

« *Les chants d'Orphée. Musique & Poésie* ». En hommage discret à Bruno Etienne récemment disparu, Thierry Fabre introduit cette livraison sur le thème du « *vouloir être-ensemble* », tant sur le plan des contradictions politiques d'aujourd'hui que sur celui d'une « *fraternité inspirée par la musique et le chant, mise en mots par la poésie qui n'est pas une incantation illusoire* ». Ainsi, comment remonter les temps, depuis Sappho de Mytilène jusqu'à Christophe Tarkos, en passant par les joutes oratoires médiévales, les cantillations ecclésiastiques ou coraniques, les chants alévi ou arabo-andalou, le récitatif baroque, la lyrique courtoise, la tarentelle... le rap ou le texte slamé ? Une vingtaine de contributions analytiques de ces différentes formes incantatoires et textuelles suivent le texte liminaire de Catherine Peillon, précis et documenté. Un Cd de 22 morceaux accompagne ce travail historique original. Une pierre importante dans l'édifice à reconstruire d'une méditerranée des cultures.

Inuits dans la jungle. (n° 2, octobre 2009) Deux adresses : *Le Castor Astral*, 52 rue des Grilles, 93500 Pantin (). *In'Hui*, 80, rue d'Hautpoul. 75019 Paris.

Pour éviter que le Rhin ne soit une frontière, que les poètes français et allemands ne se tournent le dos, n'oublient qu'ils sont voisins, la revue nous propose un très bel ensemble de treize poètes de langue allemande. Au-delà des bourreaux et de la clairvoyance d'Adorno, de la séparation murée, ces poètes prennent à bras-le-corps des préoccupations que nous avons tous en partage : aimer, vivre et mourir... De Volker Braun à Nico Helminger, en passant par Uljana Wolf, Lioba Happel, Ulrike Draesner, Michael Speier ou Hans Thill, les traductions d'Alain Lance, Gabrielle Wennemer, Patrick Beurard-Valdoye, Jean Portante et Michèle Métail nous permettent de découvrir des écritures polymorphes dont la puissance tient pour l'essentiel dans la distance et l'ironie critique. Et dans ce numéro deux, d'autres traductions encore : Juan Gelman, *Chiens célèbres vents* (1963), («... une écriture d'une douceur extrême fauflée dans le fracas du monde », selon J. Portante). Puis une (re)traduction par Jacques Darras de deux grands poèmes « beat » : Allen Ginsberg (*Howl*) et Lawrence Ferlinghetti (*Palinodie tardive pour Dylan Thomas*). Ça « décoiffe » toujours autant ! Enfin un dossier, *La Belgique et l'Europe* (Sojcher/Barnard/Darras), et *Un (le ?) Premier Manifeste pour une Poésie Action Numérique*, de Philippe Boisnard. Pour clore avec le *Cahier de Création* où j'ai eu le grand plaisir de lire quelques textes « errants » de Jean-Paul Bota.

Europe. (n° 966, octobre 2009) (n° 967-968, novembre-décembre 2009) 4, rue Marie-Rose. 75014 Paris.

Pour couvrir tout l'automne et l'entrée dans l'hiver, ces deux numéros consacrés l'un à Rimbaud, l'autre à Boris Vian, mais dans lesquels on lira avec grand intérêt les dossiers parallèles dédiés à Pierre Gamarra récemment disparu, et à Yannis Ritsos, entourés des poètes déportés à Makronissos sous la dictature dite « de la Troisième Civilisation hellénique » du général Metaxas dès 1936, puis en 1946-47, lors de l'atroce guerre civile qui suivit le conflit mondial. Treize poètes majeurs, dont Livaditis, Patrikios, Karoussos, Kouloufakos, Alexandrou ou Fourtounis : « *Courage / la vie se trouve aussi sous la peau d'un peuple, / enroule un gros cordage autour de ta main / et serre le poing jusqu'à ce qu'il saigne. / Cette mort-là vaut dix vies.* » Quant aux pages du dossier Rimbaud, leur qualité est de proposer des analyses et des commentaires dont les contradictions et les avis opposés rendent la lecture attrayante. De plus, le fameux texte de Tristan Tzara, *Unité de Rimbaud*, à travers lequel il distinguait « *tension poétique* » et « *habileté du versificateur* », au moment où la thèse non moins fameuse d'Henry de Bouillane de Lacoste redessina le paysage de la critique rimbaldienne, méritait d'être replacé sous nos yeux... et Volker Braun d'ajouter, non sans ironie : « *Les petits-bourgeois que Rimbaud détestait se vengent à leur manière : son portrait sur les boîtes de confiseries* », avant de commenter l'œuvre au prisme critique du contexte littéraire et politique de la République Démocratique Allemande des années quatre-vingt. Lectures qui conduisent au superbe poème, *Le joueur de dés*, que Mahmoud Darwich écrit peu de temps avant sa mort, publié et traduit par Jalel El Gharbi en juillet 2008 : « *J'aurais pu, si j'abusais du rêve, / Perdre la mémoire / Par chance, je dors seul* ».

If. (n° 33, septembre 2009) 32, rue Estelle. 13006 Marseille. tel/fax : 04.91.80.39.18.

Je suis toujours très heureux d'ouvrir cette revue car elle situe notre époque à travers des modalités d'expression contemporaines qui n'ont pas rompu avec l'histoire de nos pratiques poétiques et qui, lorsqu'elles s'inclinent du côté de la performance, au sens le plus large, le font avec lucidité et distance critique, sans toutefois exclure l'inattendu. Ainsi, après le vif intérêt que présente la lecture des poèmes de Velemir Khlebnikov (*vous qu'allez-vous faire*, 1922) et d'Olivia Rosenthal (*Le vertige*), s'offrent à notre curiosité en fin de numéro, deux séquences, différentes dans la facture mais jouant toutes deux de l'ironie, l'une de Valérie Mréjen (*French Courvoisier, scenario*), dispositif théâtral, et l'autre de Thomas Mailaender (*Gone Fishing*), suite de lettres et photos, dans une forme proche du mail-art. Deux manières de réfléchir sur les affres du temps, ses démissions, ses fascinations, le désabusement quant au politique, la déshérence amoureuse, la séduction du suicide. On peut lire là un assaut de dérisoire certes, mais un incontestable travail critique préside à ces propositions qui, mine de rien, pèsent le poids d'un poème achevé. Par ailleurs, Cyrille Martinez (*En ces temps reculés était un pays nommé Algérie*), Stéphane Bouquet (*Translating Paul Blackburn*), et Gwenaëlle Stubbe (*Interruption Bécasse*), qui suscite toutefois mes réserves sous cette seule forme écrite.

Cahiers critiques de philosophie. (n° 8, été 2009.) Université Paris 8. Département de Philosophie. 2, rue de la Liberté, 93526 Saint-Denis cedex 02. Hermann Editeurs. 6, rue de la Sorbonne. 75005 Paris.

Quelle entrée trouver pour lier cette revue, largement consacré à l'héritage de François Châtelet, avec nos interrogations poétiques ? Finalement aucune et pourtant, que le philosophe évoque Hérodote, Thucydide, Platon, Aristote, Kant, Hegel, Nietzsche, Marx, Deleuze ou Cocteau (« *Il faut savoir jusqu'où on peut aller trop loin...* »), la question de l'audace de la pensée, celle de la saisie par l'écriture de ce qui fait ou fera mémoire, celle du risque pris de philosopher au-delà de l'histoire dans un souci de création artistique et/ou poétique, nous touchent à chaque instant. Autant de réflexions nourries par l'ampleur et la puissance d'une pensée dont la liberté se mesure à l'exigence de sa culture et dont l'humour n'est jamais exclu. Pour preuve, les images émouvantes que le Dvd offre propose. Un philosophe en acte, en scène, dans l'essoufflement généreux de sa parole et l'enthousiasme de ses propres étonnements. Une leçon de philosophie oui, mais de pensée, d'humanité et assurément de poésie. Des souvenirs personnels émouvants.

Résonance générale. (n° 3, automne 2009) Cahiers pour la poétique. Serge Martin, 35 chemin de l'Arc. 14000 Caen. Abonnement : L'Atelier du Grand Tétrás. Au-dessus du Village. 25210 Mont de Laval.

Chaque année une livraison pour continuer et approfondir une voie critique originale qui, sans prétention ou volonté d'affirmer des positions intangibles, s'attaque au « parti intellectuel des communicants » qui « *met tous ses membres dans la parade des formes et des firmes, des marques et des remorques* ». Résonance générale donc, l'ombre de Péguy : une défense du poème, défini comme « *le langage habité par un corps et un corps habité par le langage à hauteur de la moindre petite relation.* » Exemples : *La poétique portative pour des poèmes relations*, glossaire instruit par Serge Martin en conversation avec James Sacré et son œuvre. Et lire les extraits de *Cinéma parlé* de Jacques Sicard (cf. Diérese 46), *Va le silence* de Guy Perrocheau, *Le corps seul de la pluie* de Serge Ritman, ou Philippe Païni, *Avec Ghérasim Luca, pour une érotisation généralisée du langage.* S'abonner.

La revue des revues. (n° 42, 2009) Revue semestrielle publiée par l'Association Ent'revues, avec la collaboration de l'Imec. 174, rue de Rivoli. 75001 Paris.

Deux étonnements merveilleux pour ce 42. Dans un article documenté et précis sur deux revues réputées, *Commerce* et *La NRF*, abordées dans leurs relations complexes des années 1924 à 1932, on découvrira un étonnant projet de Paul Valéry et de son ami Larbaud : « *J'aurais aimé que nous fondassions une revue où il n'y aurait pas eu à écrire. Vous sentez quel avantage ! Lecteur, auteur, tout le monde content.* » En effet. Et, sous le regard analytique de David Lespiau, on suivra le parcours reconstruit d'une improbable revue qui connut (à ce jour) cinq livraisons, *L'irrégulomadaire*, née à la fin de l'été

1990 et dont on repéra le numéro 5 au printemps 2000, dernier de la série, un arrêt « provisoirement définitif ». Vous souvenez-vous de Charles Bercy La-Défense, alias Jean-Charles Depaule, de Suzanna Shannon, de Jérôme Saint-Loubert Bié ? De la présence insistante de la ville du Caire, du sous-sol du Bhv, des « baggages », des plages, des infinitifs du quotidien, autant de mises à plat « du penser, de l'écrire et du vivre ». Photos, montages, pliages, espaces où passent quelques figures tutélaires, Thomas Bernhard, Davis Antin, Georges Perec. Quand on sait la fascination de Jean-Charles Depaule pour le Facteur Cheval...

CCP. (n° 18, octobre 2009) Cahier Critique de Poésie 2006 / 2. cipM, Centre de la Vieille Charité, 2, rue de la charité. 13236 Marseille cedex 02.

« *Que se passe-t-il dans une phrase de Bernard Collin ? Comment en discerner les multiples déflagrations ?* » Question posée par Claude Royet-Journoud au cœur du dossier qui lui est consacré, reprise par Danielle Mémoire, Jean Pietri ou Dominique Fourcade. Question qui traverse les textes de Lola Créis, de David Lespiau et de Bernard Chambaz. Dans le long entretien avec Jérôme Mauche, Bernard Collin avance : « ... *comme je ne peux pas séparer la vie écrite de la vie ordinaire, toute la vie écrite n'est pas bonne, ce n'est pas parce que je marche longuement chaque jour que je dois faire marcher les autres. Je fais des lignes, je fais des phrases, je prétends que je ne fais que des phrases ou des lignes.* » Puis des photos, des lettres & documents. Conséquence : lire *Avalois*, (Chandaigne, 2008.), ou choisir un introuvable dans la biblio proposée par E. Ponsard.

Passage d'encres. (n° 36-37, octobre 2009) 16, rue de Paris. 93230 Romainville.

... *Pourquoi le français.* Non pas une interrogation, mais une suite de constats, de prises de parti, de contradictions, dans l'usage et l'amour de cette langue, la nôtre, hexagonale et apatride, respectée ou inquiétée de l'intérieur, questionnée de l'extérieur, incapable de se laisser saisir dans la fiction d'une identité... française ! A la suite d'un ensemble de créations, un dossier donc, assortis de points de vue francophones, européens, américains ou africains. Où l'on rencontrera Jordi Bonells, David Cheramie (*Louisiane, E.-U.*), Jacques David et Harmony Gonçalves à propos des écritures Sms/Texto, Pierre Drogi, Bruno Grégoire, Philippe Jaton (*Suisse*), Piet Lincken (*Belgique*), Philippe Loubière, Hubert Lucot, Denise Mützenberg (*Suisse*), Jacqueline Persini-Panorias, Béatrice Poulain, Daniel Pozner, Andoche Praudel, Patrice Queneau, Raharimanana, Catherine Ribes-de Palma (*E.-U.*), Christophe Spielberg, Christophe Stolorowicki, O.Suelen (*Gabon, France*), Amina Sy, Bernard Schürch (*Suisse*), Christiane Tricoit, Jean-Marie Vodoz (*Suisse*). Un dossier cajuns : « *Su'l bord de la vie farouche* », par Dominique Sutter. Des québécois, avec Fulvio Caccia, directeur de l'Observatoire de la Diversité Culturelle. L'artiste invité est Frank Eißner, avec une gravure sur bois d'après un vers du *Bateau ivre* traduit par Celan. Grand format, grand plaisir, un numéro d'archive.

Balises. (n° 13-14) Cahiers de Poétique des Archives & Musée de la Littérature 2009. Bibliothèque royale de Belgique. Boulevard de l'Empereur, 4. B-1000 Bruxelles.

Reprendre chez Jacques Lacan ce propos implacable : « *L'écriture est une accommodation des restes* », pour retrouver la motivation profonde qui anima les intervenants de ce cycle impressionnant, *Dire le Mal*, décliné à travers quatre numéros de la revue. Je ne reviendrai pas sur les textes qui composent ce travail (voir AP. n° 188), mais sur deux contributions « hors textes » : les photos d'Emilio Araújo (des noirs et blancs terreux d'objets du quotidien, tasses, assiettes, casseroles...) et les dessins de Sarah Kaliski, *Vivre ? A bout de souffle... Bonjour Max Jacob*. C'est fascinant d'émotion, de tendresse, de violence. Quarante pages inoubliables. Vertus du tracé, de l'exigence du cadre qui cerne la douleur comme le texte parfois ne le sait ni le peut.

Diérèse. (n° 46, automne 2009) Daniel Martinez. 8, avenue Hoche, 77330 Ozoir-la-Ferrière.

Un choix tout à fait partial dans ce numéro au sommaire abondant. Ainsi, au fil des pages, un poème de Bernard Noël, *Jeanpyer*, version manuscrite d'une très belle écriture fine et précise, une seule rature pour une centaine de vers. Bernard Vargaftig, *Récit incessant* (inédit), « *Le premier silence / L'écho / Un rouge-gorge aperçu / Même le vent ne s'efface pas* ». Cinq poèmes de William Stanley Merwin (bilingues, traduits par Raymond Farina). *Strates*, poème de Daniel Martinez, « *... et boire du regard / la fin de l'infini très près* ». Extraits de *Vor dem Wetter*, quatre poèmes traduits de l'allemand par Joël Vincent de Sylvia Geist. Andrée Barret avec des fragments d'un roman en cours, *Histoires d'en dessous*, 3. Un article passionnant de Serge Martin sur l'œuvre de Ghérasim Luca. Cinq textes de Jacques Sicard sur le cinéma de Robert Bresson. Enfin, dans les « Bonnes Feuilles », une note d'Isabelle Viéville Degeorges à propos d'une nouvelle traduction des *Sonnets* de Shakespeare par Claude Mourthé, et la lecture de Max Alhau de *Le moment est un sol accidenté* de Peter Nim, publié par l'Atelier La Feugraie. Merci Jean-Pierre ! Tout cela, c'est un choix parmi, je le répète...

Canicula. (n° 31, juillet 2009) 26, rue des capucins. 69001 Lyon.

Photographie de Marie-Pierre Redon. Dont je ne connais que ce travail, photo, collage, découpes planantes et tombantes d'une marche bottée, drapée. Je pense à Guillevic : « *Mais, c'est, tout simplement / Qu'il devient difficile / De vivre simplement.* » Merci.

Joseph J. Guglielmi, [a/c] *Le Journal*

Mardi 8 septembre

« Au moment où la poésie française entre en pudeur et en austérité, se refait par le silence et dans la honte des mots... »

écrivait P. Lançon dans *Libé!*

Toujours généraliser. Facile !

Laissons tomber ! Les chroniqueurs « n'ayons pas honte des mots » ne craignent pas, certains du moins, de transformer leur ignorance en ineptie !

Mercredi 9 septembre

La la la la. J'écoute l'extraordinaire Alagna qui chante en sicilien :

Mi votu e mi rivotu suspirannu

Passu l'interi noti senza sonnu

Vendredi 18 septembre

Peut-être un bon critique est-il celui qui s'invente un autre livre pour en parler...

Ainsi de Pascal Quignard, *La barque silencieuse*. En réalité, c'est qu'on n'aime pas du tout. Le *mais* qui termine l'article ouvre sur une exécution déguisée. Et gare à qui mange *des bulots à l'ail* !

La *chose*, mais pas le *mot*.

Et Barthes à l'autre bord : « Pour l'écrivain, *écrire* est un verbe intransitif. »

Samedi 19 septembre

« militant apprécié [il] est accusé d'avoir frappé un policier. » (dans *Libé*)
Le chroniqueur s'appelle *Cogné* !

Samedi 26 septembre

On m'accuse, paraît-il, de me servir de ce journal pour me faire valoir ?

Pardon !

Il fait un peu sec to day. Iki vient pousser sa tête sur ma main. Un agent immobilier passe avec deux acheteurs éventuels... Le pavillon d'Ivry est en vente.

Soleil calme. L'automne hésite...

Sarkosy téléénervé (les journaux)

Lundi 28 septembre

Toujours soleil, mais frisquet...

Rilke m'aide à tuer le temps.

« Denn Armut ist ein grosser Glanz aus Innen. »

Trois heures...

Se méfier des classifications abruptes genre réalisme, engagement...

En fait, elles ne marchent jamais avec la poésie même si elles ont fait leurs choux gras avec le roman...

Des poètes comme Pound, par exemple, ou Olson ont conjugué, toutes les catégories manichéennes. Et même Sanguinetti. Avec les Français, c'est plus compliqué. J'y reviendrai.

Pound : *The king of Spain was a fool, the king of Naples a fool...*

Olson : *John Smith's latest book was, « ADVERTISEMENTS for the unexperienced Planters of New England, or anywhere »*

Six heures...

Le couloir de la mort, la peine de mort, la honte USA ! Roger McGowen au Texas... Et en France.. Combien de suicides en taule !

Navets polars à la télé...

Qu'est-ce qu'un Geek ?

Dimanche 11 octobre

L'ancien vaccin antigrippe m'a épuisé...

Je lis : sous la poussée la pulsion, non, sous la pulsion, la pensée...

Brahms. Oui, cher Roland Barthes, Brahms c'est la passion...

En pensant à Sartre au piano...

Vivre ce n'est que masquer sa vie... Pour toucher le vide...

Barthes m'avait reçu un après-midi vers 1969. Je me souviens de sa voix douce, un peu triste. D'un piano et d'un pyjama plié...

New title : *Après lisant et live dante.*

Reçus *Les techniciens du sacré* de Jerry Rothenberg, traduits par Yves Di

Manno ; entreprise colossale !
Le voyant de Rimbaud
l'ange de Rilke
le duende de Lorca
poésie beat

reposer cette question (de la présence et de la vitalité des « origines ») à la lumière de la révolution artistique moderne.
et *objets d'Amérique* d'Yves Di Manno. Plongée passionnante dans la poésie U.S., d'un orfèvre en la matière...

Études sur la poésie visuelle de W.C. Williams et le serial poem de Jack Spicer, une introduction aux *Cantos* d'Ezra Pound, une méditation sur eth-nopoétique... les objectivistes... Robert Duncan...

*Il m'est permis souvent de regagner un champ
comme s'il s'agissait d'un don inné de l'esprit
prémuni du chaos par certains liens*

Reçus aussi *Vous mettez ça sur la note* de Bernard Plasse, Liliane Giraudon, J.-J. Viton. Les revues, le passé, *Manteia*, *Les Cahiers*, *Action Poétique*, plein de souvenirs des temps mythiques. Mais le présent n'est pas absent...

« La solitude est un cadeau » (Lili)

« Le texte étranger fait lire autrement sa propre littérature » (Jean-Jacques)

Dimanche 18 octobre

Beau soleil.

Rugby. Le Stade Français a bien battu Bath.

Je note : La clarté est convoquée par des silhouettes négatives sur un écran où s'affrontent chair et liquide.

L'usage de l'auto et de l'avion peuvent être considérés comme des maladies de l'âme.

Freud aventurier du rêve...

Salon de la Revue, Espace des Blancs Manteaux... Salon de la Revue...

Je termine par deux Bourbons que l'ami Yves Boudier est allé gentiment chercher au stand du c.i.p.M. Thank you !

Lundi 19 octobre – by night

Semper fascination Rilke, Dante, Pound...

Und ihre Stimme kommt von ferneher
und ist vor Sonnenaufgang aufgebrochen
und war in grossen Wäldern, geht seit Wochen
und hat im Schlaf mit Daniel gesprochen

S'elli han qu'ell'arte male appreso
Ciò mi tormenta più che questo letto
distinguished by gaiters of slum-flesh
and the back-scratchers in great circle.

Reçus aussi

Retour sur la question juive, indispensable par la compétence et la mise en lumière d'un débat auquel Freud et Jung apportèrent une contribution décisive.

Un livre d'Elisabeth Roudinesco... et *Il commento definitivo* de Jean-Jacques Viton. Vingt-quatre ans de poésie. Traduction en italien de Andrea Inglese avec un saggio critico ; Souvenirs et émotions, *Manteia*, *Action Poétique*, et les noms de Sanguineti, Balestrini, *Banana Split* Liliane Giraudon...

27 novembre 2008


« Le plus dur en poésie contemporaine, c'est de se relire sans s'assoupir » !

Identité nationale, retour du pétainisme !

Je ne trouve pas le roman de Marie NDIAYE formidable mais Raoult est pitoyable et Marie courageuse...



Liliane Giraudon, Patrick Laffont,
Crèche pudding
épisode 7 « hidden »



**interrogations de l'interrogatoire
il faut partir nous avons tout vu
cette fois ou une autre des choses
de cette nature se sont produites
comme sourire à côté du cadavre
(tous prisonniers) caractère insoutenable
des images : la question du biologisme**

Lire, [Li]

- Pierre Reverdy**, *CŒuvres complètes*, 1, Flammarion
É. Hocquard, *Méditations photographiques sur l'idée simple de nudité*, P.O.L
Liliane Giraudon, *Biogres*, Ritournelle / Malmagar
Tarkos, *Le Baroque*, Al Dante
Patricia Castex-Menier, *Reconnaissance*, Al Manar
Véronique Pittolo, *La Révolution en poche*, Al Dante
Jean-Pierre Balpe / Miguel Chevalier, *L'herbier*, Le Promeneur
H. Deluy / L. Giraudon / J-J Viton, A3, Action Poétique / ÖÖ
Philippe Beck, *Lyre dure*, Nous
Christine Lavant, *Un art comme le mien n'est que vie mutilée*, Lignes
Éric Suchère, *Variable*, Contre-Pied
Pierre Laforgue, *Les Armes miraculeuses* d'Aimé Césaire, Folio
Patrick Beurard-Valdoye, *Le messager d'Aphrodite*, Obsidiane
Jean-Pierre Bobillot, *Poésie sonore*, Le clou dans le fer
F. van Dixhoorn, *Séries*, Le Bleu du Ciel
Éric Houser, *Poèmes en langue vulgaire*, BIPVAL / Action Poétique
Claude Adelen, *Légendaire*, Flammarion
Sébastien Smirou, *C'est tout moi*, Ink
Gertrude Stein, *Money*, Harpo
Pierre Mabile, *Trop de monde*, Le Bleu du Ciel
Peter Gizzi, *Quatre pour Claude*, Ink
Jean-François Bory, *La moustache de Lope de Vega...*, Freddi
Pierre Courtaud, *Forêt ou jardin...*, La main courante
Althaea, Fidel Anthelme X
L'almanach de **Véronique Vassiliou**, Argol
André Pieyre De Mandiargues, *Écriture ineffable*, Poésie / Gallimard
André Pieyre De Mandiargues, *L'Âge de craie*, Poésie / Gallimard
Daniel Pozner, *Les animaux de Camin*, La Salle de bains
Julien Blaine, *Mo(u)llard*, PLAINE Page
Claudie Lenzi / Pascale Petit, *Poème urbain*, PLAINE Page
David Zérah, *L'autorité*, Ink
Marie Rousset, *petit f n'est pas grand F*, l'Attente
Éric Suchère, *Bien des années que*, Contre-mur
Nicolas Tardy / Élisabeth Mercier, *Aubes-Rectangle*, Proccesbleu
Stéphane Bouquet, *Nos amériques*, Champ Vallon
Anne Portugal, *voyer en l'air*, l'Attente
Jacqueline Starer, *Keith Barnes*, Éditions d'écarts
Matthieu Messagier, *Poèmes sans tain*, Flammarion
Xavier Person, *Extravague*, Le Bleu du Ciel
Rosmarie Waldrop, *Time Ravel*, Ink
Emmanuel Moses, *L'Animal*, Flammarion
Clara Elliott / Sylvain Courtoux, *Strangulations blues*, Al Dante
Daniel Pozner, *PFT*, Le quartanier

Abonnement, [apoe]

Nom

Prénom

Adresse

.....

.....

	1 an (4n°)	2 ans (8n°)
France	45 euros	90 euros
Étranger	65 euros	130 euros

la revue ne peut accepter les chèques libellés en devises étrangères.

Je vous adresse la somme totale de

.....

36, rue de Raspail 94200 Ivry-sur-Seine
C.C.P 4294 55E Parisabonnement

Action Poétique

[apoe]

Rédaction

36, rue Raspail
94200 Ivry-sur-Seine
action-poetique@orange.fr

Publié avec le concours du

Centre National du Livre
& Conseil Général du Val-de-Marne

Rédacteur en chef Henri Deluy

Comité de rédaction

Claude Adelen, Jean-Pierre Balpe, Yves Boudier, Bruno Cany, Henri Deluy, Jérôme Game, Isabelle Garron, Liliane Giraudon, Alain Lance, Christophe Marchand-Kiss, Florence Pazzottu, Pascale Petit, Véronique Pittolo, Éric Suchère, Bernard Vargaftig, Jean-Jacques Viton.

Secrétariat général Yves Boudier

Secrétaire de rédaction Nelly Picot

Conception graphique Patrick Laffont / **neutraal** design

Diffusion

Les Belles Lettres

Pour les numéros précédents le n°170, s'adresser à la revue

Les manuscrits non retenus ne sont pas retournés.

Gérant responsable Henri Deluy

Dépot Légal : mars 2010

N° ISBN : 978-2-85463-196-8

EAN : 9782854631920

ISSN 2106-4091

Commission paritaire CPPAP : 0248 K 45328

Imprimerie

CCI

9, av Paul Héroult

13015 Marseille

Label imprim'vert



Daguerréotype n.m.

(de Daguerre, son inventeur).

Dispositif photographique qui fixait une image sur une plaque de cuivre argentée, iodurée en surface. Image obtenue par ce procédé.

"or plus personne ne fait de daguerréotype;il est vrai que cet objet était unique. or c'est le négatif,permettant théoriquement la reproduction à l'infini d'une image, qui a tué le daguerréotype."

Alix Cléo Roubaud

Liliane Giraudon,
Le mot à ne pas oublier

Henri Deluy,

Les mézès

La Méditerranée, la Mer Égée, la Mer de Marmara, la Mer Noire, le Bosphore, et, de l'Anatolie au Capadoce, de grandes villes, Ankara, Istanbul, Antioche, Pergame, Smyrne, Trébizonde, où se prolonge la rumeur de très antiques cultures et d'une très vieille histoire.

Et aussi de petits ports, des villages de montagne, des populations diverses..

Des façons de vivre.

Des cuisines.

Des cuisines qui se fondent en une cuisine à la fois méditerranéenne, asiatique, américaine, européenne, ouralienne, caucasienne, arménienne, égyptienne, indienne, kurde, musulmane, orthodoxe, chrétienne, juive, roumaine, italienne, libanaise, portugaise, et même française !

Une cuisine du hachis, du mélange, de la farce, de la macédoine, du panaché, du ragout, une cuisine de la diversité et de l'exubérance, et de fortes saveurs, le miel, le sucre, le piment, l'épice, les miels, les sucres, les piments, les épices..

Les grands classiques

Les ragoûts de mouton, qui n'économisent pas le gras, les ragoûts de poulet (cuit, désossé, avec des noix..), les « mulet pilaki », gratin de muge tranché épais, à la sauce rouge relevée, les salades de moules (aneth..), les « délices de l'imam » (« Imam bayildi », l'imam évanoui, aubergines farcies - oignons, tomates, ail, sucre, persil, pas de viande..), et les aubergines farcies telles qu'elles nous sont parvenues, et les moules farcies (cannelle, pignons, raisins secs..), et les pilafs de riz, les fromages blancs, les « chiches-kebabs » (viandes marinées, agneau, bœuf, poulet, tranches d'aubergine, de poivron, de tomate..), les multiples brochettes (poisson, langoustine, bonite, gigot et queue d'agneau..), et les « böreks », sortes de « briks » comme on les connaît dans le Maghreb, fourrés de fromages ou de viande, ou de légume, les omelettes superposées, les crèmes de raisin, les gâteaux aux amandes, sans oublier le « Khâviar », rare sur les marchés, mais dont le nom est incontestablement turc.

Et le café, le « café turc », qui ne s'oublie pas..

Le « lait de lion »

plus connu sous le nom de « raki », une eau de vie parfumée à l'anis, comme on la trouve, sous différentes formes, tout autour de la Méditerranée, et qui précède et accompagne l'arrivée des « mézès », qui ne sont pas des « amuse-gueule », ni même des « hors d'œuvres », plutôt des « entrées » qui n'en finissent pas, et peuvent recouvrir de larges tables.. Petits plats, bols, assiettes, minuscules casseroles, saladiers, verres, truelles, rapiers, soucoupes, toute une vaisselle de circonstance présente des dizaines et des dizaines de préparations chaudes ou froides (ou en train de refroidir..), des assortiments dans lesquels on peut retrouver les restes d'un repas antérieur, les « chiche-kebabs », les brochettes, les papillotes d'agneau, le poulet au miel..

L'aubergine..

Mais les mézès, ce sont surtout les aubergines, les pansues et les naines, farcies, ou frites, en purée, en confiture, en tranches, avec oignon et tomate, aux fines herbes, et les petits légumes en saumure, les salades au yaourt (piment rouge, menthe..), les feuilles de vigne (ou de chou) farcies, au yaourt, au fromage, les taramas, les œufs durs, les poissons du jour (anguille, dorade, maquereau, sardine, thon), en boulettes, ou grillés, poêlés, pochés, très cuits ou presque crus, les coquillages, les crustacés, les viandes séchées (pasterma), les langues de bœuf émincées, les purées de fève, les champignons marinés, les haricots blancs en sauce, les concombres (« chorba », soupe, au yaourt..), hachés ou non, les saucissons découpés, les fines courgettes accommodées, les olives, toutes les olives, et aussi, les calamars, les feuilletés divers, les pois chiches, les tripes à la cuillère..

Et il y faut aussi, il y faut encore, les pâtisseries, les « kadayf » aux pistaches, les « halva », les « rahat loukoums » (« repos de la gorge »), les fruits secs, les fruits frais (melons, pastèques..).

Et s'attendre à ce qui va suivre (mais allez donc reprendre du pied de mouton à la crème d'anchois, après ça !)..

Car il y faut, bien sûr, l'appétit, et la force de vivre..

